This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

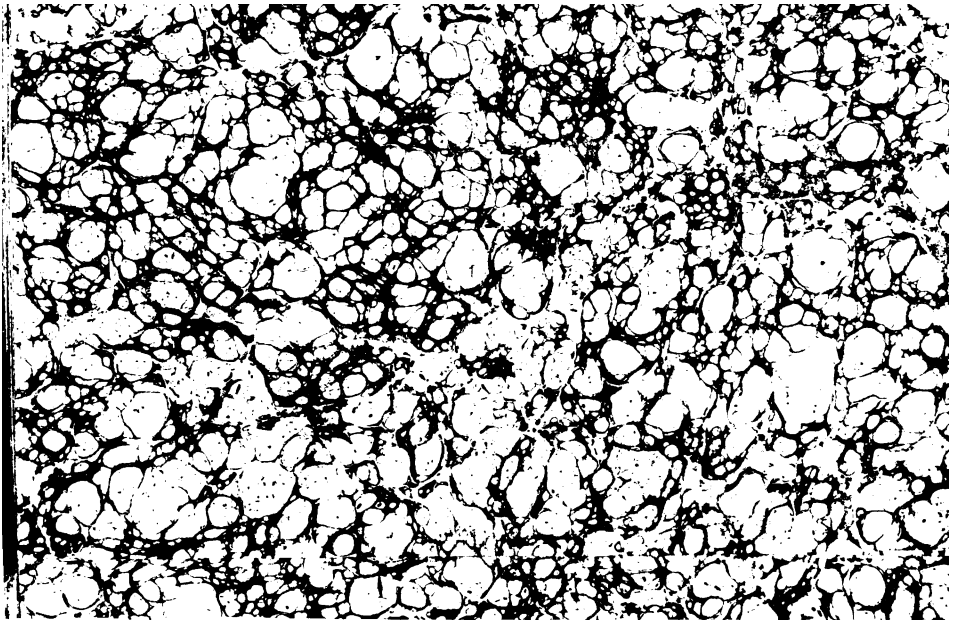
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

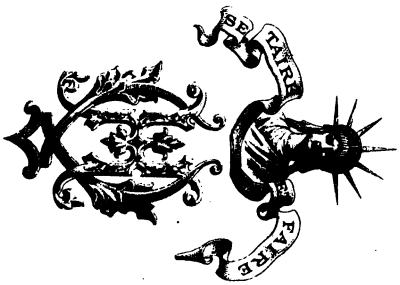
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FAIRE
FAIRE




PP
TAIRE
PATRE

MOÏSE

ET LES

GÉOLOGUES MODERNES,

OU

LE RÉCIT DE LA GENÈSE

COMPARÉ

AUX THÉORIES NOUVELLES DES SAVANTS, SUR L'ORIGINE DE L'UNIVERS, LA FORMATION DE LA TERRE, SES RÉVOLUTIONS, L'ÉTAT PRIMITIF DES ÊTRES DIVERS QUI L'HABITENT, ETC.,

PAR M. VICTOR DE BONALD.

Bruxelles,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ NATIONALE,

POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

1837

AVANT-PROPOS.

C'est avec quelque hésitation que nous publions un ouvrage sur les systèmes géologiques dans un temps où la politique entraîne tout; où les journaux absorbent nos loisirs; où mille brochures d'un intérêt éphémère implorent un coup-d'œil rapide, parce que l'instant qui les a vus naître est déjà prêt à les voir mourir.

Cependant, à la faveur de cette préoccupation générale, l'erreur prend de nouvelles forces. Patiente et persévérante, sûre de ses intelligences dans le cœur humain, elle observe les temps; elle accommode ses complaisantes doctrines à

423236

leur exigence, et sème avec confiance pour l'avenir.

La science depuis longtemps alliée fidèle de la philosophie moderne semble avoir pris aujourd'hui les livres saints pour l'objet particulier de ses attaques. Elle déploie toutes ses ressources pour ruiner dans l'esprit de la génération actuelle, l'antique vénération de l'univers pour ces livres sacrés. Tantôt elle imagine, sur l'origine et la formation du monde, des systèmes aussi contraires à la raison, qu'injurieux au Créateur, et par conséquent inconciliables avec le récit de Moïse sur la Création; tantôt elle nous présente ce récit comme l'ouvrage d'un écrivain sans discernement, qui mêle le vrai et le faux, et ne nous transmet que des traditions empreintes de toute l'exagération des opinions populaires.

Comme la divinité des Écritures est so-

lidement établie, et que les preuves ne manquent pas à qui les recherche sincèrement, notre seul objet est de montrer ici à ceux qui les respectent, que la science, malgré ses progrès, n'a rien à opposer à la Genèse; qu'elle s'égare toutes les fois qu'elle se sépare de l'Écrivain sacré; que ce n'est qu'en le suivant toujours et de près, qu'elle peut acquérir de vraies lumières en géologie et en philosophie.

Déjà, dans un ouvrage (1) précédent nous avons traité quelques-unes des questions qui intéressent le plus le monde *intelligent;* dans celui-ci, nous remontons à l'origine même de tout ce qui existe, et nous nous occupons principalement du monde *matériel.*

Les questions sur la formation du

(1) *Les vrais Principes opposés aux Erreurs du 19e siècle. Avignon, chez Seguin aîné.*

monde intéressaient vivement les Anciens; ils ne pouvaient en effet s'en proposer de plus curieuses. Mais à mesure que la foi se répandit, ces questions cessèrent, parce qu'on en trouvait la solution claire et précise dans les livres saints. On connut alors avec certitude l'origine du monde, son antiquité, les circonstances de sa formation, et les révolutions qu'il avait éprouvées. Mais ces mêmes recherches recommencèrent lorsque le philosophisme, s'introduisant dans les esprits, affaiblit la foi; alors la géologie prit naissance. L'affaiblissement de la foi nous replace dans la même situation que les Païens, c'est-à-dire qu'il nous replonge dans les mêmes ténèbres.

Les Protestants furent les premiers à remuer ces sortes de questions. Ce fut parmi eux que se trouvèrent les plus ardents promoteurs des études géologiques,

et la raison en est évidente. Privés de l'autorité infaillible de l'Église, dont le témoignage est le plus grand qu'il puisse y avoir en faveur de la divinité des Écritures, ils furent réduits à chercher dans l'*autorité de la science* le témoignage qui leur manquait. De là les travaux de tant de géologues Protestants de Suisse et d'Allemagne, pour montrer l'accord des observations géologiques avec la Genèse : travaux louables, sans doute, mais dont le principe était suspect. Tous ces géologues s'écartèrent trop souvent du sens naturel du Texte sacré ; ils se livrèrent à des interprétations bizarres ; et au lieu de plier leurs systèmes à l'autorité de la Bible, ils cherchèrent plus d'une fois à accommoder la Bible à la vanité de leurs systèmes.

Le récit de Moïse touchant la création, n'est pas aussi obscur qu'on se plaît à le

dire. Ce sont nos théories scientifiques qui l'embrouillent, et qui répandent des nuages sur les vérités les plus claires. Sous prétexte que le monde est livré à nos disputes, on dispute sur tout. Mais si Dieu a daigné faire écrire l'histoire de la création, ce n'est sans doute que pour nous tirer de l'incertitude où nous étions sur les circonstances de ce grand événement. Il voulait nous apprendre des faits certains, et donner ainsi à la science, dans ses recherches, une règle sûre pour se diriger.

On dit qu'un savant Allemand a fait un livre intitulé : *Moïse et David nullement géologues*. Si cet Allemand a prétendu qu'on ne devait tenir aucun compte des livres saints dans les hypothèses géologiques, ce serait une opinion qui se réfuterait assez d'elle-même. Mais s'il a voulu dire que Moïse et les prophètes ne

sont pas géologues à la manière des Delucs et des Cuviers, il aurait grandement raison.

Quoique nous soyons dans un temps où l'on ne travaille qu'à la destruction du monde, et où il ne faudrait songer qu'à sa conservation, il n'y a cependant rien de singulier à écrire sur sa *création*. Car c'est vraiment travailler à la conservation du monde même physique, que de combattre l'erreur et d'affermir le règne de la vérité. Hé quoi! le sol même n'est-il pas sous l'influence des principes? Jetez les yeux sur ces régions d'où la vérité est depuis longtemps bannie, sur ces contrées de l'Afrique jadis si fertiles, sur l'Orient livré aux Turcs et aux Arabes. Voyez comme les ruines s'y accumulent! comme tout y périt, et jusques aux ruines mêmes! Que serait devenu le sol de la France, son aspect riant, sa fertilité, ses

productions abondantes et variées, si le flambeau de la vérité s'en était éloigné sans retour ; si la Religion se fût retirée ; si les principes qui maintiennent l'ordre dans la société, si les vertus qui unissent les hommes entr'eux l'eussent délaissée ; si le ciel, dans sa clémence, n'eût mis un terme à ce *règne de la terreur,* conseillé et organisé par la philosophie du 18e siècle, qui, à cette époque, *régnait et même gouvernait* avec l'autorité la plus absolue ?

Le plan de cet ouvrage nous conduira naturellement à parler de l'homme, le plus parfait des êtres de la création. Nous dirons un mot des moyens qu'il possède pour arriver à la vérité, c'est-à-dire, des principes sur lesquels les saines doctrines sont fondées. Il faudra longtemps encore les défendre contre de *fal-*

lacieux (1) systèmes, qui, pour avoir été solennellement improuvés, ne sont peut-être pas abandonnés. Parler de nouveau de ces systèmes, était une nécessité : nous le reprocher, serait nous justifier.

(1) « *Fallaci illo haud ita pridem invecto* » *Philosophiæ systemate.* » 2e Encyclique de S. S. Grégoire XVI.

MOÏSE

ET LES

GÉOLOGUES.

CHAPITRE PREMIER.

Dessein de cet ouvrage. — Étude de la Géologie. — Égarements des Géologues. — Nécessité de recourir à Moïse.

Nous entreprenons d'examiner si la science, au point où elle est parvenue, a des objections sérieuses à opposer au récit de Moïse sur la formation du monde; ou si elle a quelque chose de meilleur à nous proposer.

Le monde savant se passionne aujourd'hui pour l'étude de la géologie; la vue

d'un ossement fossile le transporte. Il sera donc utile de présenter quelques observations sur cette étude nouvelle, et de montrer où l'on en trouve les principes fondamentaux.

Nous n'exhumerons pas ici des systèmes déjà oubliés ; nous n'invoquerons pas des témoignages obscurs, ou dont l'autorité s'est évanouie : nous irons puiser dans les sciences ce qu'elles ont produit de plus récent, et nous ne citerons presque que des noms généralement connus.

L'étude des propriétés de la matière et des lois qui la régissent, l'explication des phénomènes produits par ces lois, ne suffisent plus à l'esprit humain. Il pousse ses curieuses recherches jusqu'à l'origine de tout ce qui existe, jusqu'à la formation de l'univers. L'homme se met en quelque sorte à la place du Créateur pour essayer de refaire son ouvrage. Il interroge tour-à-tour la physique, la chimie, l'astronomie ; il veut savoir comment les par-

ticules éparses de la matière se sont concentrées en noyaux solides; quelle cause a présidé à la disposition des couches du globe terrestre; quels agents en ont bouleversé la surface, en ont enseveli sous les eaux les continents, ou les ont de nouveau mis à sec. Questions intéressantes sans doute, mais insolubles pour la *science*; et tant d'essais infructueux pour les résoudre, tant de systèmes enfantés et détruits, tant d'erreurs dévoilées malgré leur entourage scientifique, ont assez prouvé que la connaissance de la théorie du monde ne dépend ni des efforts de l'imagination, ni de l'examen approfondi des faits; et que, quand on aurait recueilli mille fois plus d'observations, qu'on aurait rassemblé encore plus d'ossements fossiles, qu'on aurait examiné de plus près les terrains primitifs, secondaires et tertiaires, il faudrait toujours avouer que les principes fondamentaux de la géologie sont ailleurs que dans les fentes ténébreuses de la terre, que dans les couches

de sable et d'argile, ou parmi ces ossements à demi rongés, tristes débris de la pourriture et de la mort.

Quel a été en effet jusqu'à présent le fruit de tant de labeurs? Prêtons un instant l'oreille à ce qu'on nous raconte touchant la formation du monde, dans les écrits les plus récents: La terre, nous dit-on, n'est qu'un soleil encroûté, elle était primitivement dans un état d'incandescence et de volatilisation; un feu ardent brûle encore dans son sein; les êtres organisés et vivants ne parurent à sa surface que lorsqu'elle eut été mise à refroidir durant un grand nombre de siècles. Ils ajoutent que les eaux la couvrirent à diverses reprises; que les couches dont elle est composée se formèrent par voie de précipitation; que les eaux s'étant retirées, la mer et la terre furent peuplées d'êtres divers, que des révolutions terribles, des cataclysmes successifs vinrent détruire; jusqu'à ce qu'enfin, du sein de ce désordre affreux, de ces inondations,

destructions, éruptions volcaniques et bouleversements infinis, naquit le bel ordre que nous admirons aujourd'hui dans la nature. Systèmes, d'ailleurs, assez conformes au goût du siècle, qui semble chercher depuis longtemps dans les bouleversements, les ruines et l'anarchie, le principe de je ne sais quel ordre nouveau, et comme un germe caché de bonheur et de paix.

Voilà cependant tout ce que la science, la science profane abandonnée à ses propres forces, a pu produire. C'est à ces idées singulières qu'elle s'est arrêtée, après avoir erré à travers mille systèmes qui se combattaient et se détruisaient mutuellement. M. Cuvier s'étonne *de tant de diversité et de contradiction entre les géologues*. Pour nous, nous ne pouvons nous étonner que de l'étonnement même de ce célèbre naturaliste. « D'où peut donc » venir, s'écriait-il dans son Ouvrage sur » les révolutions du globe, d'où peut ve- » nir une pareille opposition dans les

» solutions d'hommes qui partent des » mêmes principes, pour résoudre le » même problème ? » La réponse était facile : c'est que ces hommes ne partaient réellement d'aucun principe, ou ce qui revient au même, ne partaient que de principes absurdes; c'est qu'ils allaient follement chercher leurs moyens dans la physique et la chimie, sciences muettes sur de pareilles questions, au lieu de les puiser dans cette tradition divine, qui seule pouvait les éclairer, et arrêter leurs divagations et leur divergences; c'est-à-dire, que ces hommes tout *de science*, voulaient avec des forces aveugles, qui ne peuvent pas plus se donner une direction assurée vers un but déterminé, qu'elles n'auraient pu naître d'elles-mêmes, essayer de reconstruire un ouvrage où des marques d'intelligence et d'un dessein suivi éclatent de toute part. Mais le fanatisme de la science est tel aujourd'hui, qu'on met beaucoup moins d'intérêt à connaître la vérite, qu'à effacer

partout le nom du Créateur. Ce grand Nom offusque; il disparaît de tous les écrits scientifiques, et l'on s'efforce de lui substituer les expressions vagues de *vie*, de *forces*, d'*énergie*, lesquelles séparées d'une cause première, n'ont sans doute aucun sens, mais qui toutefois font illusion à certains esprits, et leur causent un éblouissement qu'ils prennent pour une véritable lumière.

Le problème de l'origine et de la formation du monde a de tout temps tourmenté les philosophes. Thalès s'en occupait il y a plus de deux mille ans, et après lui beaucoup d'autres ont essayé de le résoudre. « Il est certain, disait dernièrement un professeur (1) du collége de » France, tourmenté lui-même aussi par » ce grand problème; il est certain que » s'il était résolu, tous les autres le seraient. Si nous pouvions pénétrer le

(1) Journal gén. de l'Inst. publiq., 30 mars 1834.

» secret de la Divinité qui a créé tout » l'univers, nous saurions par cela même » l'origine et la fin de tous les êtres qui » le composent. » Sans doute; et c'est pour cela que la révélation est venue nous éclairer sur un point si important; le Ciel a voulu que nous connussions parfaitement et notre origine, et notre fin; et que ce mystère de la destinée de l'homme, impénétrable aux anciens philosophes, nous fût clairement manifesté. Le journal général de l'instruction publique ajoutait comme un éloge en citant ce passage : « qu'au lieu de recourir aux » explications mythologiques et aux dog- » mes des prêtres, Thalès chercha à » expliquer par une loi de la nature, la » formation des choses. » Mais cette méthode ne réussit guère à Thalès, et on ne voit pas ce qui nous engagerait à la prendre pour modèle. Thalès plongé dans l'ignorance ne savait à quelle source recourir; mais nous qui possédons des *dogmes* dans lesquels toutes les explications

sont données, nous serait-il permis de ne pas les consulter !

Relisons donc le récit de Moïse, et opposons-le avec confiance à nos théories modernes. Notre intention n'est pas de discuter ici avec les incrédules ou avec des sceptiques consommés ; nous ne nous adressons qu'à ceux qui tiennent encore aux lumières de la raison et de la foi. Aux premiers, il faudrait prouver d'abord la divinité des écritures, aux seconds, il suffit de leur en montrer l'usage.

Ainsi la révélation sera notre point de départ, elle sera la base de cette discussion géologique ; nous avouerons même que nous ne concevons pas qu'on puisse en prendre une autre. Si l'homme ne peut connaître ce qui s'est passé avant sa naissance, que par le récit ou la révélation de ceux qui l'ont précédé, comment pourrait-il connaître sans une révélation expresse du ciel, des événements qui n'ont pas eu de témoin parmi les hommes, et qui n'ont été précédés que du néant? Je

contemple ce soleil qui m'éclaire : aurai-je la folie de vouloir découvrir par les seules forces de mon intelligence, si ce fut à la première, ou à la seconde époque de la formation de l'univers, que cet astre fut placé dans le firmament !

Roi de ce monde visible, l'homme n'a été introduit dans son empire que lorsqu'il a été prêt à le recevoir; les géologues conviennent aussi qu'il apparut le dernier sur la surface du globe : il n'avait donc rien vu de la création ; il n'en aurait jamais rien su, si le Créateur ou un mortel inspiré par lui n'avait daigné lui en apprendre l'histoire.

C'est cette histoire admirable, et si digne de nous intéresser, que nous allons parcourir. Que celui qui fait de vains efforts pour la concilier avec de vains systèmes, nous permette d'en examiner avec lui les diverses circonstances. Qu'il compare ici de bonne foi, et sans se laisser éblouir par des théories qui n'ont de recommandable que les noms de leurs in-

venteurs; qu'il compare le récit de la Genèse et ces théories; Moïse et les géologues; et il se convaincra que ce récit si simple peut défier les théories les plus savantes, et que les plus savantes théories s'anéantissent devant ce divin récit.

Si la contemplation de l'univers eut toujours de vifs attraits pour les esprits élevés, comment le spectacle de sa création n'en aurait-il pas davantage encore? Quoi de plus intéressant que de remonter à ce *commencement*, où l'Être des êtres, renfermé de toute éternité en lui-même, et pouvant ainsi se suffire à lui-même pendant l'éternité, daigna tout-à-coup se créer un empire extérieur!

On a souvent écrit sur l'ouvrage des six jours, les uns pour en expliquer le sens spirituel, et les autres le sens littéral. Mais le temps nous apporte sans cesse des faits nouveaux, fruits naturels de la culture assidue des sciences; il faut donc aussi à mesure qu'il précipite sa course, approprier les explications à ces

connaissances nouvelles. Et c'est ce que nous allons essayer dans les dissertations suivantes.

CHAPITRE II.

Première création. — Commencement du Monde. — La matière n'est pas éternelle. — La création n'est pas nécessaire. — Le Monde n'est pas infini.

Trois questions géologiques : 1o Y a-t-il eu succession d'époques dans la formation du globe? — Différences de ces époques et des jours de Moïse. — Prétendues preuves de ces époques. — M. Cuvier les réduit à une seule. — Inutilité de sa preuve. — 2o La terre fut-elle d'abord solide ou fluide? — Mauvais raisonnement de l'Annuaire des longitudes. — La figure de la terre ne prouve point sa fluidité primitive. — Que nous disent les Livres saints de cet état primitif. — 3o Est-ce dans l'eau ou dans le feu que la terre a pris naissance? — Précipitation d'atomes. — Feu central. — Ce qu'en pense un célèbre physicien. — Légèreté avec laquelle on raisonne. — Folie de tous ces systèmes.

Longtemps avant que les philosophes anciens et modernes eussent inventé leurs Genèses matérialistes ou athées, Moïse

nous avait donné la sienne. Il avait dit avec simplicité, et sans tous ces vains ménagements que la science eût peut-être désirés: « Au commencement Dieu créa » le ciel et la terre. »

Sûr de ne trouver aucun incrédule chez un peuple éclairé des vraies lumières, l'Écrivain sacré remonte tout de suite à la source de l'être, et absorbé dans la contemplation de l'opération divine, il ne s'embarrasse nullement de préparer les esprits aux grandes merveilles qu'il va leur raconter. Mais au fond, quelle difficulté pouvait-il y avoir dans une pareille exposition? était-il même possible d'en concevoir une autre? L'existence de l'être nécessaire, et le néant des êtres contingents, n'est-ce pas tout ce qui s'offre à la pensée, quant elle se transporte à l'origine des choses? L'existence de la créature révèle l'existence du Créateur, et quelque répugnance qu'on ait à s'occuper aujourd'hui de la Cause première, quelque effort que l'on fasse pour en repousser l'i-

dée, elle se présentera toujours dans une théorie du monde.

Cependant les sages du siècle ne veulent considérer ici que deux choses : l'élément matériel et la force ; la force aveugle qui agit sur l'élément matériel. Pourquoi, disent-ils, parler de ce qui n'est pas compréhensible ? Concevez-vous le néant de la matière ? non ; mais vous, en concevez-vous l'éternité ? Vous ne concevez pas la matière sortant du néant ; mais la concevez-vous n'en sortant pas ? Une cause première existante par elle-même épouvante votre raison, et vous ne vous épouvantez pas d'une succession infinie de causes dépendantes les unes des autres sans jamais arriver à une cause première indépendante ? infinité de minéraux, infinité de végétaux, infinité d'animaux, l'infini partout, au lieu d'un seul infini dont la raison démontre la nécessité, et qui rend tout compréhensible.

La création, pour les Païens, se ré-

duisait à de simples changements de formes ;

> In nova fert animus mutatas dicere formas
> Corpora. (1)

Cependant ils ne croyaient pas à des effets sans cause. La lumière naturelle ne leur permettait pas de douter que tout dans la nature n'eût un principe : *omne quod gignitur*, dit Cicéron, *ex aliquâ causâ gigni necesse est.* Toutefois ils s'embrouillaient de telle sorte, qu'au lieu de donner un commencement à la matière, et de faire leurs dieux éternels, ils donnaient une origine à ces dieux, et attribuaient l'éternité à la matière. Mais la raison une fois dégagée des ténèbres de l'idolâtrie, s'éléva aisément, en remontant la chaîne des êtres, jusqu'au miracle de l'être tiré du néant ; au miracle de la création. Miracle qui accable notre intelligence bornée, mais que le simple bon sens nous

(1) Ovide.

persuade, que la vue d'un brin d'herbe nous oblige à confesser. « Qu'il y ait un » seul moment, dit Bossuet, où rien ne » soit éternellement, rien ne sera ; » et ce brin d'herbe n'existera pas, puisqu'il n'existe pas nécessairement, et qu'il ne tire son existence que d'un être nécessaire sans origine et sans principe.

Ainsi, cette vérité d'un Être créateur qui a tout fait par un seul acte, et un acte libre de sa volonté, pouvait être proclamée par Moïse sans préambule; et nous voyons en effet, tous les jours, qu'elle ne trouve aucun obstacle dans ces esprits simples qui usent avec droiture de la lumière qui est en eux.

Ainsi, les savants comme les ignorants doivent dire avec l'Écrivain sacré : « Au » commencement Dieu créa le ciel et la » terre. » Que l'on mette à contribution toutes les sciences; que l'on s'épuise de réflexions et de travaux; que l'on feuillette tout ce qui a été écrit; que l'on suppose les entretiens les plus doctes avec des

Descartes, des Neutons, des Bossuets; on ne trouvera jamais autre chose à dire, si ce n'est : « Au commencement Dieu » créa le ciel et la terre. » Et ce n'est que dans ces paroles que la science trouvera la lumière et le repos.

C'est à dessein que nous avons dit que la création était un acte libre, parce qu'une des erreurs des philosophes de nos jours, est d'enseigner que Dieu n'est pas libre de ne pas créer; qu'il a créé de toute éternité; que la création n'est pas seulement possible, mais qu'elle est nécessaire. Erreur grave, que Fénélon n'hésite pas à qualifier d'impiété monstrueuse. (1) En effet, approfondissez ce défaut de liberté dans le Créateur, et vous verrez tout ce qu'il en résultera de monstrueux.

Ce fut donc *au commencement*, c'est-à-dire, au point marqué dans les décrets éternels, que Dieu sortit de son repos.

(1) Lettres sur la Métaph.

Il créa les esprits et les corps; les substances étendues et inétendues. Il fixa un point dans l'*immobile éternité*, d'où le temps, *son image mobile*, (1) commença son cours limité. « De toute éternité, dit Bossuet, » et avant le commencement, il n'y avait » rien que Dieu même. Tout le reste n'é- » tait pas; il n'y avait ni temps ni lieu, » puisque le temps et le lieu sont quelque » chose : il n'y avait qu'une pure possi- » bilité de la créature, et cette possibilité » ne subsistait que dans la toute-puis- » sance divine. » (2).

Ainsi tout ce qui est, tient son existence de cette Cause première; mais l'imagination qui ne peut soutenir la pensée accablante du néant, se figure que l'univers est infini. Elle demande ce qu'il y a au-delà de ce monde visible? Il n'y a rien; rien de créé; une pure possibilité de la créature; l'immensité de Dieu. Ne disons

(1) J. B. Rousseau.
(2) Élévation sur les Myst.

pas que le monde est sans bornes; ni qu'il est *indéfini*, suivant l'expression insignifiante, ou fausse, de Descartes. Il est fini, puisqu'il est créé; il est fini, puisqu'il est matériel, et que la matière est susceptible d'accroissement ou de diminution; tandis que l'infini est nécessairement immuable, et par conséquent indivisible et simple. Dieu seul, esprit pur, est donc infini. Mais c'est assez : arrêtons-nous là; tout le reste est incompréhensible : *ex parte enim cognoscimus.* (1) Ces faibles lueurs suffisent pour nous guider autour de mystérieux abîmes.

Trois questions vivement agitées par les géologues, se présentent actuellement à notre examen.

La première est de savoir si l'univers, ou seulement le globe terrestre fut créé en un instant, et comme d'un seul jet; ou bien, si leur création fut partagée en plusieurs époques?

(1) Saint Paul.

La Genèse nous apprend que *l'univers* fut créé en six jours : *sex enim diebus fecit Dominus cœlum, terram et mare.* (1) Elle ne nous dit rien sur la formation particulière du globe.

La science au contraire se tait sur le premier point, et croit pouvoir nous instruire sur le second, sans le secours de la révélation. C'est une erreur.

La durée de la création ne dépendait que de la volonté libre du Créateur, et comme ordinairement un ouvrage ne porte pas l'empreinte du temps employé à le faire, il faut pour connaître ce temps, ou interroger l'ouvrier lui-même, ou se livrer à des conjectures pleines d'incertitudes.

Cependant les géologues prétendent distinguer des époques dans la formation du globe terrestre. Ils s'efforcent même de les identifier avec *les jours* de Moïse. Mais il n'y a rien de commun entre ces jours, et ces époques imaginaires.

(1) Gen.

Les jours, dans la Genèse, loin d'être employés à la formation de la terre, ne semblent commencer, et suivant presque tous les commentateurs, ne commencent réellement qu'après sa création.

Ils ont pour objet d'autres créations que celle du globe, et qui supposent même celle-ci déjà accomplie. En un mot, ils se rapportent à l'univers entier, tandis que les époques des géologues n'ont rapport qu'à la formation de la terre.

Le silence de Moïse sur ces prétendues époques pourrait donc nous autoriser à les rejeter sans examen. Mais, comme la terre ne se dégagea du sein des eaux que le troisième jour, et que certains géologues soutiennent qu'il faut considérer ces premiers jours pendant lesquels la terre était invisible, comme autant d'époques distinctes dans sa formation; époques qu'ils supposent même de plusieurs milliers d'années, d'après l'interprétation singulière qu'ils donnent au mot *jour*, employé par l'Écriture, il sera à propos

de voir sur quelles observations leur théorie repose.

Les uns déduisent la diversité d'époques de la disposition des couches de différentes natures dont la superficie du globe est composée; les autres, des seuls ossements fossiles ensevelis dans ces couches.

« Ce sont, dit M. Cuvier, les ossements » fossiles qui *seuls* ont donné l'idée qu'il » y avait eu dans la formation du globe, » des époques successives. S'il n'y avait eu » que des terrains sans fossiles, personne » ne pourrait soutenir que ces terrains » n'ont pas été formés tous ensemble. » (1)

Ainsi, d'après M. Cuvier, la géologie n'aurait qu'une seule preuve à nous offrir de ses conjectures. Nous pouvons donc en toute assurance, et sur la parole d'un aussi habile naturaliste, rejeter toutes les autres comme inutiles ou insuffisantes, pour nous réduire à la sienne. Mais celle-ci n'est pas meilleure.

(1) Discours sur les rév. du globe.

Remarquons d'abord la confusion qui règne dans ce passage, et comment l'Auteur néglige de distinguer deux choses fort différentes : la formation du globe terrestre, et la formation des terrains superficiels où les fossiles se rencontrent.

Ces terrains que les géologues appellent *secondaires* et *tertiaires,* ou de seconde et de troisième formation, ne sont pas de nouvelles créations. La Genèse n'en admet point après l'apparition des plantes et des animaux. Ce ne sont que des dispositions nouvelles dans la couche supérieure du globe, occasionées par les révolutions qu'il a subies. Ces terrains ne sont rien, absolument rien, auprès de la masse totale de la terre; ils seraient tout au plus comme l'épaisseur d'une feuille de papier appliquée sur une sphère de neuf à dix pieds de diamètre. Les époques de ce qu'on appelle leur *formation*, et qui ne sont que les époques des révolutions qui ensevelirent les fossiles dans leur sein, ne sont certainement pas les époques de

la formation ou de la création de la masse entière de la terre.

Si, d'après M. Cuvier, les fossiles indiquent *que ces terrains n'ont pas été formés tous ensemble,* du moins ne peuvent-ils *donner l'idée d'époques successives dans la formation du globe;* puisque ces terrains ne sont pas le globe : et d'ailleurs, la création de la terre étant complète suivant Moïse, lorsque les êtres organisés parurent pour la première fois, ces êtres ou leurs débris n'ont rien à nous apprendre sur ce qui s'est passé *antérieurement* à leur existence. Il est aussi étrange de vouloir déduire les circonstances de la formation du globe, des ossements fossiles enfouis à sa surface, qu'il le serait de prétendre connaître par les débris de vieux meubles amoncelés dans les combles d'un édifice, si les diverses parties de cet édifice ont été bâties toutes ensemble, ou s'il y a eu succession d'époques dans leur construction.

Ainsi les indications données par les

fossiles ne résolvent point la question proposée, et cependant ce serait d'après M. Cuvier la seule preuve sur laquelle la distinction d'époques pût être établie. Il n'y a donc d'autre lumière à attendre sur cette question, que les livres saints, et ils ne parlent nullement d'*époques successives*.

Passons à la seconde question, elle est relative à l'état primitif du globe. Il s'agit de savoir s'il fut d'abord solide ou fluide.

MM. des longitudes n'hésitent pas à décider dans leur Annuaire de 1834, que « la terre a été anciennement fluide; » et c'est à peu près l'avis de tous les géologues.

Cette question est au fond assez peu importante. L'essentiel est de savoir, si au moment où la terre parut, où les continents se dégagèrent du sein des eaux, le sol était affermi, et capable de porter les plantes et les animaux. Or, sur ce point, nul doute d'après le Texte sacré. Toute-

fois nous examinerons sur quelles preuves repose l'opinion de la fluidité primitive de la terre.

« Si la terre était déjà solide, continue » l'Annuaire, quand elle commença à » tourner sur son centre, la forme qu'elle » avait *accidentellement* alors a dû se con- » server à peu près intacte, malgré le » mouvement de rotation. Il n'en se- » rait pas de même dans la supposition » contraire. Une masse fluide prend la » figure d'équilibre correspondante à tou- » tes les forces qui la sollicitent. » Et comme la figure de la terre est celle d'un ellipsoïde, on en conclut qu'elle l'a prise en vertu de sa fluidité.

Mais ce raisonnement ne prouve rien. En effet, il ne pouvait rien y avoir d'*accidentel* dans ce qui sortait des mains du Créateur. Ce n'était pas accidentellement que les corps recevaient leurs formes premières, mais par suite d'un dessein arrêté; et cette forme quant à la terre pouvait être la forme même qu'elle devait

toujours conserver, et qui devait rester *à peu près intacte malgré le mouvement de rotation.* « La figure de la terre, dit le » savant Cardinal Gerdil, est un de ces » phénomènes primitifs, qui ne recon- » naissent pas l'attraction pour cause. » (1) Or, comme il n'y a aucun moyen de prouver le contraire; et que la terre pouvait aussi bien sortir du néant sous la forme d'un ellipsoïde que sous toute autre forme, puisqu'il fallait qu'elle en sortit sous une forme quelconque; il s'ensuit que MM. des longitudes ne peuvent point conclure de sa figure actuelle, l'état dans lequel se trouvait primitivement la matière dont elle est composée. Ce raisonnement est invincible.

Au commencement, dit Moïse, Dieu créa le ciel et la terre; la *terre* était nue et stérile, *inanis et vacua;* et l'esprit de Dieu était porté sur les *eaux* qui la couvraient entièrement. On voit ici la matière

(1) Incompatibilité de l'attract. avec les phén.

solide parfaitement distinguée de la matière fluide : et l'expression *vacua* qui indique que la terre était vide et dépourvue de tout, de végétaux, d'animaux et d'habitants, n'est nullement applicable à ce qui est fluide. Nous pourrions donc tirer de la Bible une conclusion directement contraire à celle de l'Annuaire, et soutenir que la terre a été anciennement solide.

Ces expressions, *terra autem erat inanis et vacua*, semblent indiquer que dès le principe, les parties de la matière solide n'étaient pas désunies; mais qu'elles formaient au sein d'une nuit profonde, et de la confusion des éléments, un seul tout, qui était *la terre;* masse nue et aride, qui ne devait prendre sa figure dernière que le troisième jour, puisqu'elle était encore dépourvue des bassins nécessaires pour recevoir une portion des eaux qui l'inondaient.

Cette submersion primitive est avouée par la géologie. « Dans la première période,

» disent les Auteurs de l'Encyclopédie » moderne, l'océan paraît avoir stationné » sur le globe. » On aime sans doute à voir la science s'accorder avec l'Historien sacré ; mais l'autorité de cet Écrivain est si élevée au-dessus de l'autorité de la science, que, quelque avantageuses que soient à la Religion les observations et les théories scientifiques, on ne doit pas craindre, cependant, d'examiner si elles sont réellement fondées, afin que la science ne se prévale point d'une supériorité qui ne lui appartient pas. La géologie suppose que le globe terrestre a éprouvé un grand nombre de cataclysmes avant et après l'apparition de l'homme. Mais les derniers séjours des eaux durent nécessairement effacer les traces des inondations précédentes, et surtout de cette première submersion dont parle Moïse, laquelle antérieure à tout, et à l'apparition même des continents, ne laissa ni fossiles, ni autres monuments propres à en perpétuer le souvenir. Moïse, écrivain

inspiré, pouvait donc seul nous la faire connaître.

Nous avons prouvé que la science ne pouvait rien nous apprendre sur l'état primitif de la terre; examinons si elle sera plus heureuse sur la troisième question.

Celle-ci a pour objet la manière dont la terre a été formée. Les géologues recherchent si c'est dans l'eau, ou dans le feu, qu'elle a pris naissance.

Suivant les partisans de l'eau, ou *les Neptuniens*, « les matières, dont les pro» priétés sont si diverses, étaient origi» nairement, dit l'Annuaire des longitu» des de 1834, dissoutes dans un liquide, » et la charpente solide du globe s'est » formée par voie de dépôt ou de préci» pitation. »

Ce système, que rien n'autorise dans la Genèse, est évidemment renouvelé des Grecs. C'est une réminiscence de celui d'Épicure. Lui aussi faisait de petites précipitations d'atomes qui s'accrochaient

comme ils pouvaient dans le vide, pour former la grande machine du monde. Nous aurons occasion de revenir là-dessus dans le Chapitre suivant. Mais est-ce en nous ramenant à de pareilles rêveries, que les savants ont la prétention de faire avancer l'esprit humain !

Du moins, nos géologues plus éclairés que le philosophe Grec, auraient dû nous apprendre d'où les atomes avaient reçu cette impulsion qui les entraînait dans toutes les directions possibles pour les agglomérer sur un centre commun ; ou bien d'où était venue à ce centre avant qu'il fût établi, et lorsqu'il n'était encore qu'un point imaginaire au sein du liquide, la vertu d'attirer tout à lui. Peut-être que l'impossibilité de trouver une solution satisfaisante à ces difficultés eût fait abandonner un mécanisme insensé ; peut-être qu'on eût compris qu'un seul instant avait pu suffire à la formation de l'univers aussi bien que des milliers de siècles ; et que l'œuvre entière de la création avait été

admirablement résumée dans ces deux mots si énergiques : *Dixit, et facta sunt*(1).

Passons au système du feu, ou des *Plutoniens*, lequel réunit aujourd'hui presque tous les géologues. « Ses défen- » seurs, continuent MM. des longitudes, » rejettent toute idée de dissolvant. Pour » eux, la fluidité des principes constituants » du globe fut jadis le résultat d'une très- » haute température. La surface s'est so- » lidifiée en se refroidissant.

« Les deux écoles se combattirent par » des arguments peu décisifs, et qui lais- » saient les esprits rigides en suspens. Le » vrai moyen de mettre un terme au dé- » bat, était évidemment d'examiner s'il » existait au sein du globe des restes, des » indices certains de la chaleur d'origine. » Tel est le problème dont les physiciens et » les géomètres par des efforts communs » sont parvenus à donner une solution » satisfaisante. »

(1) Ps. 148.

Le résultat de ces efforts est d'établir que « *la terre est devenue aujourd'hui définitivement un soleil encroûté;* » (1) que c'est un astre à demi éteint, dont l'intérieur est encore un foyer brûlant, reste de son incandescence primitive; qu'à la profondeur de douze cents toises, la température de la terre est déjà à l'eau bouillante, et qu'un peu plus bas tous les corps sont en pleine fusion.

Des calculs si précis peuvent faire un instant illusion à des esprits peu attentifs. Mais un état primitif d'incandescence et de volatilisation est évidemment incompatible avec l'immersion au sein des eaux, telle que nous la dépeint Moïse. Il faut être étrangement possédé de l'amour des systèmes pour supposer qu'un soleil s'*encroûte*. On conçoit un feu qui se dissipe, qui s'éteint; mais un feu ardent qui se concentre et s'enferme peu à peu lui-même sous une croûte légère, ne se con-

(1) Annuaire de 1834.

çoit pas. Depuis six mille ans que l'astre du jour remplit l'univers de ses feux, a-t-on aperçu qu'aucune croûte même infiniment mince ait jamais voilé ses rayons, et lui ait rien fait perdre de sa chaleur et de son éclat?

Ce feu central existe, dit l'Annuaire, puisque « les observations faites dans une » multitude de mines, les observations » de la température de l'eau d'un grand » nombre de fontaines jaillissantes ve- » nant de différentes profondeurs, se » sont accordées à donner un accroisse- » ment de chaleur d'un degré par vingt » ou trente mètres d'enfoncement; » c'est-à-dire, que *vous concluez de ce qui s'observe dans une petite fraction du diamètre du globe, ce qui a lieu dans toute son étendue!* Prenez garde; on pourrait bien même à l'Institut, vous contester cette conclusion.

Le thermomètre, dites-vous, indique une élévation de température à mesure que l'on descend. Mais qui vous a dit que

si l'on descendait plus bas encore, cette température ne deviendrait pas uniforme, ou même ne commencerait pas à décroître? Oserons-nous le dire, il nous semble voir un ciron qui, placé sur le sommet d'une pyramide d'Égypte, éprouve un peu plus de chaleur à mesure qu'il s'enfonce dans les fentes du pavé. Il est parvenu jusqu'à une ou deux lignes de profondeur, et plus à l'abri de l'agitation de l'air, il éprouve plus de chaleur encore. S'il raisonnait, serait-il en droit de conclure qu'un feu épouvantable brûle au sein de la pyramide? et cependant nous avons bien moins pénétré dans l'intérieur de la terre, que le ciron dans le pavé de la pyramide; à peine dans les plus grandes profondeurs de nos mines, avons-nous effleuré la pellicule la plus extérieure du globe; ces profondeurs sont moindres, dit M. Biot, (1) que ces rides qu'on aperçoit sur la peau d'une orange; et nous

(1) Astronomie.

aurions la prétention de savoir ce qui se passe au centre même de la terre, c'est-à-dire, à plus de mille lieues au-dessous de nous !

Mais il sera surtout curieux de voir ce que pense de cette théorie, un membre de l'Institut, un des premiers physiciens de ce siècle, M. Ampère. « On a reconnu, » dit-il, qu'à partir de la surface du globe, » et jusqu'à une certaine profondeur, la » température va toujours en augmentant, et l'on *s'est pressé* d'en conclure » que l'augmentation continue à aller » jusqu'au centre, ou au moins jusqu'au » noyau liquide. Les observations sont » bonnes, *mais la conclusion est attaquable*..... Conclure de ce qui s'observe » dans cette petite fraction du diamètre, » ce qui a lieu dans toute son étendue, » *est d'une extrême légèreté.* » (1)

Ainsi donc, ce fameux système du feu

(1) Théorie du monde. (Revue des deux mondes, 1er juillet 1833.)

central, ne serait fondé que sur une légèreté extrême de raisonnement! Et c'est un membre de l'Institut, un savant du premier ordre, qui en fait l'aveu! Il ne faut donc plus qu'on vienne nous dire que, « la terre est devenue aujourd'hui » définitivement un soleil encroûté. » *Définitivement* est trop fort. Les sciences sur beaucoup de points n'ont encore rien de bien définitif. Il y a quelques années que le célèbre Volta crut avoir expliqué *définitivement* le phénomène de la grêle. L'abbé Haüy non moins célèbre, en fut également persuadé; « toutes les diffi- » cultés, disait-il dans son Traité de phy- » sique, s'évanouissent devant cette » explication aussi ingénieuse que satis- » faisante. » Mais ce fut au contraire *l'explication si satisfaisante*, qui s'évanouit, et non les difficultés. MM. des longitudes ne tardèrent pas à la déclarer *à peu près inadmissible*. (1)

(1) Annuaire de 1828.

Autant peut en arriver un jour à nos théories nouvelles. Satisfaisantes d'abord pour ceux qui ne les ont pas encore approfondies, elles pourront être rejetées plus tard comme inutiles ou absurdes. La nature n'est pas entièrement dévoilée aux yeux des savants; et il faut bien qu'ils s'abaissent quelquefois devant ses mystères, pour apprendre à s'abaisser plus efficacement devant des mystères d'un ordre supérieur.

Reconnaissons qu'il y a plus de lumière dans le langage simple de l'Écrivain sacré, que dans toutes ces théories si recherchées, et si étranges. L'art est ici bien au-dessous de la vérité. Mais relisons encore le divin récit:

« Au commencement Dieu créa le ciel » et la terre. La terre était nue et stérile; » les ténèbres couvraient la face de l'a- » bîme, et l'esprit de Dieu était porté sur » les eaux. »

C'est bien là le tableau que nous pouvons nous former du premier moment

de la création. Qu'il est différent de celui que la science nous présente !

« Dans la première période, nous dit-» elle, l'océan paraît avoir stationné sur » la terre. » (1)

« Et cette terre a été anciennement » fluide. » (2) Et cette terre fluide « est » devenue définitivement un soleil en-» croûté. »

On comprend Moïse lorsqu'il nous montre la terre aride, enveloppée de ténèbres et couverte d'eau ; et l'esprit créateur qui plane sur cette eau, unique objet matériel qui soit visible encore. Mais comprend-t-on la science ; et la science se comprend-t-elle elle-même, lorsqu'elle nous parle d'un soleil fluide, plongé dans l'océan, et qui s'encroûte ?

Voilà cependant le résultat auquel on est parvenu « par les efforts communs

(1) Encyclopédie nouvelle, par une société de savants.

(2) Annuaire de 1834.

» des physiciens et des géomètres. » (1)

Mais c'est assez sur ces systèmes; et tandis que les savants prennent parti, les uns pour l'eau et les autres pour le feu; qu'ils se divisent en Neptuniens et en Plutoniens; que la science est opposée à la science, attachons-nous à la simplicité lumineuse des Écritures. Le combat *plein d'acrimonie* (2) que les géologues se livrent, manifeste assez leur impuissance à nous rien dire de plausible sur la formation du monde. Le récit de Moïse satisfait seul la raison. Nous pouvons donc repousser hardiment avec les uns, l'hypothèse d'une terre formée goutte à goutte dans l'eau, par voie de précipitation, et avec les autres, celle d'un astre brûlant qui s'encroûte. Les Livres saints sont le creuset où les systèmes géologiques doivent être sévèrement éprouvés.

(1) Annuaire de 1834.
(2) Annuaire de 1834.

CHAPITRE III.

1er JOUR. — LA LUMIÈRE.

Création de la Lumière. — Sentiment des physiciens conforme au récit de Moïse. — Merveilles de la Lumière. — Jours de la Création. — Véritable signification de ce mot. — Interprétation de complaisance. — Ce qu'en pense un savant de l'Institut. — Danger et inutilité de cette interprétation nouvelle.

—

Nous avons suivi le sentiment de ceux qui pensent que les six jours ne commencent qu'à la création de la lumière, Dieu ayant fait auparavant, mais dans une espèce de confusion, (1) le ciel, la terre, l'air et les eaux, qui étaient le fond de son ouvrage, et sur lequel il devait tra-

(1) Bossuet, Élévations.

vailler durant six jours, pour y mettre l'ordre et lui donner la perfection qu'il avait jugée convenable.

Dans cette interprétation la plus généralement reçue, les géologues trouveraient toute la latitude désirable pour leurs précipitations chimiques, ou pour condenser leurs nébuleuses (1), et encroûter leurs soleils. Comme l'Écriture n'indique aucun temps depuis *le commencement* jusqu'au premier *jour*, ils pourraient donner carrière à leur imagination, et accumuler les siècles; la religion ne s'y opposerait pas. Mais nous pensons qu'il ne pourrait tout au plus être ici question que du seul espace de temps qui précéda les jours de la création, si toutefois le temps existait déjà; et nullement de ces jours, dont la signification paraît clairement marquée par l'ensemble du Texte sacré, ainsi que nous chercherons à le prouver.

(1) Système d'Herschel.

Dieu dit : « Que la lumière soit, et la » lumière fut. » Ici les sciences profanes se taisent. Elles ne peuvent rien nous apprendre ni sur la formation de la lumière, ni sur sa nature, ni sur l'époque de son apparition dans l'univers. La révélation seule a pu nous instruire sur ce dernier point. Dieu demandait à Job, s'il savait par quelle voie la lumière se propage : *per quam viam spargitur lux* ? Et voilà qu'après trois mille ans de recherches, nous sommes aussi embarrassés que le saint homme pour répondre à cette question.

Est-ce instantanément qu'elle nous éclaire ainsi que le voulait Descartes? est-ce par émission comme l'a prétendu Neuton? est-ce par ondulation suivant les nouveaux systèmes? Des atomes lumineux se détachent-ils du soleil et des étoiles, et lancés dans toutes les directions dans des sphères innombrables de plusieurs millions de millions de lieues de diamètre, arrivent-ils enfin à nos

yeux, après des années et des siècles de voyage? ou bien, si ce système de Neuton n'est, suivant Euler, «qu'un égarement » de ce grand homme, qui doit servir à » nous humilier et à reconnaître la fai- » blesse de l'esprit humain; » (1) la lumière n'est-elle qu'une vibration ou une ondulation qui se propage des astres jusqu'à nous; qui s'étend circulairement avec une vitesse inconcevable autour du point lumineux; qui est coupée en mille et mille manières par des ondes lumineuses venant à la fois et dans tous les sens, de tous les astres de l'univers, de tous les points éclairés de la nature; lesquelles se propagent avec la même régularité que si chaque onde était unique; qui ne se troublent pas plus entr'elles que si chaque onde n'était pas choquée à l'infini, et à chaque instant, et dans toutes les directions par des ondes nouvelles? Quel mystère! Lorsque plusieurs voix s'élèvent

(1) Lettres à une princesse d'All.

ensemble, il en résulte une confusion dans les ondulations sonores qui nous empêche de les distinguer; si les sons sont bien ménagés, ils s'unissent, ils se confondent, et produisent des accords plus ou moins harmonieux. Il semblerait aussi que cette infinité d'ondulations lumineuses qui se croisent, devraient, ou rendre la vision confuse, ou produire d'étranges illusions; mais il n'en est rien. La lumière nous apporte l'image des objets avec précision et netteté; elle nous les manifeste dans leurs plus petits détails; elle les pare de mille couleurs; elle les illumine avec la rapidité de la pensée; elle les abandonne et les replonge dans la nuit avec une égale promptitude. Ses rayons sont si déliés, « qu'ils peuvent, disent les » physiciens, (1) passer par *centaines de* » *milliards* par le trou d'une aiguille sans » se nuire, et néanmoins ils ont des côtés » dont le physicien est obligé de s'occu-

(1) Annuaire de 1831.

» per, et dans lesquels il reconnaît les » propriétés les plus dissemblables. » Quel phénomène! Plus on l'étudie, plus on l'admire, et moins on le conçoit. Il n'y a rien dans la nature qui nous donne une plus haute idée de la puissance divine. Que de merveilles enfantées par cette seule parole : *Que la lumière soit faite!*

L'existence de la lumière avant la création du soleil fut longtemps un écueil pour l'ignorance. Aujourd'hui ce n'est plus une difficulté; mais que d'efforts, que d'expériences, pour arriver à une vérité que Moïse nous faisait connaître antérieurement à l'existence même des sciences, et à l'établissement des savantes académies. « La lumière, suivant l'opi- » nion la plus générale des physiciens » modernes, est un fluide universelle- » ment répandu qui, par des mouvements » de vibration, produit le phénomène de » la vision. » Différentes causes peuvent agir sur ce fluide, mais la plus puissante

est le soleil. « Sa nature, son mode d'ac-
» tion, nous sont inconnus, mais dès qu'il
» est sur l'horizon, il imprime au fluide
» qui nous environne, un mouvement en
» vertu duquel et le soleil et tous les corps
» qui reçoivent son influence nous de-
» viennent visibles. » (1) Si l'on dit que la lumière est un fluide, c'est qu'il faut bien en donner une définition quelconque; au fond tous ces fluides lumineux, électriques, magnétiques, galvaniques, que les physiciens supposent pour expliquer des phénomènes dont la cause leur est profondément cachée, n'existent peut-être que dans leur imagination. Comme ils ne peuvent ni constater leur poids, ni éprouver leur impénétrabilité, ils sont forcés d'avouer que *leur existence est douteuse*. (2)

Quoi qu'il en soit de ces systèmes, la lumière, ainsi que nous le montre Moïse,

(1) Manuel de Physique.
(2) Physique de Beudant.

existe indépendamment de tout autre corps; elle se manifeste hors de la présence des astres et séparément de la chaleur. Mais comment cette lumière éclairait-elle le monde avant la création du soleil? comment prenait-elle tour-à-tour la place des ténèbres pour distinguer le soir et le matin de ces premiers jours? Nous l'ignorons. Le silence de l'Écriture sainte nous oblige à mettre ici un frein à notre curiosité. Toutefois, cet ordre et cette succession entre les ténèbres et la lumière sont certains, puisque le temps du règne de la lumière qui commence le matin, reçut alors le nom de *jour;* comme celui des ténèbres qui commence le *soir,* fut appelé la nuit : *Appellavitque lucem, diem; et tenebras, noctem.* En sorte que de l'espace de temps qui comprenait un soir et un matin, Dieu forma le premier jour, et tous les jours qui suivirent : *factum est vespere et mane dies unus.* Nous ne pouvons pas à la vérité comprendre, disait saint Augustin, quel était ce mouvement

qui produisait la clarté et les ténèbres, le soir et le matin; mais nous ne sommes pas moins obligés de le croire sans hésitation : *Quo alternante motu, qualemque vesperam et mane fecerit, remotum est à sensibus nostris..... tamen sine ullâ hæsitatione credendum est.* (1)

On a formé diverses conjectures sur la nature de ces jours dont le soleil ne mesurait pas encore la durée; mais personne avant nos géologues n'avait imaginé d'en faire des époques d'un nombre indéfini de siècles. Loin de les alonger, on eût trouvé en quelque sorte plus convenable de les raccourcir, et saint Augustin, qui préféra le sens naturel et littéral à toute autre interprétation, (2) avait d'abord pensé que ces jours étaient peut-être purement allégoriques, et que le monde avait été créé dans un instant.

Des écrivains respectables ont adopté

(1) De civ. Dei, l. XI.
(2) V. l'Ouvrage des six jours.

aujourd'hui l'opinion des géologues, et nous ne les blâmerons pas, si elle peut contribuer à ramener à la foi les esprits indociles. C'est une planche de salut que nous ne voulons pas assurément leur retirer; mais nous sommes libres aussi d'examiner cette concession, et nous soutenons qu'elle est peu conforme au Texte sacré, et qu'on peut même prouver qu'elle est inutile et dangereuse.

Et d'abord, si l'on éprouve de l'embarras à se fixer sur le sens de ces *jours* avant la création du soleil, il ne peut plus y en avoir une fois que cet astre à commencé à éclairer le monde. Son mouvement détermine alors leur durée; et il n'y a aucune raison de penser que les jours qui précédèrent l'apparition du soleil ne furent pas égaux à ceux qui la suivirent, puisqu'ils étaient tous également composés d'un soir et d'un matin, et qu'ils reçurent le même nom. Serait-il croyable que la même expression, et dans le même endroit, eût été prise par Moïse dans deux

acceptions différentes? Ce serait contraire à toutes les règles du langage.

L'examen de quelques passages de l'Écriture dans un esprit dégagé de tout système, montre évidemment que les jours de la création sont réellement des jours comme les nôtres.

Dieu ordonne à l'homme de travailler pendant six jours, (1) et la raison qu'il lui en donne, c'est qu'il a *travaillé* lui-même *pendant* six jours à faire le ciel, et la terre, et tout ce qu'ils contiennent. (2) S'il lui commande de se reposer le septième jour, c'est qu'il est entré lui-même *le septième jour* dans son repos. (3) Ainsi, ces premiers jours sont le modèle des jours qui doivent suivre jusqu'à la fin du monde; et c'est parce que ces jours commencent le soir, *factum est vespere et mane dies*

(1) *Sex diebus operaberis.* (Gen.)

(2) *Sex enim diebus fecit Dominus cœlum, terram et mare.* (Gen.)

(3) *Et requievit die septimo.* (Gen.)

unus, que les jours spécialement consacrés à Dieu, chez les juifs et chez les chrétiens, commencent aussi à la même époque de la journée.

La division civile du temps en six jours suivis d'un jour de repos, fut donc établie en mémoire des six jours de la création. Dieu voulut que l'homme célébrât à jamais le souvenir de cette première semaine où ses infinies perfections se manifestèrent au dehors. Division du temps, dont nous n'attribuerons pas la découverte aux Égyptiens, comme le prétendent Dupuis, et d'autres écrivains plus récents; mais qui nous vient de Dieu, et qui remonte à l'origine même de l'univers. « Chez les Orientaux, dit M. Bailly, » dans son histoire de l'astronomie an» cienne, l'usage de compter par des se» maines partagées en sept jours, était de » temps immémorial. »

C'est en vain qu'on nous objecte que l'Écriture sainte détourne souvent ce mot de *jour* de sa signification naturelle; que

Daniel, par exemple, prend les jours de la semaine pour des années, dans sa fameuse prophétie sur l'avénement du Messie. C'est ici un Prophète qui parle, et qui s'exprime comme tous les Prophètes en termes obscurs et mystérieux ; tandis que dans la Genèse, c'est un Historien qui raconte, et qui par conséquent ne saurait mettre trop de clarté dans son langage.

Mais cette interprétation nouvelle nous semble dangereuse. Loin de ramener à la foi, ne pourrait-elle pas en détourner ? L'embarras de la concilier en tout point avec le texte sacré ne pourrait-elle pas entraîner à accuser ce texte d'erreur?

Il s'en faut bien que l'on soit généralement persuadé de la facilité de plier cette interprétation au sens des Livres saints. « M. Deluc et ses imitateurs, » dit un habile professeur du collége de France, » n'aperçoivent que ce moyen de se pro» curer le temps nécessaire pour la for» mation des diverses couches qui com-

» posent l'écorce du globe; mais c'est » acheter bien cher l'avantage de faire de » Moïse un géologue; car cette fameuse » interprétation contraire à l'ensemble » du texte, le rend complétement inin- » telligible. » (1)

Cette observation semble très-juste. Il ne faut pas se borner à considérer un passage isolé, mais l'ensemble du texte, et voir si dans tous les cas, les *jours* de la Genèse peuvent être pris pour des espaces de temps indéfinis. Or, il ne le paraît pas, et nous allons ajouter une nouvelle preuve, à celles que nous avons déjà données.

« Le Seigneur, dit Moïse, avait planté » *dès le commencement* un jardin de déli- » ces dans lequel il plaça l'homme. » (2) Par *ce commencement*, il faut nécessaire-

(1) M. Letronne, Revue des deux mondes, mars 1834.

(2) *Plantaverat Dominus Deus paradisum voluptatis à principio : in quo posuit hominem.* (Gen.)

ment entendre avec les commentateurs, le troisième jour de la création, époque à laquelle les continents se montrèrent au-dessus des eaux, et furent couverts de verdure, d'arbres et de toute espèce de végétaux. Il était naturel que le Créateur préparât d'avance, et la nourriture nécessaire à l'homme, et le lieu particulier où il devait habiter; comme une mère, peu avant la naissance de son enfant, lui prépare et sa nourrice et son berceau.

Or, est-il bien conforme à l'esprit du récit de Moïse, de supposer qu'il se soit écoulé entre la création du paradis terrestre, et celle de l'homme, c'est-à-dire, entre le troisième et le sixième jour, des périodes de plusieurs siècles, remplies de nombreuses révolutions et de cataclysmes successifs, lesquels, au dire des géologues, auraient ravagé la terre, détruit les êtres vivants, et par conséquent aussi ce paradis de délices planté dès le commencement? Cette supposition est inad-

missible. La création du paradis dut être fort rapprochée de celle de l'homme, et rien n'autorise à les séparer par un intervalle plus long que celui qu'indique Moïse, c'est-à-dire, de trois jours, et non de milliers de siècles.

Mais cette concession que l'on fait aujourd'hui sur cette durée des jours est au fond bien inutile. Nous avons prouvé dans le Chapitre précédent que les jours dont il est question dans la Genèse n'ont aucun rapport avec les époques des géologues, lesquelles ne s'appliquent qu'à la durée de la formation du globe sur laquelle l'Écriture ne dit rien, tandis que les *jours* supposent le globe déjà créé, et sont consacrés à son perfectionnement, à celui des cieux, ainsi qu'à la création des êtres organisés. Il est donc bien inutile de se tant tourmenter pour détourner ces jours de leur signification naturelle, puisque les géologues n'ont pas à s'en occuper.

Et quant à ces prétendues époques géologiques, les savants y pensent-ils de

les croire nécessaires pour l'explication des phénomènes qui les frappent dans la structure du globe terrestre ; et de prendre pour mesure de l'action divine dans la création de la matière, les faits qui se passent actuellement sous leurs yeux en vertu des lois établies ? Ils demandent : « si les couches superposées qui compo- » sent l'écorce du globe, si les fossiles » ensevelis dans les couches, n'indiquent » pas le travail des siècles, et de longues » précipitations chimiques ? » Mais nous leur demanderons à notre tour : si le developpement complet de la personne d'Adam, au moment de sa création, sa taille majestueuse, sa force, la maturité de sa raison, son âge apparent, indiquaient l'œuvre nécessaire et insensible du temps ; si le Paradis terrestre avec ses arbres élevés, ses ombrages épais et ses tendres arbrisseaux, avec ses fruits qu'aucune sève n'avait encore nourris, et ses fleurs qu'aucun printemps n'avait fait éclore, indiquaient nécessairement une culture

assidue, un développement progressif, l'ouvrage lent des années?

Eh quoi! celui qui a tiré la matière du néant, n'aurait pu sur-le-champ en disposer les parties à son gré, lui donner au moment même de sa création telle configuration qu'il aurait voulu? Une période de plusieurs siècles n'est-elle pas comme un jour aux yeux de l'Éternel? Le temps apporte-t-il quelque facilité à son œuvre? Est-ce ici un chimiste, obligé d'attendre longtemps que des matières en dissolution se soient lentement déposées au fond de sa cuve? Ce qu'il a voulu créer en six jours, il pouvait le faire en un instant indivisible, et néanmoins avec tous les signes qui annonçaient l'opération lente et successive du temps. Ainsi *au dernier jour*, les cieux et la terre détruits et consumés par le feu, (1) et les générations ensevelies depuis l'origine des siècles, seront rétablis en un instant, en un clin

(1) Saint Pierre.

d'œil, *in momento, in ictu oculi,* (1) suivant la révélation de l'Apôtre. Pourquoi *au premier jour* n'en aurait-il pas été de même? Pourquoi la terre ne serait-elle pas sortie aussi tout à coup du néant avec toutes ses couches? Destinée à l'homme, il fallait bien que son écorce la plus superficielle fût composée de couches de diverses natures. De quel usage aurait-elle été à ses habitants, si elle n'eût présenté qu'un bloc de marbre ou de granit parfaitement solide; si elle n'avait eu des couches distinctes de sable, de pierres, de marne, d'argile, des couches de terre végétale, placées *à dessein* au-dessus de toutes les autres pour fournir à la nourriture des êtres divers qui devaient vivre à sa surface? Et pourquoi, encore une fois, toutes ces couches n'auraient-elles pas été formées sans succession d'époques, comme la lumière, les plantes, les animaux, et le premier homme? non, la

(1) Saint Paul.

création et la disposition de quelques couches grossières de sable ou d'argile, n'est pas plus merveilleuse, que la création instantanée de l'homme avec ses os, ses chairs, ses nerfs, son sang, ses humeurs, et l'admirable disposition de toutes ces parties. Non; la rapidité de la création n'est pas plus étonnante que la création elle-même; et le même miracle qui donnait *l'être*, pouvait en même temps donner *la forme*.

Mais si la diversité des couches ne prouve rien en faveur des époques, et M. Cuvier le reconnaît lui-même; (1) n'oublions pas que la découverte des fossiles prouve moins encore, ainsi que nous l'avons démontré. Ces ossements situés à la superficie du globe, et d'une existence *postérieure* à ce globe, n'ont rien à nous apprendre sur des temps qui leur sont *antérieurs;* ils n'ont connu que des révo-

(1) Voyez le Chap. précédent.

lutions, et ils ne peuvent en attester que les désordres.

Il est donc vrai qu'il n'y a aucune nécessité à alonger les jours de Moïse; nous verrons même dans la suite, qu'un pareil système est inconciliable avec les opinions des incrédules, sur certains points. Mais terminons ce Chapitre par d'excellentes réflexions de l'Auteur *des Helviennes*. « Qu'on ne me dise point que le Dieu de » Moïse semble annoncer aussi qu'il a » besoin de temps, puisque six jours s'é- » coulent avant que l'ouvrage de la créa- » tion ne soit consommé. Je ne vois ici les » effets supendus, que parce qu'il lui » plaît de suspendre ses ordres. Les opé- » rations ne sont divisées, que pour mul- » tiplier les merveilles, pour en mettre, » ce semble, la contemplation à la portée » de l'homme, et pour servir de règle à » ses travaux..... Il importe à la religion » que l'idée de la Divinité ne soit point » avilie parmi les hommes; que le sens » naturel de ses Livres sacrés ne soit point

» sans cesse forcé et altéré par des inter-
» prétations systématiques et arbitaires
» qui feraient varier la parole de Dieu,
» comme celle des philosophes. Il importe
» que les jours et les instants ne soient
» pas pris pour des années et des siècles,
» de peur que les merveilles du Tout-puis-
» sant ne soient regardées comme les
» effets les plus simples et les plus natu-
» rels. Il importe que nos sages soient
» moins occupés de ce que la matière et
» le mouvement auraient pu faire, afin
» de nous laisser admirer et contempler
» ce que Dieu a fait. »

CHAPITRE IV.

2e JOUR. — LES EAUX.

Séparation des eaux. — Eaux supérieures. — Les phénomènes météorologiques en prouvent l'existence. — Ignorance des physiciens sur la météorologie. — Aveu qu'ils en font. — Lumière que leur offre Moïse. — Le Déluge prouve qu'il y a des eaux supérieures. — Toutes les théories de la science sur les causes de ce grand désastre, renversées par la science moderne. — Facilité avec laquelle le Déluge s'explique. — Faits géologiques sur son universalité. — Les savants la combattent en vain. — En quel sens on doit surtout l'admettre. — M. Cuvier en opposition formelle avec les Livres saints. — La Religion n'a pas besoin du faible témoignage de la science.

—

« Où étiez-vous, demandait le Seigneur » à Job, lorsque je couvrais la mer d'un » nuage, et que je l'environnais dans sa » naissance d'un brouillard ténébreux ? » Tel était l'aspect que présentait l'univers au second jour de la création. La lumière

n'éclairait encore qu'une masse couverte d'eau et enveloppée de sombres nuages. Le Tout-puissant va commencer à mettre l'ordre dans ce chaos. Mais il ne le fera que successivement, afin de nous bien convaincre qu'il n'est pas sous l'empire d'un destin inflexible, que ses actes extérieurs sont libres, et que la matière lui est parfaitement assujettie.

Il dit : « Que le firmament soit fait au » milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux » d'avec les eaux. »

Notre objet n'est pas d'entrer dans les difficultés que peuvent présenter ces paroles, et que les interprètes augmentent encore par la diversité de leurs conjectures, ainsi que le remarque Duguet: (1) Nous nous bornons à ce qui est clair. Il y a ici division des eaux en deux parties, et le *firmament* ne peut être que l'espace qui les sépare.

A la voix de Dieu, le brouillard im-

(1) Ouvrage des six jours.

mense et une partie des eaux passent tout-à-coup à l'état de vapeur; et comme on voit un corps léger placé au fond d'un liquide s'élever rapidement à sa surface, ainsi les eaux vaporisées s'élèvent tout-à-coup au-dessus de l'air, en vertu des lois de la pesanteur, et ne s'arrêtent que lorsque l'équilibre est rétabli. Il y eut donc, comme le dit le Texte sacré, des eaux au-dessous du firmament, *sub firmamento,* et des eaux au-dessus, *super firmamentum;* des eaux inférieures dans leur état naturel, et des eaux supérieures réduites en vapeur.

Nous ne connaissons ni le volume de ces eaux supérieures, ni la hauteur à laquelle l'atmosphère les soutient, ni l'espace qu'elles occupent dans le ciel; mais si les eaux furent, par exemple, divisées en deux parties égales; si toutes les eaux répandues sur la terre en occupent les trois quarts, sur une profondeur moyenne de quatre mille toises, ainsi que le conjecture Laplace; ces eaux formeraient

au-dessus de nous une enveloppe d'une immense épaisseur. Les physiciens qui admettent tant de fluides dans l'espace, refuseront-ils d'y ajouter encore le fluide aqueux réduit en vapeur infiniment subtile? Leurs expériences ne leur apprennent-elles pas que l'air même le plus sec contient un cinquième de vapeur d'eau?

L'existence des eaux supérieures nous est attestée en plusieurs endroits de l'Écriture. David, et les trois enfants dans la fournaise, nous les rappellent, lorsqu'ils invitent toutes les créatures à bénir le seigneur : *Aquæ omnes quæ super cœlos sunt benedicite Domino.*

Les géologues, s'ils sont sincères, seront également conduits par leurs propres systèmes à les admettre. « *A chaque* » *grand cataclysme*, dit M. Ampère, la » température de la surface du globe, » s'élevant considérablement, toute or- » ganisation devenait impossible jusqu'à » ce qu'elle se fût abaissée de nouveau. » (1)

(1) Théorie de la terre. (Rev. des deux mondes.)

Que devenaient alors les eaux de ces prétendus cataclysmes? S'anéantissaient-elles? Mais la philosophie moderne ne croit pas au *néant* de la matière. Il faut donc avouer que ces eaux passaient à l'état de vapeur, et s'élevaient dans les hautes régions de l'atmosphère.

Notre incertitude ou notre ignorance sur la destination particulière des eaux supérieures, ne serait pas un motif de nier leur existence. Le Créateur ne s'est pas engagé à nous rendre raison de ses œuvres. Il n'est pas moins jaloux de notre soumission dans ce que nous ne comprenons pas, que de l'hommage de notre admiration dans ce qu'il lui plaît de nous manifester; et l'on peut s'étonner qu'un savant professeur du collége de France se soit permis de plaisanter sur la croyance à ces eaux, et sur les usages auxquels le Créateur pouvait les réserver. « Une des » moins mauvaises explications qu'on » imagine, dit-il, fut que la divine sagesse » ayant besoin de pluie pour la vie des

» hommes et des plantes, elle ne pouvait » rien *inventer* de plus commode que cette » couche d'eaux dont elle menageait la » chute selon le besoin de ses créatu- » res. » (1)

Mais vraiment cette *invention,* puisqu'on veut que le Tout-puissant soit comme nous réduit à inventer, serait assez ingénieuse; et MM. les savants si peu instruits en météorologie, ainsi que nous allons le voir, feraient bien d'étudier davantage les *inventions* du Créateur; car il ne faut rien dédaigner, là où il reste tant à apprendre.

On s'imagine que toute l'eau qui tombe de l'atmosphère, y avait été apportée par l'évaporation. Mais peut-on mesurer avec assez d'exactitude, et l'eau qui s'élève et celle qui descend, pour les comparer ensemble? Tous les calculs à cet égard sont remplis d'incertitudes. On expose à l'air un poêlon plein d'eau, et on espère en

(1) Revue des deux mondes, mois de mars 1834.

obtenir l'évaluation de ce qui s'évapore sur tout le Globe par jour et par année! Expérience puérile, qui commence à inspirer aujourd'hui quelque défiance aux savants. « Elle aurait besoin, disent-ils, » d'être répétée avec des vases beaucoup » plus grands que ceux dont les météoro- » logistes se sont servis jusqu'ici. » (1) Mais quelque grands que fussent ces vases, serait-il jamais possible de comparer l'évaporation qui s'y opère, avec celle qui a lieu sur toute la vaste étendue des mers et des continents; de déterminer avec exactitude la *moyenne* d'une évaporation qui varie selon la latitude et l'état de l'atmosphère; qui est si différente sous l'équateur, de ce qu'elle est dans les régions voisines du pôle?

Serait-il aussi jamais possible de mesurer la quantité d'eau qui tombe sur tous les points de la terre? Quelques expériences faites sur la fenêtre du cabinet d'un

(1) Annuaire de 1835.

météorologiste nous apprendraient-elles, et la somme totale des pluies abondantes de la zone torride, et celle des pluies qui tombent dans les zones glaciales, et la masse d'eau à laquelle peut être évaluée, soit la rosée qui descend journellement sur la superficie du globe, soit les neiges qui couvrent annuellement les plateaux élevés des quatre parties du monde? MM. des longitudes ne doivent donc pas affirmer que « la couche d'eau enlevée an- » nuellement est égale en chaque climat » à la quantité de pluie qui y tombe; » (1) car ils ne le savent pas; et ils avouent d'ailleurs que les expériences sur lesquelles on s'appuie *auraient besoin d'être répétées.*

L'abbé Haüy demande si ce n'est pas trop accorder à l'évaporation, que de supposer qu'elle puisse fournir seule à tous les besoins de la nature? Il répond qu'en mesurant l'eau qui tombe, on

(1) Annuaire de 1835.

trouve qu'elle pourvoit à ses besoins avec *un tel excès*, que « la solution de la dif-» ficulté semble fournir une nouvelle ob-» jection en sens contraire. » (1) C'est-à-dire, qu'il paraîtrait qu'une si grande abondance de pluie ne pourrait pas être donnée par la seule évaporation. Et en effet, les fontaines et les fleuves ne rapportent à la mer qu'un *tiers* (2) des eaux pluviales; les deux autres tiers sont absorbés par les hommes, les animaux, et les besoins immenses de la végétation. Or, si la pluie n'avait d'autre source que l'évaporation, comme tout ce qui serait enlevé, ne serait pas restitué, il s'ensuivrait que la somme totale des eaux devrait sans cesse diminuer. Cependant il n'en est rien : la quantité d'eau reste toujours la même en chaque climat. Il semble donc qu'il en tombe plus qu'il ne s'en élève, et que cet excédent pourrait

(1) Traité de physique.
(2) Annuaire de 1835.

bien être fourni par ces eaux supérieures, « dont la Providence menace la chute » selon le besoin de ses créatures; » ainsi que le dit, avec plus de vérité qu'il ne croit, le savant professeur déjà cité.

Au fond, lorsque Moïse nous atteste l'existence des eaux supérieures, comment la science ose-t-elle les nier? elle qui ne sait presque rien en météorologie; qui s'embarrasse dans l'explication des phénomènes les plus vulgaires. « La mé- » téorologie, dit Haüy, est une des par- » ties de la physique sur laquelle l'état de » nos connaissances nous laisse le plus à » désirer. » (1) Qu'on nous explique en effet sans le secours de ces eaux, et ces pluies abondantes qui se prolongent souvent pendant des temps considérables, et ces torrents affreux que nous versent des orages subits.

Cette masse de vapeur aqueuse qui s'élève dans l'atmosphère dans l'espace

(1) Traité de physique.

d'un mois par exemple, étant supposée uniformément étendue, et rendue à l'état liquide, pourrait former une couche de sept à huit pouces d'épaisseur, selon les calculs assez connus de M. Mariotte. Mais une partie de cette eau est continuellement soutirée par la terre ; elle retombe en rosée, tandis qu'une autre partie se dissipe peut-être dans les fluides répandus dans l'espace, et ne revient plus à sa liquidité première. Cette couche de sept à huit pouces d'épaisseur se réduit donc de beaucoup à mesure qu'elle se forme, et il serait bien difficile d'y trouver en définitive le liquide nécessaire pour une explication satisfaisante des phénomènes qui se passent journellement sous nos yeux.

« Tantôt une suite de beaux jours, dit » M. Haüy, est interrompue par une pluie » durable ; tantôt un nuage épais autour » duquel d'autres nuages s'amoncellent, » vient tout-à-coup obscurcir un ciel pur » et serein ; ce groupe agité par un tour- » billon de vent, verse comme un torrent

» une de ces pluies abondantes auxquelles » on a donné le nom d'*ondées*. Un instant » après le soleil reparaît dans tout son » éclat, et rien ne rappelle plus le grand » phénomène qui vient d'avoir lieu, que » l'eau qui ruisselle encore sur la terre. » L'œil n'aperçoit dans le ciel, ni les traces de son apparition récente, ni les présages certains de son prochain retour. » Vous direz : Ces torrents viennent des nuages ; c'est fort bien : mais la difficulté est de comprendre comment des nuages si légers, peuvent donner « ces masses » énormes d'eau qui se détachent tout » d'un coup, ainsi que s'exprime Deluc, » d'une seule couche de l'atmosphère auparavant sèche et transparente. » (1)

« Qui peut fournir à la formation d'une » si grande quantité d'eau, demande un » autre physicien? Il est des pluies qui se » forment si brusquement, qui tombent » avec tant d'abondance, qu'il est impos-

(1) Observ. météorologiques.

» sible, vu l'état de nos connaissances, *de* » *dire quelque chose de raisonnable* tou- » chant leur formation. » (1)

Or, dans cet embarras de la science de nous rien dire de *raisonnable*, essayons d'avoir recours à ces eaux supérieures dont Moïse nous révèle l'existence, et examinons ce qui se passe dans l'atmosphère aux approches de la pluie.

Le baromètre baisse, signe certain de la raréfaction de l'air, l'équilibre est rompu ; l'air plus léger ne peut plus soutenir les eaux supérieures à la même hauteur : elles descendent, elles s'introduisent de toutes parts dans cet air, qui en devient plus léger encore, (2) et déterminent un plus grand abaissement du baromètre. Bientôt elles se condensent en nuages, repassent à l'état liquide, et retombent en pluie.

(1) Éléments de physique, de M. Teyssèdre.

(2) « L'air charché de vapeur est spécifiquement » plus léger que l'air sec. » (Manuel de Physique.)

Au contraire, lorsque la pluie doit cesser, le baromètre remonte, parce que les eaux vaporisées se retirent, s'élèvent de nouveau, et s'éloignant de plus en plus de notre séjour, permettent à l'air de reprendre sa pesanteur première. Nous ignorons, à la vérité, quelles causes raréfient, ou condensent l'air; mais, c'est enfin des variations dans sa pesanteur spécifique que dépend l'élévation, ou l'abaissement du fluide aqueux qu'il tient perpétuellement suspendu autour du globe, et qui se condense ou se resout en pluie par d'autres causes également inconnues.

Ne croyons pas que ce soit d'*en-bas* que vienne originairement toute l'eau qui tombe, c'est aussi d'*en-haut* qu'elle nous arrive. « On admire, dit l'Auteur du Spec-» tacle de la nature, les débordements du » Nil et du Niger; on cherche les sources » de ces fleuves, et on s'étonne de ne pas » les trouver; en remontant vers les pays » où ils commencent à couler on n'aper-» çoit en hiver et au printemps que quel-

» quesminces filets d'eau qui languissent, » et des lacs qui demeurent souvent à » sec. Les vraies sources de ces fleuves » sont dans le ciel, et à le bien prendre, » il en est de même de tous les autres » courants d'eau. » Un vent qui règne plusieurs semaines de suite du nord au midi épaissit peu à peu, et précipite sur l'Afrique ces couches immenses de vapeur aqueuse qui sont soutenues par l'atmosphère; bientôt elles couvrent de brouillards et inondent de pluie l'Abyssinie et la Nigritie. « Rien de si sec, ajoute le » même Auteur, que les vents d'est et du » nord ; mais par leur simple durée, ils » rassemblent l'eau qui se trouve dans » l'air le plus pur, et *les eaux supérieures* » qui étaient invisibles se changent en des » torrents de pluie. » (1) C'est ainsi que la vieille physique de Moïse nous explique très-raisonnablement un phénomène sur lequel la science moderne, malgré tous

(1) Spectacle de la nature, tom. 8.

ses progrès, nous déclare qu'elle n'a *rien de raisonnable* à nous dire.

Mais ce qui prouve encore l'existence de ces eaux supérieures, séparées au second jour des eaux répandues aujourd'hui sur la terre, c'est le déluge, qui, en punition des crimes des hommes, replongea le globe terrestre sous les eaux, dix-sept siècles environ après sa création, et le remit dans le même état où il se trouvait à son origine. Événement terrible dont tous les peuples ont conservé un souvenir plus ou moins confus :

Jamque mare et tellus nullum discrimen habebant :
Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto. (1)

Les géologues ne révoquent pas en doute cet événement : « Je pense, dit » M. Cuvier, avec MM. Deluc et Dolo» mieu, que s'il y a quelque chose de » constaté en géologie, c'est que notre

(1) Ovide.

» globe a été victime d'une grande et su-
» bite révolution, dont la date ne peut
» remonter beaucoup au-delà de cinq à
» six mille ans » (1).

Dans le siècle dernier, les physiciens et les géologues cherchèrent à expliquer ce grand désastre, les uns, par *une forte marée,* occasionée par le voisinage d'une comète; les autres, par *le choc même d'une comète;* plusieurs, par *un changement de direction dans l'axe de la terre;* quelques-uns, par *un affaissement subit des continents habités.* Mais ces systèmes, en opposition avec le récit de Moïse, qui attribue positivement le déluge à l'ouverture des cataractes du ciel et à une pluie de quarante jours : *Facta est pluvia super terram quadraginta diebus ;* n'ont pu supporter l'épreuve du progrès des sciences. On voit avec satisfaction que MM. des longitudes se sont chargés d'en faire justice dans leur Annuaire de 1832, et qu'ils

(1) Discours sur les révol. du globe.

mettent enfin hors de cause les comètes si mal à propos compromises dans cette affaire.

Ces Messieurs pensent que la comète qui parut en 1680, dut à la vérité passer très-près de la terre à l'époque du déluge, mais qu'elle était *sans influence* pour la production d'une grande marée, quand même sa masse eût été dix fois plus grande que celle de la terre. « La suppo-» sition d'une marée, disent-ils, est » complétement gratuite, et c'est là son » moindre défaut; car elle ne suffit pas » à l'explication du phénomène. » Ils ajoutent que rien n'établit qu'une comète ait jamais frappé la terre. « Il est » incontestable que les inondations aux-» quelles un pareil événement donnerait » lieu n'expliquerait point les effets, » maintenant décrits par les géologues, » des cataclysmes que la terre a subis. » Ils prétendent, enfin, qu'une nouvelle direction donnée à l'axe de la terre, ne les expliquerait pas davantage. « Car, un

» changement notable dans les mouve-
» ments de rotation ou de translation de
» la terre, donnerait lieu sans doute à
» d'effroyables bouleversements dans la
» croûte du globe; mais ces révolutions
» physiques différeraient par mille cir-
» constances, de celles qui font aujour-
» d'hui l'objet des études des géologues. »

Quant à l'affaissement imaginé par M. Deluc, de la portion habitée des continents, on n'en parle plus. C'est un système décrédité, qui semble en opposition avec le Texte sacré. Un pareil affaissement ne donnerait lieu qu'à des inondations partielles, tandis que Moïse parle d'un déluge universel: *opertique sunt omnes montes excelsi sub universo cœlo.* Il serait difficile de ne voir dans ces paroles que le simple résultat d'un affaissement. Pourrait-on d'ailleurs entendre par la rupture *des cataractes du ciel,* la rupture des couches de la terre s'écroulant dans des cavernes ménagées à cet effet?

Mais où sera donc, demanderons-nous

à MM. les savants, la cause de ce grand événement dont la vérité est constatée? On l'ignore, répondent-ils. « On cher-» cherait en vain, dit M. Cuvier, dans les » forces qui agissent *maintenant* sur la » surface de la terre, des causes suffisan-» tes pour produire les révolutions et les » catastrophes dont son enveloppe mon-» tre les traces; et si l'on veut recourir » aux causes extérieures, constantes, » connues jusqu'à présent, on n'a pas » plus de succès. » (1) Voilà donc la science aux abois; elle ne sait par où sortir d'embarras dans cette grande question. Il est vrai que pour se consoler, et n'être pas obligée d'admettre l'intervention divine, elle suppose que les forces qui agissent *maintenant* sur la terre, ne sont plus les mêmes qu'autrefois. Comme si les lois de la nature avaient changé; comme si les lois de la pesanteur, de l'attraction, de la transmission du mouvement, toutes

(1) Discours sur les révol. du globe.

les lois nécessaires à l'ordre et à la conservation du monde physique, n'avaient pas été les mêmes dès le principe; comme si Dieu qui avait créé un si bel ouvrage, et qui sans doute ne fut jamais plus beau qu'au moment où il sortit de ses mains, y avait mêlé des forces qui n'agissaient alors que pour son bouleversement et sa destruction? Revenons à Moïse, nous trouverons dans son récit les lumières que la science ne nous donne pas.

A la voix de Dieu, les eaux se séparèrent en deux parties. Les unes continuèrent à submerger *entièrement* le globe terrestre; les autres s'élevèrent dans le firmament. Si ces deux parties furent égales, il est évident que les eaux supérieures rendues à l'état liquide pouvaient également submerger la terre, et s'élever au-dessus des plus hautes montagnes. On peut croire d'ailleurs que Dieu en plaçant des eaux dans les régions célestes, les proportionna non-seulement *aux besoins de ses créatures*, mais encore à

l'usage qu'il devait en faire un jour pour leur punition. « Il ne faut pas créer de » nouvelles eaux, dit le savant abbé Plu» che, pour noyer le petit globe sus» pendu au milieu des eaux *supérieures*. » La seule impression de la main de Dieu, » suffit ici pour mettre en œuvre l'instru» ment qu'elle trouve dans la nature.»(1) Oui sans doute; et il en est de la pluie du déluge comme de nos pluies ordinaires. C'est le même phénomène. Seulement cette pluie fut plus longue et plus abondante. La condensation des eaux supérieures, au lieu de s'opérer sur un seul point, s'opéra dans toute l'étendue des cieux en même temps. La Providence qui veille à la conservation du monde, borne toujours la pluie, quant au lieu et quant à la durée; mais lorsqu'elle veut punir tout le genre humain à la fois, elle permet que les causes ordinaires de ce phénomène agissent en même temps, et plus

(1) Spectacle de la nature.

longtemps, sur tous les points du globe, et que leur action ne cesse que lorsqu'il est submergé.

Aux approches de la pluie la plus terrible qu'il y aura jamais, quel n'eût pas été dans tout l'univers l'abaissement du baromètre, signe d'une raréfaction extraordinaire de l'air, et d'une révolution effrayante dans la nature! Cet air raréfié au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, ne fut plus en état de soutenir les eaux supérieures, et les cataractes du Ciel s'ouvrirent; c'est-à-dire, que sur tous les points du globe à la fois, les eaux vaporisées descendirent et se condensèrent. Le brouillard immense reposa sur les eaux inférieures, comme au premier jour de la création; sa dissolution s'opéra; il se fondit en pluie, et au bout de quarante jours, revenu entièrement à l'état liquide, les eaux se retrouvèrent dans leur situation primitive sur la surface de la terre, dépassant les sommets des montagnes les plus élevées. « Est-ce un fluide

» aqueux sorti des entrailles de la terre, » ou tombé du ciel, qui a englouti le » monde? Nul ne le sait, dit M. Letronne, » et la science ne saurait le détermi- » ner. » (1) Mais ce que la science ne sait pas, et ce que naturellement nul ne peut savoir, pouvait nous être révélé par un homme inspiré de Dieu. Moïse dit positivement que le déluge fut l'effet d'une pluie: *facta est pluvia super terram*, et que ce fut au bout de quarante jours que les eaux qui descendaient du ciel furent arrêtées: *Prohibitæ sunt pluviæ de cœlo.* Que la science ne vienne donc pas contester ici sur ce qu'elle avoue ne pouvoir déterminer; qu'elle n'affiche donc pas la prétention *de renverser la géologie catholique*, (2) puisqu'elle est obligée de nous déclarer ses incertitudes et ses ignorances.

Dans cette explication, fondée sur

(1) Journal gén. de l'Inst. pub., mars 1834.
(2) *Ibid.*

l'existence des eaux supérieures, l'*universalité* du déluge n'a plus de difficultés. Et d'ailleurs, un déluge universel est bien moins difficile à comprendre, physiquement parlant, qu'un déluge partiel, dont les eaux se seraient élevées au-dessus des points les plus hauts de la portion submergée. Le premier n'aurait rien que de conforme aux lois connues de la nature; le second exigerait le miracle de la suspension de ces lois; et c'est en effet ce qu'ont prétendu quelques défenseurs de cette dernière opinion. « Dieu aurait » bien pu empêcher, dit le père Mersenne, » que les eaux, quoique plus élevées que » les Alpes, ne se répandissent dans les » autres contrées. » (1) Sans doute Dieu pouvait suspendre les lois de l'équilibre, et faire tenir les eaux droites comme un mur, à l'extrémité des pays inondés, comme

(1) *Deus potuisset impedire ne aquæ licèt montibus Alpium, verbi gratiâ, superiores, in alias regiones diffunderentur.*

dans les siècles suivants il retint les eaux de la Mer Rouge : *Erat enim aqua quasi murus ;* (1) mais rien dans le Texte sacré ne donne à entendre que Dieu ait fait ce miracle. On voit, au contraire, qu'il laisse agir librement les lois établies ; que la pluie du déluge tombe comme la pluie ordinaire ; que les eaux se mettent de niveau ; qu'elles s'enflent et s'élèvent par degrés aux plus grandes hauteurs : *Aquæ prævaluerunt nimis super terram ;* et que le globe entier est enfin submergé : *Quindecim cubitis altior fuit aqua super montes quos operuerat.* (2)

Des observations géologiques certaines attestent l'*universalité* du déluge. » Un » fait important, disent les Rédacteurs de » l'*Encyclopédie moderne*, c'est que par- » tout où les géologistes ont porté leurs » investigations, en Europe, en Asie, en » Afrique, en Amérique et dans l'Océanie,

(1) Exode.
(2) Gen.

» on a trouvé des dépôts analogues par leur » époque comme par les corps organisés » qu'ils renferment, à ceux des environs de » Paris.» Ils concluent de ce fait, qu'à l'époque de la formation de ces terrains, la température était la même, à des latitudes si différentes; ce qui serait difficile à justifier, et ce que tous les géologistes n'avoueraient pas. Nous en conclurons avec plus de raison l'universalité de ce déluge, qui bouleversait les terres, et ensevelissait partout les corps organisés, que les eaux transportaient d'un lieu à un autre, des climats les plus divers. « Les impressions » des fougères des Antilles, se trouvent » en grande quantité dans une partie très- » élevée du Blattenberg, dans le canton » de Glaris. » dit M. de Haller dans ses Lettres contre Voltaire. « Les animaux et les » plantes des pays les plus chauds et les » plus éloignés, les testacées qui habitent » au fond de la Mer du Sud, des herbes » qu'on ne trouve que sur les roches des » Tropiques, sont venues dans la partie

» septentrionale de notre globe. Il faut » que la mer, répandue sur la terre, ait » confondu entre eux les animaux et les » plantes de toutes les parties du monde, » en jetant les productions des climats » brûlants, dans les rochers de nos Alpes, » couvertes de neige..... Tout ceci prou- » vera avec évidence que le déluge a été » universel par toute la terre; que les » eaux de l'océan ont confondu au gré » des vents, les fruits, les animaux et les » plantes de toutes les parties du globe. »

On trouve encore, ce me semble, une preuve irrécusable de l'*universalité* du déluge, dans ces accumulations prodigieuses, observées sur plusieurs points du globe, de débris qui ne se sont point détachés des lieux circonvoisins; qui n'ont point d'analogues dans les terrains ou les rochers environnants. On trouve en effet dans l'ancien et surtout dans le nouveau continent, des vallées remplies, encombrées jusqu'au tiers de leur hauteur, et comme obstruées par une accumula-

tion immense de galets et de blocs de granit, quoiqu'à plus de vingt lieues à la ronde on ne trouve ni bancs, ni pics, ni aucune masse de granit en place. « Ce » phénomène, dit M. Brongniart, (1) si- » gnalé depuis quelques années dans toute » l'Europe, notamment sur les bords de » la Mer Baltique, dont l'explication a » exercé la sagacité de presque tous les » géologues, se représente d'une manière » encore plus *inexplicable* dans la partie » occidentale de l'Amérique méridionale, » et sur un terrain d'une nature toute » différente de ceux où il s'est montré » dans l'Europe septentrionale. »

Ainsi, du nord au midi, et dans toute la terre, on trouve de ces transports de terrains, de ces pierres roulées à d'énormes distances, et accumulées dans des bas-fonds fermés souvent de toutes parts, et que ces cailloux et ces blocs ne sem-

(1) Séance de l'Académie des Sciences, du 24 juin 1833.

bleraient pas avoir pu surmonter. N'est-ce pas une preuve évidente que les eaux couvraient entièrement la face de la terre; qu'elles *allaient* et *venaient*, comme dit Moïse, d'un bout du monde à l'autre, *euntes et redeuntes*, agitées par la violence du vent, et que dans ce mouvement prodigieux, qui dura cinq mois, elles bouleversaient les terres, renversaient les montagnes, et transportaient çà et là les débris des terrains délayés? Le récit de Moïse nous explique donc très-bien un fait, que la science trouve *inexplicable*.

Que devint cette masse énorme d'eau qui submergeait la terre, car rien ne s'anéantit dans l'univers? Elle reprit sa situation première, dans le firmament. A l'époque de la création, ce fut le seul acte de la volonté divine, qui divisa les eaux, et en réduisit une partie en vapeur; ici ce sont les agents naturels qui prêtent leur ministère à Dieu, pour remettre les continents à sec. Un vent s'élève par l'ordre du Tout-puissant : *Adduxit spiritum*

super terram, dit l'Écrivain sacré. Le vent, selon les chimistes, est le moyen le plus actif d'évaporation. Il souffle avec violence pendant cinq mois, et les eaux se divisent de nouveau, et une partie s'évapore dans les régions supérieures de l'atmosphère.

On soutient que, « la géologie, l'histoire, l'étude de la construction du » globe, et celle de la tradition des peuples, détruisent également l'hypothèse » d'un déluge universel. » (1) Mais quelques efforts d'érudition et de science que l'on fasse, pour appuyer de pareilles assertions, il est certain qu'on ne citera pas une seule observation géologique positivement contraire à cette *universalité* du déluge; on ne prouvera pas que la construction du globe et les lois de l'équilibre ne soient pas tout-à-fait favorables à une égale diffusion des eaux dans toute la terre; et sans contester ici sur les tradi-

(1) Journal gén. de l'Inst. publ., mars 1834.

tions plus ou moins obscures des idolâtres, la tradition de Moïse aura toujours une autorité que le *Zend*, les *Védas* et les *Pouranams* n'auront pas. « Je me suis enfoncé, disait en 1833 le premier mathématicien de ce siècle, (1) dans l'étude » des sciences humaines, et particulièrement de celles qu'on nomme les sciences exactes.... et j'ai vu que toutes les » attaques dirigées contre la révélation, » ont abouti à en fournir de nouvelles » preuves. Je connais l'histoire de ces » fameux zodiaques élevés, nous disait-on, » dix à douze mille ans avant l'époque où » Moïse nous représente le monde sortant » des mains du Créateur.... Je sais ce qu'il » faut penser d'autres assertions du même » genre qui devaient fournir des arguments irrésistibles contre les Livres » saints, et sont entièrement décrédités » aujourd'hui dans l'esprit des vrais sa-

(1) M. Gauchy, Quelques mots aux hommes de bonne foi.

» vants : par exemple.... *Que le déluge est* » *une fable* ... et j'ai acquis la conviction » que l'intérêt le plus pressant des sciences, » de celles mêmes qui paraissent le plus » étrangères à la Religion, est de se ratta- » cher comme des rameaux à l'arbre divin » qui seul peut lui donner la vie et la fé- » condité. »

Si nous défendons ici l'opinion de l'*universalité* du déluge, c'est que, plus ancienne et plus générale que l'autre, elle est beaucoup plus conforme à l'esprit et à la lettre du Texte sacré; du reste, nous ne prétendons pas la tirer du rang des opinions libres. Croyez à un déluge *partiel*, si la submersion totale du globe fait chanceler votre foi. Ce n'est pas, quant au *sol inondé*, que vous êtes précisément obligé de croire au déluge *universel;* mais quant à *ses habitants*, qui tous, à l'exception d'une seule famille, périrent dans ce désastre.

M. Cuvier a donc avancé une proposition formellement contraire aux Livres

saints, lorsqu'il a dit dans ses Révolutions du globe : « Que tous les caractères de la » plus dégradée des races humaines, celle » des nègres, nous montrent clairement » qu'elle a échappé à *la grande catas-* » *trophe* sur un autre point que les races » caucasique et altaïque, dont elle était » peut-être séparée depuis longtemps » quand cette catastrophe arriva. » Mais les Écritures nous montrent plus clairement encore, que la vengeance divine s'étendit partout; que sur aucun point aucune créature humaine ne put lui échapper. Du reste, cette assertion erronée du célèbre naturaliste, doit nous rappeler ces paroles de saint Augustin : *Non crederem Evangelio nisi me Ecclesiæ Catholicæ commoveret auctoritas.* Ce n'est que là que l'on trouve, et le vrai motif de croire à l'Écriture, et le vrai moyen d'en pénétrer le sens.

Ne terminons pas ce Chapitre sans avertir du danger de trop appuyer la Religion sur la science, comme quelques-uns le

font aujourd'hui avec plus de zèle que de prudence. La science a besoin de la Religion, parce qu'elle peut s'égarer; mais la Religion subsiste depuis six mille ans, sans le faible secours de la science profane. Elle reste immobile au milieu de la mobilité de nos théories scientifiques. On a fait beaucoup d'honneur à M. Cuvier de nous avoir dit, que « le monde avait » été victime d'une grande révolution, » dont la date ne pouvait pas remonter » au-delà de cinq à six mille ans. » On a célébré avec cette exagération de louanges particulière à notre époque, cet accord assez vague sur la chronologie, entre la science et la Bible. Mais c'était se presser un peu. Les recherches de ce savant, sur la marche des dunes, la formation des tourbières, les falaises des côtes, les atterrissements des fleuves, ne sont au fond que des preuves équivoques, que d'autres observations peuvent renverser. M. Letronne, dans son cours de cette année, trouve que « tous ces phénomènes pré-

» sentent des caractères trop petits, pour » de si grandes conclusions, et que si l'on » est en droit d'en tirer cette consé- » quence, que l'état actuel des continents » est relativement peu ancien, il est abso- » lument impossible de chercher une » date absolue; de prétendre que cet état » remonte à 3,000 ans plutôt qu'à 6,000 » ou 8,000. » (1) Déjà l'Encyclopédie moderne avait attaqué les conclusions de M. Cuvier sur les atterrissements, et essayé de montrer par de semblables observations, que l'origine de nos continents remonterait beaucoup plus haut.

Mais que nous importent des théories de si mince aloi! La Religion est étrangère à ces débats scientifiques. Moïse nous fixe, pour les dates, des limites bien autrement certaines que celles de la géologie. Usons de la science, suivons ses progrès, mais avec discrétion, et sans lui donner trop vite notre confiance. La

(1) Journal gén. de l'Inst. publ. 30 mars 1834.

science cherche la vérité : *Græci sapientiam quærunt;* mais la Religion la possède; elle nous la présente environnée de témoignages que *le progrès des lumières* ne peut ni affaiblir, ni fortifier. C'est dans les Cieux que la Religion a jeté son ancre, et non sur le terrain mobile et peu consistant de nos Académies.

CHAPITRE V.

3e JOUR. — LES CONTINENTS.

Retraite des eaux. — Apparition des continents. — Formation des montagnes. — Disputes des géologues à ce sujet. — Opinion de l'Annuaire des longitudes. — Ce qu'il faut en penser. — Lumières que nous donne Moïse. — Son triomphe sur la science. — Réfutation des théories d'un savant académicien. — Inutilité de la chimie pour la formation des montagnes. — L'ordre et le calme président à la formation du globe. — Dispositions des continents. — leur figure actuelle ne peut être leur figure primitive. — Tendance de la science moderne au matérialisme.

—

Le troisième jour commence, et malgré la séparation des eaux, la terre est encore submergée et entièrement invisible. La mer qui l'inonde n'a donc pas de bassins où elle puisse se retirer. Tout

l'univers se réduit à un seul globe, environné d'eau, et suspendu dans l'espace. La terre, ou du moins sa surface, n'a pas reçu sa dernière forme; les mains puissantes qui l'ont fondée vont la remanier encore, pour la rendre conforme au plan conçu dans le sein de l'éternelle sagesse : et telle sera la première partie de l'ouvrage de ce jour.

Dieu dit : « Que toutes les eaux qui » sont sous le ciel se rassemblent en un » seul lieu, et que la terre paraisse. »

A ce commandement, les chaînes de montagnes s'élèvent; l'océan s'écoule dans les abîmes qui lui sont creusés; et les continents exhaussés présentent au-dessus des eaux leur surface nue, mais déjà traversée par les fleuves, et arrosée de mille fontaines.

La formation des montagnes est aujourd'hui une des questions qui occupent le plus vivement les géologues. Grande est la dispute pour savoir si elles ont été formées par voie de *soulèvement*, ou d'*affais-*

soient. Les savants rédacteurs de l'Annuaire de 1832 se sont déclarés pour la première de ces voies. « Personne, disent-ils, ne doute aujourd'hui que les » pics isolés, que les chaînes de montagnes » les plus longues et les plus élevées, » ne soient sorties du sein de la terre par » voie de soulèvement. » *Personne ne doute* est bien affirmatif. Il eût été mieux de dire : Nous ne doutons pas. Car, il est permis de croire que les avis seront longtemps encore partagés sur une pareille question.

Il est en effet impossible de trouver dans la nature aucun agent capable de soulever à de si grandes hauteurs les portions brisées des couches supérieures de la terre. M. Cuvier nous assure que, « nous » chercherions en vain, dans les forces » qui agissent maintenant sur le globe, » la cause de ces grandes révolutions » dont la surface porte les traces. » Si ces forces n'y sont pas maintenant, rien ne peut nous assurer qu'elles y fussent au-

trefois. D'un autre côté, nous ne voyons pas qu'en aucun lieu du monde, il se soit jamais formé de nouvelles montagnes ; et un petit nombre d'exemples de terrains soulevés à quelques pieds au-dessus du sol, par la violence des volcans, ou de toute autre convulsion de la nature, ne prouvent rien.

Parmi les catastrophes qui ont eu lieu depuis le déluge, « *la plus remarquable* » par son étendue, dit M. Ampère, est » celle qui à Jorullo au Mexique, s'ob- » serva le 29 septembre 1759, où en- » tr'autres accidents, on vit dans une sa- » vanne située au pied d'un volcan, une » étendue de quatre milles quarrés se » soulever en vessie, et se hérisser de plu- » sieurs milliers de petits cônes basalti- » ques, de fumaroles qui exhalaient une » vapeur épaisse. » (1) Voilà donc les soulèvements *les plus remarquables*. Ils se

(1) Théorie de la terre. (Revue des deux Mondes, mois de juillet 1833.)

réduisent à quelques fumaroles; à de petits cônes; à *quelques vessies;* c'est tout ce que peuvent les forces de la nature, et il y a loin de là aux grandes chaînes des Alpes et de Cordilières, et aux pics du Thibet.

Tous les géologues ne paraissent pas unanimes sur cette théorie du *soulèvement,* quoiqu'en disent MM. des longitudes. On pourrait en citer un par exemple, dont le nom surprendra peut-être dans cette matière, mais qu'on assure pouvoir être regardé comme un des plus intrépides géologues de nos jours, et qui s'est donné la peine de parcourir les montagnes de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie, pour examiner leur formation. « Depuis quelque temps, dit » M. de Montlosier, j'avais pu voir des » hommes éminents dans la science, ex» pliquer l'origine des montagnes par je » ne sais quelle théorie de soulèvement. » Leurs assertions me paraissaient peu » justes, les preuves sur lesquelles ils s'ap-

» puyaient peu fondées. Appliquées aux » montagnes volcaniques en général, elles » paraissaient bien moins fondées en- » core.... Il m'a semblé qu'il y aurait en » moi un tort à garder le silence sur un » sujet que j'ai bien étudié, que je crois » bien connaître, et sur lequel des hom- » mes d'une grande illustration de science » me paraissent avoir adopté des er- » reurs. » (1)

Ces formations par voie de *soulèvement* ont été suggérées aux géologues par ces débris de plantes marines, et ces grands bancs de coquillages répandus sur les continents, et jusques sur les points les plus élevés. Comme ils indiquent un séjour des eaux beaucoup plus long que le déluge, les géologues se sont imaginés que des forces inconnues avaient autrefois soulevé peu à peu le fond de la mer, et en avaient formé les montagnes. Mais pourquoi depuis cinq mille ans ne s'en forme-t-il plus de nouvelles? pourquoi

(1) Echo du monde savant, n° 40.

le lit de la mer reste-t-il si tranquille? que sont devenues ces forces qui le sollicitaient de bas en haut? si elles existaient autrefois, qui a pu les détruire?

Mais est-il permis de supposer que des montagnes et des portions considérables des continents se soient formés *après la naissance* du règne végétal ou animal; lorsque *antérieurement* à tous les êtres de ces deux règnes, le Texte sacré nous montre la terre entièrement dégagée des eaux, et définitivement constituée dans l'état où elle devait être? N'était-il pas dans l'ordre que la surface du globe, que la terre habitable, eût reçu sa disposition définitive *avant* la création des plantes et des animaux?

L'existence des montagnes ne peut dater que du premier moment de la création, lorsque la terre sortit du néant, ou du troisième jour, lorsqu'elle sortit des eaux, et que ses couches supérieures subirent les changements nécessaires pour ouvrir des réservoirs à la mer. Or nul sys-

tème n'est ici possible sur leur formation.

Dans le premier cas, les montagnes appartenaient à cette figure primitive que la terre apporta du néant; et il n'y a pas dans le néant de *voie* à imaginer pour la formation ou la création des êtres. Dans le second cas, rien n'indique qu'elles aient dû leur formation à une autre cause qu'à cet ordre divin qui sortit de la bouche du Créateur: Que les eaux se retirent, et que la terre paraisse : *Congregentur aquæ.... et appareat arida.* Parole toute-puissante, qui ne put souffrir de délai, et dont l'effet fut plus prompt que la pensée.

Nous ne parlons ici que des montagnes du monde primitif; car nous ne nions pas qu'il n'ait pu s'en former de nouvelles, soit par l'effet des volcans que le courroux du ciel alluma sur la terre, soit par la violence des eaux au temps du déluge. Mais ces désordres ne rentrent guères dans la théorie du *soulèvement.*

Ce qui plaît à *la science* dans cette théorie récente, c'est qu'elle dispenserait de

recourir au déluge et aux Livres saints pour expliquer la dispersion des fossiles marins sur les continents. « Ces fossiles, » nous dit-on, avaient longtemps paru » une preuve de l'exactitude du récit de » Moïse, mais la science en est venue à » expliquer ces phénomènes, sans le se- » cours du déluge Biblique. (1) » C'est une erreur; la science n'a rien expliqué. Elle n'a formé que des conjectures dénuées de preuves. Le déluge Biblique restera toujours prouvé, malgré les efforts de la science, par ces fossiles nés au fond de la mer, et abandonnés aujourd'hui sur les plus grandes hauteurs. Ils annonceront toujours, *non un soulèvement* du lit de la mer, mais *un déplacement* de ce lit, par l'effet du déluge, lequel, en bouleversant la terre, ouvrit de nouveaux abîmes à l'océan. Les eaux du déluge ne portèrent peut-être pas tous ces fossiles sur les montagnes, mais la mer les y laissa

(1) Journal gén. de l'Inst. publ. 16 mars 1833.

en se déplaçant. L'Auteur du spectacle de la nature en avait fait autrefois l'observation dans son ouvrage, et ses idées à cet égard pourraient justement exciter la jalousie de nos plus savants géologues. » La plupart des terrains que nous occupons aujourd'hui, disait-il, sont l'ancien » lit de la mer. Les corps marins que » l'on trouve partout dans le cœur et » quelquefois au sommet des collines *n'y* » *ont pas été portés par le déluge;* mais s'y » sont arrêtés dans leur première situation; ces terrains hauts, que nous nommons aujourd'hui montagnes, n'étant » que les inégalités du premier bassin de » la mer, et n'étant aujourd'hui que les » restes des terrains que la tourmente a » enfoncés. » Voilà qui est plus clair et plus satisfaisant que de faire pousser les Alpes, du fond de la mer, comme des champions. Ces idées vraiment lumineuses, qui laissent bien loin en arrière la théorie du *soulèvement*, auraient mérité d'être approfondies. Oui, sans doute;

les inégalités ou les montagnes qui se trouvaient dans le lit de la mer se chargèrent de plantes marines et de coquillages. Les eaux du déluge, dans leur violente agitation, poussant leurs flots d'un bout du monde à l'autre, (1) dérangèrent ce lit primitif. Des points du globe, jadis à sec, restèrent à jamais sous les eaux; et d'autres, submergés depuis le commencement, furent mis à découvert avec les fossiles marins qui s'y étaient accumulés pendant dix-sept siècles.

Il n'est donc pas exact de dire: «qu'on » en soit venu à expliquer ces phénomè» nes sans le déluge Biblique. » C'est au contraire ce déluge qui en donne l'explication la plus naturelle et la plus satisfaisante. Il ne faut pas soulever le lit de la mer, il suffit de le déplacer un peu et puisque M. Cuvier nous déclare qu'on ne trouve pas dans la nature des forces capables de ces soulèvements de terrains, nous

(1) *Euntes et redeuntes.* (Gen.)

nous attacherons au récit de Moïse, qui nous montre les causes certaines d'un déplacement des eaux. Ainsi Moïse triomphe ici de la science, mais ce triomphe était facile à un Auteur inspiré.

On a essayé nouvellement d'appliquer la chimie à la formation des montagnes. On a supposé que le globe terrestre était le résultat d'une déposition lente et successive de différentes couches dont la matière passait de l'état liquide à l'état solide, et que dans ce passage se manifestait entre les couches une action chimique, produite par l'affinité de leurs substances. « De là, dit M. Ampère, formation de » nouvelles combinaisons, explosions, dé» chirements, élévation de température... » C'est ainsi qu'on peut rendre raison des » révolutions successives qu'a éprouvées » le globe terrestre, du brisement et de » la disposition sous toute espèce d'incli» naisons, de couches formées d'abord se» lon des lignes de niveau. » (1).

(1) Revue des deux Mondes, mois de juillet 1833.

On regrette de ne pouvoir approuver en tout les théories d'un homme aussi savant et aussi religieux que M. Ampère; mais il semble qu'elles n'atteignent nullement le but qu'il s'est proposé, de concilier ou de reconcilier la science moderne avec la Bible.

En effet, nous ne voyons rien dans la Genèse qui autorise à admettre ces révolutions, ces déchirements, ces réactions auxquelles on voudrait laisser le soin de disposer la demeure de l'homme. La souveraine sagesse n'agit pas ainsi; elle ne procède point par catastrophes. Elle ne déchire pas; elle ne détruit pas *sans motifs* l'ouvrage de ses mains; elle ne peut que le perfectionner, et y ajouter de nouveaux traits de beauté et de bonté. Effacer, corriger, détruire, appartiennent à l'homme, être ignorant et faible qui ne peut ni voir entièrement ce qu'il doit faire, ni l'exécuter comme il voudrait. Mais Dieu prévoit tout; il embrasse d'une seule vue l'ensemble de ses ouvrages, et la création répond

parfaitement à ses prévisions. C'est donc sans bouleversements, sans explosions, sans déchirements, qu'il crée au troisième jour les montagnes et les vallées. Tout dans ses opérations porte l'empreinte de cette liberté, de ce calme, de cette dignité qui sont le caractère de la toute-puissance.

« On peut, ajoute M. Ampère, faire » avec une petite masse de potassium une » expérience qui représente en minia- » ture les bouleversements qui ont dû » avoir lieu sur le globe. » Sans doute on peut avec du potassium représenter de petits bouleversements; mais pourra-t-on; même en miniature, représenter jamais *la création?* Cette expérience nous donnera-t-elle le secret de ces opérations qui n'étaient dues qu'à l'efficacité incompréhensible de la parole divine? La physique ne va point jusques-là ; *elle ne commence qu'au point où Moïse finit*, dit très-bien l'Auteur des Helviennes. Elle peut connaître des lois pour la conservation de

l'univers; mais elle en chercherait vainement pour sa création.

« Si l'on fait tomber de l'eau sur cette » masse en quantité peu considérable, » il se fait un embrasement général de la » surface du potassium, d'où résulte une » multitude de crevasses et d'élévations » comparables aux grandes vallées et aux » chaînes de montagnes dont la terre est » sillonnée. » Mais les descriptions magnifiques de la création que les Livres saints nous font en divers endroits, ne s'accordent nullement avec l'idée d'une pareille conflagration dans le globe terrestre. Où en est la nécessité? Celui qui a dit : Que la lumière soit; et qui, à l'instant même, a produit la lumière, n'aura-t-il pu élever une montagne, ou creuser un vallon, par le seul acte de sa volonté? Rien ne nous indique que dans les premiers jours de la création, Dieu se soit servi d'agents naturels, comme ministres de ses volontés, et qu'il ait employé le feu pour façonner la terre. Il ordonna simplement

aux eaux de se retirer, et sur-le-champ la surface du globe prit la configuration nécessaire pour recevoir les eaux dans son sein.

» Cependant, continue M. Ampère, la » terre se hérissait de plus en plus de » montagnes, formées des éclats de la » croûte, soulevée et inclinée dans toutes » les directions. Il arriva enfin, qu'après » un refroidissement nouveau, une nou- » velle mer s'étant formée, elle ne recou- » vrit plus toute la surface du noyau so- » lide, quelques îles apparurent au-dessus » des eaux : *Apparuit arida*, dit Moïse. »

Non, Moïse ne s'exprime pas ainsi. Son autorité ne sanctionne point ces théories. La mer qui fuyait à la voix du Tout-puissant, pour laisser les continents à sec, n'était pas *une mer nouvelle*, formée on ne sait comment à la suite d'un vaste embrasement. C'était la même mer créée dès l'origine et sous laquelle la terre était restée ensevelie jusqu'au troisième jour. Le langage de l'Écrivain sacré est précis

à cet égard. Cette mer, en se retirant, ne laissa pas seulement *quelques îles* à découvert, mais tous les continents destinés à l'habitation de l'homme. La retraite des eaux fut l'effet d'un commandement, et non d'une action chimique; et la Vulgate ne dit point *apparuit arida*, comme le suppose M. Ampère, mais à l'impératif *appareat arida;* (1) expression bien différente, qui éloigne de nous toute idée d'une cause naturelle, pour ne nous montrer que la parole mystérieuse à qui tout cède; qui opère tout ce qu'elle signifie, tout ce que veut celui qui l'envoie.

« Que la terre aride paraisse; » à ce commandement la couche supérieure du globe, un instant agitée, s'il est possible de distinguer ici des instants, agitée

(1) Après ces paroles, *les septante* ajoutent, Il est vrai, *apparuit arida;* mais ce n'est qu'une répétition semblable à celle qu'on trouve en plusieurs endroits du même Chapitre : Fiat lux, *et lux facta est;* germinet terra..... *et protulit terra,* etc.

comme la mer lorsqu'un vent doux en soulève un peu les ondes, et ne fait que rider légèrement sa surface, est couverte d'ondulations qui forment les montagnes et les vallées, et ouvrent des réservoirs à l'océan. David, dans son psaume sur la création, semble nous décrire ce mouvement, lorsqu'il dit : « Les montagnes s'é-» lèvent et les campagnes s'abaissent, et » les eaux s'écoulent dans les lieux que » vous leur avez destinés. » *Ascendunt montes, et descendunt campi, in locum quem fundasti eis.* (1) Tout se fait ici avec promptitude, ordre et douceur; et nous ne voyons pas en vérité pourquoi on se tourmenterait tant pour élever des montagnes, lorsqu'on sait qu'un peu de foi suffirait pour les transporter d'un lieu à un autre. (2) Le Créateur est le maître de sa matière; il la plie sans efforts à ses des-

(1) Ps. 103.

(2) *Si habueritis fidem.... dicetis monti huic : Transi hinc illùc; et transibit.* (Matth. 17.)

soins : la violence prouve la faiblesse; tout est ordonné avec calme et régularité dans ce monde primitif. Rien ne s'y présente sous des formes trop sévères; point de déchirures profondes, ni de précipices affreux; nulle trace de bouleversement : tout est riant et agréable; c'est l'œuvre de la souveraine sagesse, et le séjour destiné à l'homme innocent.

Ainsi donc, pour le remarquer en passant, ce monde ancien n'est pas le monde que nous voyons aujourd'hui, où tant de ravages se laissent apercevoir, où tant de désordres physiques nous affligent. Il serait impossible sans doute de former aucune conjecture plausible sur l'aspect et la disposition de la terre, au moment où elle sortit des mains du Créateur; mais on peut croire que nos continents ne ressemblaient ni pour la figure, ni pour l'étendue, ni pour tous les biens que l'homme y trouvait dans son état d'innocence, à cette terre *maudite*, (1) livrée

(1) *Maledicta terra.* (Gen.)

à l'homme déchu. Si nous jetons les yeux sur la mappemonde, que voyons-nous? les *trois quarts* de sa surface envahis par les eaux; un intervalle immense qui sépare deux continents; leurs figures remplies d'irrégularités; des déserts inhabitables; des sables arides; des glaces éternelles qui en occupent une partie; des îles nombreuses qui semblent en avoir été séparées avec violence, et qui sont comme perdues dans l'immensité de l'océan. Et ce serait là le séjour que le Seigneur avait préparé à sa créature bien-aimée; qu'il s'était plu à embellir; où il avait vu que tout était bon, (1) et dans lequel l'homme enfin devait passer une vie heureuse et immortelle. ! Non; tout porte l'empreinte de révolutions terribles qui ont dérangé, morcelé, défiguré ce bel ouvrage.

Nous examinerons dans la suite à quelles époques précises du monde il faut

(1) *Vidit Deus quòd esset bonum.* (Gen.)

rapporter ces révolutions; mais en ce moment nous devons nous contenter de bien remarquer que, jusqu'à ce troisième jour de la création, nulle explosion volcanique, nulle réaction chimique, nulle trace d'accident violent ne se manifeste sur ces continents dès lors constitués dans l'état où ils auraient dû définitivement rester; que tout s'y fait avec poids et mesure; que tout y est dirigé par une action aussi sage que puissante, qui ne laisse rien au hasard, qui exécute un plan préconçu, qui mesure le volume, la hauteur et la situation de chaque montagne : *Libravit in pondere montes, et colles in statera;* (1) qui règle le nombre des fleuves et leurs directions diverses, la figure et l'étendue des continents, le cours des saisons, et enfin les limites mêmes de l'habitation de chaque peuple : *Definiens statuta tempora, et terminos habitationis eorum.* (2) Est-ce pour se débarrasser de

(1) Isaïe 40.
(2) Act.

la pensée consolante d'une Providence si attentive pour l'homme, si minutieuse dans ses soins, que les géologues livrent au hasard, aux volcans, aux catastrophes de toute espèce, la formation et l'arrangement de notre demeure!

La science moderne s'étudie à ne pas remonter plus haut que la matière, et à se *tenir pure* de tout miracle. C'est surtout à cette grande pureté, qu'elle aspire avec ardeur. Mais elle a beau faire, elle trouvera toujours au bout de ses investigations quelque obstacle qui l'arrête, et qui lui montre l'impuissance des agents naturels pour lui expliquer les derniers secrets de l'univers. Elle voudrait se persuader que les forces qui agissaient autrefois sur la terre, n'y sont plus maintenant; que la nature est épuisée; que ses lois sont changées: vaines imaginations! La nature est toujours la même, mais dans tous les temps, il a fallu recourir à une intervention surnaturelle, soit pour l'organisation du monde et sa conserva-

tion, soit pour ces grandes catastrophes qui en ont été la punition. Dans tous les temps, il a fallu reconnaître que des êtres contingents ne trouvaient pas en eux-mêmes la cause de leur existence; que le mouvement n'était pas né sans un premier moteur; que la tendance de ce mouvement vers un but déterminé, décelait un régulateur intelligent. « Un point » en repos, dit Laplace, ne peut se don- » ner aucun mouvement, puisqu'il ne ren- » ferme pas en lui-même de raison pour » se mouvoir dans un sens plutôt que » dans un autre; » (1) et cependant ce point s'est mu; il a pris une direction déterminée, quoiqu'il n'en eût pas le pouvoir en lui-même. D'où lui est-il venu? Voilà un phénomène bien vulgaire assurément. L'expliquerons-nous sans le secours d'une Cause, hors de toutes les causes de la nature? sans un Principe immatériel, actif, intelligent, surnaturel,

(1) Système du monde.

mandement opérera ce prodige: « Que la » terre produise de l'herbe qui porte de la » graine et des arbres fruitiers. » (1) Ce sont les éléments existants qui fournissent à présent au Créateur la matière des corps organisés. La terre et l'eau enfantent, par l'ordre divin, les productions du règne végétal et du règne animal. Et si, dans ces deux règnes, le Créateur cesse d'exercer le plus grand acte de sa toute-puissance en tirant l'être du néant; il nous rend cette toute-puissance plus sensible en la rapprochant de nous, et en la mettant en quelque sorte à notre portée dans la merveille de l'organisation des corps.

La terre produisit donc de l'herbe, des plantes et des arbres qui renfermaient leur semence en eux-mêmes; quel prodige! Une seule graine a la vertu de propager indéfiniment son espèce; elle peut remplir de ses fruits le monde entier!

(1) *Germinet terra.* (Gen.)

Ce ne sont pas de nouvelles créations; ce sont des développements successifs. Ce chêne qui naîtra dans mille ans, ne passera pas du néant à l'être; il vit déjà; il existe dans son germe, et ce germe se développera naturellement d'un germe antérieur.

Toutes les graines d'une même espèce furent donc préparées *dès le commencement*, dans une seule graine. Cette variété, cette fécondité, cette immutabilité, et nous dirions presque cette immortalité des graines, puisqu'on a vu fleurir des ognons trouvés dans la main d'une momie d'Egypte, (1) accablent l'imagination. Quelle admirable organisation dans tous ces végétaux; dans ces arbres, dans ces fleurs, dans la moindre feuille! Comment, au milieu de tous les sucs nourriciers qui circulent dans le sein de la terre, les racines de chaque plante puisent-elles celui qui leur est propre! Quand on considère

(1) Echo du monde savant, n° 17.

que ces merveilles n'ont pu être faites que par le seul acte de la volonté du Créateur; qu'on ne peut supposer ici ni actions chimiques, ni dépositions lentes et successives de diverses substances; peut-on penser qu'il soit nécessaire d'admettre ces mêmes opérations dans la formation du globe terrestre? Quoi! une simple parole a produit une fleur avec ses parfums, ses couleurs, et ces détails infiniment délicats qui échappent presque à notre vue, mais dont la richesse et la beauté ont pu la faire comparer à l'éclat de Salomon dans toute sa gloire; (1) et une seule parole n'aurait pas créé ce globe terrestre, composé de quelques couches grossières de granit; de sable et d'argile? « Il a dit, et tout a été fait. »

On peut croire facilement que les végétaux ne furent jamais dans un état plus excellent, qu'au moment où ils sortaient des mains du Créateur. Ils furent

(1) *Nec Salomon in omni gloriâ suâ coopertus est sicut unum ex istis.* (Matth. 6.)

alors tout ce qu'ils devaient être; rien n'avait pu arrêter en eux le développement des qualités qu'ils avaient reçues. Ils apparurent donc dans leur perfection, c'est-à-dire, dans ce degré de bonté et de beauté, qui était particulier à chaque espèce. Mais cet état fut de courte durée. Bientôt tout dégénéra sur cette terre devenue l'objet des malédictions du Ciel. Rebelle et sourde aux vœux de l'homme, ce qu'elle lui donnait naturellement il ne l'obtint plus qu'à la sueur de son front. Il fallut qu'une culture assidue réparât cette nature affaiblie, et ranimât la plupart de végétaux profondément altérés dans leurs qualités essentielles, par la stérilité nouvelle du sol, le dérangement subit des saisons, les variations de l'atmosphère, le souffle glacé des vents, l'excès des pluies, ou les ardeurs de la sécheresse. Il fallut que l'art de greffer; inspiré aux hommes, ou heureusement découvert par leur industrie, rendit en partie leur bonté première à ces productions tombées dans

l'état sauvage. Écoutons Buffon sur ces efforts et ces miracles de l'art : « Si l'on » veut, dit-il, des exemples de la puis- » sance de l'homme sur la nature des » végétaux, il n'y a qu'à comparer nos » légumes, nos fleurs et nos fruits, avec » les mêmes espèces telles qu'elles étaient » il y a cent cinquante ans; cette com- » paraison peut se faire immédiatement » et très-précisément en parcourant des » yeux la grande collection de dessins » coloriés commencée dès le temps de » Gaston d'Orléans, et qui se continue » encore aujourd'hui au Jardin du roi; » on y verra peut-être avec surprise que » les plus belles fleurs de ce temps, renon- » cules, œillets, tulipes, oreilles d'ours, » seraient rejetées aujourd'hui, je ne dis » pas par nos fleuristes, mais par nos jar- » diniers de village. Ces fleurs *n'étaient* » *pas encore bien loin de leur état de na-* » *ture*. » Ici M. de Buffon se trompe. Les idées philosophiques du 18e siècle l'égarent. Ces fleurs si chétives étaient au con-

traire fort éloignées de leur nature primitive, et toute la science de l'homme consistait à les y ramener. M. de Buffon ne nous fera pas croire, que dans ce jardin délicieux, *paradisus voluptatis*, que le Seigneur avait planté pour l'homme, il n'y aurait eu à admirer que pour des jardiniers de village. Nous sommes persuadés, au contraire, que nos fleuristes les plus délicats, et M. de Buffon lui-même, eussent été ravis de tout ce qu'ils y auraient vu. Les Livres saints nous apprennent que les plantes et les fruits de ce jardin étaient beaux à la vue, et agréables au goût : *Pulchrum visu, et ad vescendum suave.*

Si on compare, continue le célèbre naturaliste, nos végétaux avec les discriptions ou plutôt les notices que les Auteurs grecs et latins nous en ont laissées, on verra que « toutes les fleurs étaient sim-» ples, et tous les arbres fruitiers n'é-» taient que des sauvageons assez mal » choisis dans chaque genre, dont les

» petits fruits âpres et secs n'avaient ni » la saveur ni la beauté des nôtres. » Or, ce ne peut être de ces fruits *âpres et secs* que Moïse disait, « qu'ils étaient beaux à » la vue et délicieux au goût. » Ces fruits n'étaient donc plus dans leur nature primitive; ils demandaient, au contraire, aux soins de l'homme de rétablir en eux cette nature, et de faire renaître l'ordre qu'il avait si malheureusement troublé.

« L'homme, dit M. de Buffon, ne con- » serve que par des soins toujours renou- » velés; s'ils cessent, tout languit, tout » s'altère, tout change, *tout rentre sous* » *la main de la nature;* elle reprend ses » droits, efface les ouvrages de l'homme, » couvre de poussière et de mousse ses » plus fastueux monuments, les détruit » avec le temps. » Comment ce grand Écrivain qui devait si bien connaître la nature; lui, dont le beau génie avait pu lui être comparé : *Par ingenium naturæ;*(1)

(1) C'est l'inscription qu'on mit au bas de son portrait.

comment pouvait-il appeler des destructions et des ruines, *les droits de la nature!* Ce sont, au contraire, ses désordres et ses malheurs. « La nature dit M. de Buffon » lui-même, est le système des lois éta- » blies par le Créateur pour l'existence » des choses, et pour la succession des » êtres. » Mais une nature qui détruirait, qui ravagerait et anéantirait peu à peu les ouvrages du Créateur et des hommes, ne serait certainement pas établie pour l'*existence des choses*. Il est donc faux que ce qui s'altère rentre sous la main de la nature; que la suspension du travail de l'homme donne occasion à la nature de reprendre ses droits. Laissons ce langage pernicieux. Ce qui se détruit, cède au dérangement des lois de la nature, au lieu de rentrer sous ces lois; et malheureusement tout sur la terre arriverait à une détérioration complète, si l'industrie de l'homme n'y opposait des efforts sans cesse renouvelés; s'il n'usait de ce travail pénible qui lui a été imposé en punition du

désordre qu'il a lui-même introduit dans ces lois, primitivement établies « pour » l'existence des choses, et pour la suc- » cession des êtres. »

Sic omnia fatis
In pejus ruere, ac retrò sublapsa referri. (1)

Quelques plantes nécessaires à l'homme échappèrent à cette dégénération générale, et quoique abandonnées à elles-mêmes, et privées de culture, elles conservèrent leurs vertus bienfaisantes. La Providence permit qu'elles s'accommodassent à tous les climats : ainsi, par exemple, l'oseille, la chicorée, le cresson se propagèrent sous les neiges du pôle, comme dans les zones temperées. Le navigateur battu par la tempête les retrouve partout ou il peut être jeté, et elles lui offrent un remède efficace contre les maux que la mer engendre.

(1) Virgile Géor. 1.

Mais le blé, cette graine si précieuse, fut sans doute l'objet d'un soin particulier. Il résista surtout aux influences malignes qui se faisaient universellement sentir. C'est en vain que les naturalistes cherchent à découvrir la patrie des céréales, comme ils ont découvert celle du sucre et du café. Elle est partout où les hommes peuvent fixer leur habitation. Ils ont beau fouiller dans tous les coins du globe, ils ne trouveront pas le blé à l'état sauvage. Cette plante est restée dans son état primitif; et l'état sauvage n'est pas plus l'état primitif des plantes que des hommes. Il est plaisant d'entendre le grand naturaliste raisonner sur le blé avec les idées philosophiques de son triste siècle. « Le grain, dit-il, dont l'homme » fait son pain, n'est point un don de la » nature, mais le grand, l'utile fruit de » ses recherches et de son intelligence » dans le premier des arts. Nulle part sur » la terre, on n'a trouvé du blé sauvage, » et c'est évidemment une herbe perfec-

» tionnée par ses soins. » Comment peut-il être *évident* que cette herbe a été perfectionnée par l'homme, puisqu'il n'a jamais pu la trouver que dans son état de perfection? Continuons : « Il a *donc* fallu » reconnaître et choisir entre mille et » mille autres, cette herbe précieuse; il » a fallu la semer, la recueillir nombre » de fois, pour s'apercevoir de sa multi- » plication. » Mais est-il croyable qu'un Dieu infiniment sage ait laissé tant de soins à l'homme pour une plante qui devait être sa nourriture habituelle, et qui était en général pour lui de première nécessité? « La qualité merveilleuse de cette graine » qui convient, ajoute M. de Buffon, à » tous les hommes, à tous les animaux, » à presque tous les climats, qui d'ailleurs » se conserve longtemps sans altération, » sans perdre la puissance de se repro- » duire, tout nous démontre... » — Oui, tout devrait nous démontrer, et vous démontrer à vous-même, que cette graine si nécessaire est un don, nous ne dirons

pas *de la nature*, mais de Dieu ; que de tout temps elle a dû être mise à l'usage de l'homme; que c'est à cause de sa grande utilité qu'elle a été l'objet d'un soin particulier de la Providence qui l'a préservée de toute altération ; que jamais elle n'a pu être inconnue dans la pratique *du premier des arts*, dans l'agriculture, dont l'objet essentiel est de la multiplier, de la recueillir, et de la conserver. Mais ce n'est pas là votre conclusion. « Tout nous dé» montre, dites-vous, que c'est la plus » heureuse découverte que l'homme ait » jamais faite, et que, quelque ancienne » qu'on veuille la supposer, elle a néan» moins été *précédée* de l'art de l'agricul» ture, fondé sur la science, et perfec» tionné par l'observation. » En sorte qu'il se serait écoulé un grand nombre de siècles avant *cette heureuse découverte*, et pendant lesquels des hommes qui s'occupaient de *sciences* et d'*observations*, des savants, en un mot, n'auraient pas eu de pain à manger ! Il nous semble que si le

Pline français n'eût jamais fait de meilleurs raisonnements, il aurait eu quelque peine à acquérir cette belle réputation dont il jouit à si juste titre.

Tous les végétaux furent créés le troisième jour. Les géologues s'occupent beaucoup à rechercher dans quel ordre les êtres organisés apparurent sur la terre. « Il est difficile de décider, disent-ils, si » dans la première époque de ces êtres, » les végétaux, comme nous le dit la Ge- » nèse, ont précédé les animaux, ou s'ils » sont contemporains, ou si quelques » mollusques marins ont vécu avant la » plupart des plantes. » (1) Peu nous importe ce que pensent les géologues sur les êtres de cette première époque, puisque dans leurs systèmes ils furent tous exterminés. Il faut donc passer à la seconde époque. « Pour celle-ci, il n'y a plus de » doute que le règne végétal a précédé le » règne animal. » Il n'y a donc rien à

(1) Encyclopédie moderne.

opposer au récit de Moïse, touchant l'ordre qu'il établit dans l'apparition successive des êtres organisés.

M. Ampère, en voulant appliquer la chimie à la formation du monde et à l'explication de tous les phénomènes, s'éloigne étrangement des véritables raisons de l'ordre suivi par le Créateur. « Il semble dit» il, résulter des ingénieuses recherches » de M. Adolphe Brongniart, qu'à ces épo» ques reculées, l'atmosphère contenait » beaucoup plus d'acide carbonique qu'elle » n'en contient aujourd'hui. Elle était » impropre à la respiration des animaux, » mais très-favorable à la végétation. Aussi » la terre se couvrit-elle de plantes qui » trouvaient dans l'air bien plus riche en » carbone une nourriture plus abondante » que de nos jours. Et c'est ainsi que s'ex» plique l'*antériorité* de la création des » végétaux relativement à celle des ani» maux.» (1) Non; cette antériorité ne

(1) Théorie du monde.

s'explique point ainsi. L'origine du monde est déjà un peu ancienne, et il n'est pas sûr que M. Adolphe Brongniart ne se soit pas trompé dans l'évaluation précise du carbone contenu dans l'air à cette époque reculée. Ces premières plantes dont la terre se couvrit alors, MM. les chimistes les font venir sans doute d'un germe déposé dans le sein de cette terre, et dont le carbone facilitait le développement. Mais c'est tout-à-fait contraire au Texte sacré, qui a bien soin de nous marquer que les causes naturelles n'étaient pour rièn dans cette première production des végétaux. « Dieu, dit Moïse, créa toutes » les plantes des champs, *avant qu'elles* » *fussent sorties de la terre,* et toutes les » herbes de la campagne avant qu'elles » eussent poussé; » (1) c'est-à-dire, avant qu'elles fussent nées d'une graine *Omnemque herbam regionis priusquam germinaret.* Les effets sont donc ici entièrement

(1) Gen.

détachés des causes, et le carbone ne pouvait rien là où la parole du Créateur n'avait encore rien produit. Mais il est une autre manière plus vraie d'expliquer cette *antériorité* des végétaux relativement aux animaux, que par la surabondance de carbone. C'est qu'avant de créer les animaux, il fallait nécessairement pourvoir à leur nourriture. Que seraient-ils devenus si à leur apparition sur la terre ils n'avaient rien trouvé à manger. La sagesse du Créateur n'eût-elle pas été en défaut? Cette explication n'est pas sans doute fort savante, mais elle sera peut-être plus goûtée. Dieu lui-même ne dédaigne pas de nous la donner, lorsqu'il dit à Adam, qu'il a créé les végétaux, *afin que tout ce qui se meut sur la terre* trouvât de quoi se nourrir : *ut habeant ad vescendum*. Quant est-ce donc que les savants se réconcilieront un peu avec les causes finales!

« La première création, continue M. Am-» père, était toute composée de plantes

» acotyclédones; *à une époque postérieure* » vinrent s'y mêler des conifères, des » cycadées; puis parurent les plantes mo- » nocotylédones, et enfin les dicotylédo- » nes que l'on peut regarder comme les » plus parfaites, et les mieux organisées » pour résister au froid. » (1) Voilà l'ordre suivant les principes de la chimie; mais Moïse ne distingue point d'époques dans la création des plantes, elles parurent le troisième jour, et à cette seule parole : *Germinet terra.* Les conjectures de M. Ampère sont insoutenables; le sol, la température, les qualités de l'air atmosphérique avaient été mis dans l'état convenable pour que les dicotylédones et les conifères pussent vivre ensemble dès le premier instant de leur apparition, comme elles vivent encore aujourd'hui.

Ainsi, dès la fin du troisième jour, le séjour de l'homme était déjà disposé pour

(1) Théorie de la terre. (Revue des deux mondes, mois de juillet 2833.)

le recevoir. La terre avait ses fontaines qui l'arrosaient comme une pluie bienfaisante : *Fons ascendebat è terra irrigans universam superficiem terræ ;* elle avait ses fleuves, ses mers, ses forêts, ses prairies, ses arbres fruitiers chargés de leurs premiers fruits, et renfermant en eux-mêmes leur semence; elle avait sa lumière et ses ténèbres, son soir et son matin; les astres seuls n'avaient pas encore brillé dans le firmament. Dieu voulait dans la suite des siècles faire comprendre aux hommes corrompus et portés à l'idolâtrie, que tout dépendait de lui seul; que les productions de la terre pouvaient se passer de la présence des astres; et « que ces grands » et magnifiques luminaires, dont on a » voulu faire des divinités, n'avaient par » eux-mêmes, ni la matière précieuse et » éclatante dont ils sont composés, ni la » forme admirable à laquelle nous les » voyons réduits, » (1) puisque la lumière existait et éclairait le monde avant eux.

(1) Bossuet, Hist. univ.

CHAPITRE VII.

4e JOUR. — LES ASTRES.

Création des Astres. — Hypothèses d'Herschel inconciliables avec la Genèse. — Le soleil a-t-il perdu de son éclat depuis son origine? — Les comètes vont-elles le ranimer? — Conjectures sur la combustion qu'il éprouve. — Système planétaire. — Sa régularité prouve qu'une intelligence y préside. — Combien y a-t-il à parier, suivant les savants, qu'il n'est pas l'effet du hasard? — Danger de ces calculs. — Rien n'arrive au hasard. — Cause finale des astres marquée dans l'Écriture. — Mouvement de la terre. — Est-il mathématiquement démontré? — Ses preuves réduites à une seule. — Elle n'est pas incontestable. — Opinion de M. Delaplace. — Incompatibilité de l'existence de l'atmosphère avec le mouvement de la terre. — Miracle de Josué. — Cadran d'Achaz. — Le vrai système du monde est une énigme — Difficulté de se persuader le mouvement de la terre. — Pensée de M. de Maistre. — Pluralité des mondes. — Raisons physiques et morales qui semblent la combattre.

—

Quel spectacle ravissant que celui de la terre au moment où elle sortit des

mains du Créateur ! Quel pinceau nous retracerait le charme des sites, la beauté des ombrages, la limpidité des eaux, l'éclat et les couleurs variées des fleurs !

Mais autant cette terre était magnifique pendant le jour, autant elle était affreuse pendant la nuit. A peine la lumière avait-elle disparu, qu'elle retombait dans une obscurité dont rien ne tempérait la noirceur ; pareille sans doute à ces ténèbres palpables dont Moïse, plusieurs siècles après, couvrit les contrées persécutrices du Peuple de Dieu. Un tel état ne pouvait subsister dans la demeure de l'homme.

Dès le quatrième jour, Dieu créa deux grands luminaires, l'un pour présider au jour, et l'autre à la nuit ; le premier brillant par lui-même, et nous éclairant directement de sa lumière ; le second d'une dimension moindre, subordonné en tout au premier, et dissipant l'obscurité de la nuit de sa lumière réfléchie et moins vive. Il plaça aussi dans le firmament ces innombrables étoiles qui projettent leur

lumière jusque dans notre atmosphère, qui adoucissent de leurs feux la température des espaces célestes, et dont l'éclat et la variété embellissent la voûte des cieux.

La science a pu essayer de former des conjectures sur l'ordre dans lequel les êtres divers ont apparu sur la terre. Elle a pu entreprendre de détruire de ses observations des notions sur l'ancienneté de nos continents, et sur les époques diverses de leurs formations. Mais que nous dira-t-elle sur les astres? Dans quel système nous expliquera-t-elle les circonstances de leur origine, le moment précis de leur apparition, la cause de leur mouvement non interrompu depuis soixante siècles? Il est évivent que la révélation seule peut ici nous instruire. Dieu dit: « Que des corps de lumière soient faits » dans le firmament du ciel; » et l'effet suivit le commandement; et dans ce peu de mots l'Écrivain sacré nous raconte toute l'histoire des cieux. Mais la science

incrédule et curieuse ne s'en contente pas; elle voudrait aller plus loin; il semble qu'elle se flatterait de surprendre le secret de la création, et de pénétrer en quelque sorte dans l'opération impénétrable de celui qui rend le néant fécond, et qui fait sortir ce qui doit être, de ce qui n'est pas.

Lorsque, dans une nuit sereine, le ciel étincelle de tous ses feux, on aperçoit çà et là dans les régions élevées du firmament, comme des nuages faiblement lumineux et de diverses figures, que les astronomes désignent sous le nom de *nébuleuses*. C'est au sein de cette matière gazeuse infiniment rare, que les savants cherchent aujourd'hui à découvrir le mystère de la formation de l'univers.

« Herschel, dit M. Ampère, se crut autorisé à admettre que la matière dont » les mondes sont composés, était d'abord » à l'état gazeux. En effet, il avait vu que » parmi les nébuleuses, les unes n'offrent » à l'œil qu'une lumière diffuse et homo-

» gène, analogue à celle de la queue des » comètes, tandis que d'autres présentent » dans cette même lumière des points » plus brillants, qui semblent indiquer » que les particules gazeuses commencent » à se réunir en noyaux solides ou liqui- » des. Il avait en outre remarqué que » l'éclat de ces points augmente à mesure » que la lumière diffuse va perdant de » son intensité, et de là il avait conclu » assez naturellement que ces différences » correspondaient aux différentes phases » par lesquelles un monde passe depuis » l'époque de sa formation. »

On peut douter que ces conséquences soient aussi naturelles qu'elles le paraissent à l'illustre physicien; et que l'on soit généralement disposé à croire, sur des observations aussi vagues, et l'on peut même dire aussi puériles, que tous les corps de l'univers aient passé de l'état gazeux, à l'état liquide, puis à l'état solide, et qu'ils soient successivement devenus comètes, étoiles, planètes, en sorte

que chaque nébuleuse soit comme « le » germe et l'espoir d'un système de mon- » des futurs, analogue au système com- » plet de notre soleil et de nos étoiles. » (1) Métamorphoses pour métamorphoses, on aimera autant celles d'Ovide. Non, personne ne croira que des milliers de mondes s'élaborent ainsi perpétuellement au-dessus de nos têtes; et quelque respectable que soit l'autorité scientifique de M. Ampère, il ne nous persuadera pas que « cette hypothèse d'Herschel n'ait » rien que de très-conciliable avec le Texte » de la Genèse. » Si Dieu est entré dans son repos le septième jour, il ne se forme donc plus de mondes nouveaux.

Mais enfin tous ces systèmes nous dispenseront-ils de recourir au grand miracle de la création? car c'est là le point essentiel. Qu'on nous apprenne donc d'où la matière des nébuleuses est venue? quelle

(1) Théorie du monde. (Revue des deux Mondes du 2e juillet 1833.)

est la cause de son existence? comme se sont établies les centres d'attraction autour desquels cette matière s'agglomère; qui a fait naître ces lois de l'attraction; qui a donné l'impulsion première pour obliger les nouveaux corps à se mouvoir circulairement à mesure qu'ils étaient formés? Si on ne peut trouver la raison de ces phénomènes, il faudra bien en définitive remonter à un Dieu créateur qui seul a donné l'être, la forme, et le mouvement; et alors pourquoi s'embarrasser de cette succession de formes que rien ne justifie; qui est même entièrement contraire à l'ordre du Texte sacré. Moïse ne nous montre pas les étoiles, d'abord à l'état liquide, se solidifiant, puis s'éteignant ou *s'encroûtant* pour se réduire en planètes; mais il donne à la terre, destinée à l'habitation de l'homme, une existence *antérieure* au soleil et à tous les astres du firmament.

La lumière qui éclairait la terre pendant les trois premiers jours du monde,

et qui par un artifice qui nous est inconnu, produisait le jour et la nuit, fut comme concentrée dans les astres le quatrième jour, ou du moins sa manifestation naturelle à nos yeux dépendit désormais de la présence de ces nouveaux corps sur l'horizon.

Le plus magnifique de tous, est le soleil; ouvrage admirable du Très-Haut; son ministre (1) dans le monde matériel pour y répandre la lumière, la chaleur, et la vie. Tout ce qui reçoit ses rayons se ranime; tout ce qui en est privé languit et s'éteint. Neuton supposait qu'il pouvait s'épuiser, et que des comètes se précipitaient dans son sein pour lui rendre sa vigueur. Mais la science se rit aujourd'hui de ces vaines imaginations. Si d'après les principes rigoureux de la mécanique, la chute d'une comète dans le soleil peut avoir lieu, d'un autre côté, disent MM. des longitudes, notre ignorance sur la densité

(1) L'Écriture lui donne ce nom.

des diverses couches superposées de l'atmosphère solaire, sur la densité des comètes elles-mêmes, et sur la durée de leurs révolutions « ne permettent pas de cal» culer l'époque de cet étrange événe» ment. On ne sache pas qu'il soit jamais » arrivé rien de pareil. » (1)

L'astre du jour ne peut naturellement éprouver ni vicissitudes, ni défaillances. La main qui l'a formé a su le mettre à l'abri de toute cause physique d'affaiblissement et de destruction. Nulle observation ne prouve que l'émission continuelle de ses feux altère sa substance, et diminue sa lumière. S'il était permis de chercher ici une comparaison; *si licèt parva componere magnis*, (2) on trouverait en quelque sorte une espèce d'image des feux éclatants de cet astre, dans cette lumière qui se développe tout-à-coup de deux charbons placés à l'extrémité d'une pile voltaïque, et qui devenus incandes-

(1) Annuaire de 1832.
(2) Virgile.

cents au moment de leur contact, brillent du plus vif éclat, s'allument sans se consumer, et sans perdre la plus légère partie de leur poids. « Expérience, disent » encore les savants rédacteurs de l'An» nuaire, qui résout peut-être un des » plus grands problèmes de philosophie » naturelle; qui donne peut-être le se» cret de ce genre particulier de com» bustion que le soleil éprouve depuis » tant de siècles *sans aucune perte sensible* » *ni de matière ni d'éclat.* » (1) Telle est la perpétuité que le Créateur a imprimée à ses ouvrages.

Ce fut dans le quatrième jour, que notre système planétaire fut définitivement formé, et que chaque corps reçut l'impulsion nécessaire pour fournir sa course jusqu'à la fin des temps. Placés à de justes distances les uns des autres, ils commencèrent alors à décrire, sans s'embarrasser mutuellement, sans se rencontrer jamais, ces cercles invisibles que le

(1) Annuaire de 1834.

doigt du Créateur leur avait tracés. Ici toute idée de hasard s'éloigne même involontairement de celui qui s'applique à la contemplation des cieux. La puissance du Créateur y est empreinte en caractères étincelants; et l'astronome qui nous en explique les phénomènes, ne compose pas un hymne moins glorieux à la Divinité, que le célèbre Galien, lorsque décrivant les organes du corps humain, il montrait les rapports admirables de ces organes avec leurs fonctions. Mais que dis-je? c'est bien d'un hymne à la Divinité, que la science s'occupe aujourd'hui; elle ne célèbre que la matière, la vile matière, et jamais son Auteur. « En An» gleterre, » dit un écrivain connu et bien digne de l'être; « aucun ridicule » ne peut s'attacher à celui qui s'en» flamme; mais qu'il s'enflamme pour un » objet de la création, et non pour le Créa» teur. » (1)

Telle est la science moderne. Elle aussi

(1) M. Rubichon.

reste froide et insensible au milieu des merveilles qui l'entourent. Un ordre invariable se manifeste dans les cieux; l'harmonie et la régularité président à la marche des corps célestes; une loi singulière où se découvre une combinaison réfléchie, règle les distances de ces corps; la disposition des orbites prévient des chocs désastreux; une étonnante uniformité règne dans la direction des mouvements de tous ces corps distribués sur l'immense rayon du système planétaire : et la science ne voit dans tout cela que la matière et le mouvement!

L'Annuaire des longitudes de 1832 nous apprend qu'il y a *quatre milliards* à parier contre un, que l'arrangement de notre système planétaire n'est pas l'effet du hasard. Cette conclusion est digne d'éloge. Mais est-il permis d'appliquer le calcul des probabilités aux questions les plus certaines, et de s'exposer ainsi à les rendre douteuses? On pourrait dire aussi, en retournant le calcul, qu'il y a *un à pa-*

rier contre quatre milliards que ce monde est le produit du hasard. Elle serait faible sans doute cette chance du hasard, mais enfin elle serait reconnue, avouée, calculée par la société la plus savante de l'Europe! Serait-ce là un résultat digne d'éloge? Hé quoi! n'y a-t-il pas aussi plus de cinq milliards à parier contre un, qu'un *quine* déterminé ne sortira pas de la lotterie? et cependant cette chance, toute faible qu'elle est, peut se réaliser, et ce *quine* peut sortir. Oserez-vous dire que cette même chance pourrait aussi se réaliser pour l'univers, et qu'il pourrait être le produit de la combinaison fortuite des éléments?

Mais le hasard n'est rien; il ne peut donc entrer comme *donnée* dans un calcul, et tout problème où zéro qui sera considéré comme une valeur réelle ne recevra jamais qu'une solution absurde. Vainement vous chercheriez quelque exemple de hasard dans l'événement même le plus indifférent.

Voyez ces feuilles qui se détachent en automne ; qui s'amoncellent dans les bois; qui semblent roulées sans aucune loi les unes sur les autres. Considérez une de ces feuilles en particulier ; sa position par rapport aux autres feuilles ; sa situation et son éloignement à l'égard de l'arbre d'où elle est tombée ; les détériorations qu'elle a subies dans sa chute : bientôt un coup de vent l'enlève; un tourbillon l'entraîne ; nouveaux accidents. Est-ce l'effet du hasard si cette feuille est plus ou moins brisée ; emportée plus ou moins loin ; plus ou moins mêlée dans les autres feuilles; plus ou moins singulièrement située à leur égard? Non, c'est une suite nécessaire des lois du mouvement, et de la combinaison des chocs divers. Ce sont des effets prévus, qui découlent de causes connues. L'esprit faible et borné de l'homme n'a pu suivre tous ces effets, tant ils étaient nombreux, rapides et variés; mais l'œil du Créateur n'en a pas perdu un seul. Il les a tous

connus en détail; il sait ce qui a amené cette feuille légère dans sa situation actuelle; il a vu comment la pesanteur l'ayant détachée de sa branche, l'agitation et la résistance de l'air ont influé sur son mouvement; comment les rencontres qu'elle a faites ont changé sa direction; par quelle loi elle est enfin tombée en tel lieu, et dans telle situation; pourquoi elle a éprouvé telle et telle altération dans sa figure et dans sa couleur. Il a vu tous ces effets, comme il voit dans les révolutions qui agitent les empires, quel enchaînement de causes les ont préparées, quelles intrigues secrètes, quelles passions désordonnées, ont amené ces bouleversements, ces guerres sanglantes, dans lesquels le vulgaire n'aperçoit que des jeux du hasard. Tout a été vu et prévu par celui qui connaît le nombre même des cheveux de notre tête, et qui n'en laisse pas tomber un seul sans sa permission.

C'est pour nous montrer cette Cause

intelligente qui préside à tout, que les Livres saints nous indiquent la fin pour laquelle le soleil et les astres ont été créés. L'insensé dit : Je vois, parce que le soleil m'éclaire. Le sage dit : Le soleil m'éclaire, afin que je voie. L'un n'aperçoit qu'un accident fortuit; l'autre découvre un but recherché et rempli. Ainsi les astres furent créés pour luire sur la terre, *ut lucerent super terram*, pour séparer le jour et la nuit; pour marquer les temps, les saisons, les jours et les années. Toute la création se rapporte à l'homme; tous les êtres animés et inanimés ont été faits pour lui.

Ici se présente une question qui de tout temps a occupé les philosophes, et qui sans doute les occupera longtemps encore. C'est de savoir quel est le rang de la demeure de l'homme dans l'univers. Est-elle placée au centre, et voit-elle tourner autour d'elle et pour elle tous les astres qui l'environnent; ou bien confondue avec eux est-elle assujettie comme eux à tourbil-

lonner sans fin dans l'immensité de l'espace? Cette question vaut bien la peine d'être examinée.

Un sentiment général, bien moins fondé sur le rapport des sens que sur des raisons pleines de convenances et de dignité, avait porté les hommes à assigner à la terre le premier rang dans l'univers. Le privilége qu'elle a de porter le roi de ce monde visible, d'être *plus ancienne* (remarquez-le bien) qu'aucun des globes qui l'environnent, et d'être servie par eux, semblait lui mériter cette distinction.

Cette hypothèse, d'une immobilité parfaite au milieu de la mobilité des cieux, expliquait d'ailleurs tous les phénomènes, ainsi que le reconnaît Lalande (1). Mais Copernic vint présenter d'autres explications. Il le pouvait, parce que la vraie structure du monde nous est inconnue, qu'elle est abandonnée à nos

(1) Abrégé d'Astronomie.

recherches, et que rien dans les Livres saints ne s'oppose ni à l'examen de ces questions curieuses, ni au choix de tel ou tel système. Il resuscita donc les idées de certains philosophes de l'antiquité, qui attribuaient aussi un mouvement à la terre. « Nicétas de Syracuse croyait, » au rapport de Théophraste, dit Cicé- » ron, que le ciel, le soleil, la lune, les » étoiles, en un mot tous les corps qui » sont au-dessus de nous, sont immobiles; » et que la terre seule est en mouvement » dans l'univers; qu'elle tourne sur son » axe avec une extrême vitesse, et produit » les mêmes apparences que si elle était » immobile et le ciel en mouvement. » (1) Cette opinion toute ridicule qu'elle est, frappa Copernic, et il se mit aussi lui-même à méditer sur le mouvement de la terre : *inde igitur occasionem nactus, cœpi et ego de terræ mobilitate cogitare.* Un tel système effaroucha d'abord. On fut long-

(1) *De nat. deorum.*

temps à s'y faire; cependant on l'adopta comme fournissant des explications plus faciles des phénomènes célestes; et on s'y attacha d'autant plus, que le siècle devint plus enclin au matérialisme; plus ennemi des causes finales, et de tout ce qui pouvait annoncer un dessein suivi et par conséquent une souveraine intelligence dans la formation de l'univers. On s'irrita de plus en plus de ce que l'homme, qui ne diffère de la bête que *du plus au moins* suivant les sages du siècle, avait l'insolence de se regarder comme le roi de la nature visible, et de prendre sans façon la première place dans le système planétaire. « Ce qui nous persuade que notre globe » est immobile, disent, sans exception, » tous les défenseurs de Copernic, est un » sentiment d'amour-propre qui nous » fait tout rapporter à nous; et la philo- » sophie doit faire justice de cette erreur. » Ainsi le désir d'humilier l'homme, de lui ôter sa prééminence sur toutes les créatures, semblerait un des motifs qui

aux yeux des savants milita le plus affica-cement en faveur du nouveau système.

Mais sans vouloir assurément le repous-ser comme faux, ne sera-t-il pas permis de demander où sont les preuves certai-nes, indubitables, mathématiques du mouvement de la terre?

On argumente de la grandeur du soleil et de la petitesse de la terre; mais celui qui a créé ces corps, ne doit pas éprouver sans doute plus de difficulté à faire mou-voir le plus grand que le plus petit.

On trouve la course du soleil trop lon-gue et trop rapide; mais la main qui le guide lui ferait franchir dans un moindre temps des espaces bien plus grands en-core.

Ce système, ajoute-t-on, est le plus simple. Il nous le semble du moins; et cette simplicité soulage notre faible ima-gination; elle ne fatigue pas les forces peu étendues de notre esprit. Mais com-prend-on bien, que rien ne fatigue le Tout-puissant; qu'il n'y a rien *de plus*

simple pour lui : qu'il n'est pas de complication qui l'embarrasse. Qu'est-ce donc qui pourrait l'obliger à agir toujours par les voies les plus simples, puisque tout est également simple et facile pour sa toute-puissance?

Nous savons bien qu'on se flatte de découvrir enfin, à force de recherches, la trace du voyage de la terre dans les cieux; mais on ne l'a pas découverte encore : et soit que ce voyage ne soit en effet qu'une chimère, ou que les astres soient placés à des distances incalculables, l'axe du monde paraît toujours dans une immobilité qui déjoue toutes les recherches.

Nous la possédons, enfin, s'écrie-t-on, cette preuve si vivement désirée, dans le phénomène de l'*aberration* des étoiles. » Cette aberration, dit l'auteur de l'Ura-» nographie, est *la seule démonstra-» tion mathématique* du mouvement de » la terre. » La question se simplifie; voilà donc toutes les prétendues preuves qui se reduisent en définitive à une seule.

Mais cet auteur ne prendrait-il pas une hypothèse ingénieuse pour une démonstration véritable? Que de difficultés à éclaircir avant d'arriver à l'explication complète de ce phénomène!

Sait-on avec certitude comment la lumière se propage; et jusqu'à quel point on peut compter touchant sa vitesse sur l'hypothèse de l'astronome Danois. « La » vitesse qu'elle oblige à attribuer à la » lumière est effrayante, dit Herschel, *et* » *en tous cas le résultat exigeait confirma-* » *tion*. » Ainsi cette explication, considérée en elle-même, n'avait pas toute la certitude possible.

Bradley ayant entrepris d'expliquer l'aberration par la combinaison des mouvements *supposés* de la lumière et de la terre, crut avoir justifié ces deux hypothèses l'une par l'autre. Mais outre que le même fait peut souvent s'expliquer par des causes différentes, et qu'ainsi la justesse du résultat n'est pas toujours une preuve de la vérité des hypothèses d'où l'on est

parti; Bradley admit un principe, qui aussi exigerait confirmation.

Il prit en effet pour mesure de la vitessse de la lumière envoyée *directement* par les étoiles, la vitesse calculée sur la lumière *réfléchie* par les imperceptibles satellites de Jupiter. Or est-il mathématiquement démontré que ces deux vitesses soient les mêmes; que la lumière transmise par réflexion, ait absolument le même degré de vitesse que celle qui nous est envoyée directement? Est-il prouvé, d'ailleurs, que cette vitesse ne puisse varier suivant la nature de l'astre qui l'envoie? Qui vous a dit que la vitesse de la lumière qui vient de ces étoiles sur lesquelles on observe le phénomène de l'aberration, est la même que celle de la lumière réfléchie par les satellites de Jupiter? On aperçoit dans le firmament des astres qui jettent une lumière très-vive, et d'autres au contraire qui ne répandent qu'une faible clarté. On s'imaginait naguère que ceux-ci étaient aussi considérables que les autres, seule-

ment qu'ils étaient plus éloignés; mais à présent on revient de cette idée, « et l'on » a quelques raisons de croire, dit l'An- » nuaire des longtitudes, (1) que certaines » étoiles, peu remarquables par *leur inten-* » *sité*, pourraient bien se trouver parmi » les plus voisines. » Or, qui nous prouvera encore une fois que la lumière projetée par ces astres si faibles, aura la même rapidité que celle des étoiles les plus brillantes, et de l'astre du jour lui-même? Quels que soient les systèmes que l'on ait inventés sur la propagation de la lumière on n'a pas démontré que la mesure de son mouvement fut invariable; qu'elle ne dépendit pas de la grandeur de l'astre, ni de l'activité plus ou moins puissante de ses feux, ni de la densité des fluides divers que cette lumière traverse. Est-ce donc qu'une faible bougie nous lancerait sa lumière avec autant de rapidité que le soleil! et cependant c'est sur une suppo-

(1) Annuaire de 1834.

sition pareille, c'est-à-dire, que la lumière de quelque astre qu'elle vienne, parcourt toujours *quatre-vingt mille lieues* (1) par seconde, que repose l'explication de l'astronome anglais.

Ce phénomène de l'aberration est, dites-vous, une preuve *mathématique* du mouvement de la terre : il y a donc un accord parfait entre la théorie et l'observation. Mais l'observation est un peu incertaine; car, dit M. Nicollet, membre du Bureau des longtitudes, « il existe encore des incer-» titudes sur la constante de l'aberra-» tion; » (2) il invite les astronomes à la vérifier sans cesse, et à ne pas s'en tenir aux observations déjà faites. Quant à la théorie, elle diffère, suivant Herschel, d'un quatre-vingtième du résultat donné par l'observation. (3) On ne voit rien de mathématique dans tout cela.

(1) Lieues de 2,000 toises.
(2) Encyclopédie moderne, art. *Étoiles*.
(3) Traité d'Astronomie.

Il serait curieux de savoir, au sujet de ce mouvement de la lumière si important pour les Coperniciens, s'il est un physicien qui croie bien fermement et sans la moindre hésitation, qu'une molécule lumineuse partie du haut des cieux depuis *mille ans* par exemple, arrive enfin à nos yeux avec une vitesse primitivement acquise et fidèlement conservée de quatre-vingt mille lieues par seconde; en sorte, dit sir J. Herschel, que « lorsque nous » observons ces astres éloignés, et que » nous prenons note de leurs changements, » c'est l'histoire de ce qui se passait il y » a mille ans dans ces astres que nous » lisons et écrivons. » Dans la préoccupation de la science on prend quelquefois de pures hypothèses pour des vérités, et des vérités pour des hypothèses; et tel qui prétend ne pouvoir croire en Dieu, s'imagine croire à ce long et rapide voyage de la lumière.

Quoi qu'il en soit, MM. de Laplace et Delambre connaissaient parfaitement le

phénomène de l'aberration, et ni l'un ni l'autre ne croyaient cependant que le mouvement de la terre fût *mathématiquement* démontré. M. de Laplace dit formellement que le système de Copernic repose encore sur des *suppositions ;* (1) et un membre du Bureau des longitudes (2) assure que « le problème que l'astrono» mie doit ambitionner *le plus aujour*» *d'hui* est celui de la parallaxe annuelle; » sans doute parce qu'il semblerait fournir une preuve plus décisive du mouvement de la terre.

Nous ne prenons aucun parti dans les hypothèses astronomiques; nous disons seulement que la question n'est pas résolue; qu'il est libre à chacun d'embrasser le parti qui lui plaira davantage, en attendant que *la constance de l'aberration* soit fixée; que *la parallaxe* soit découverte; et que le système de Copernic soit enfin dégagé de toute *supposition*.

(1) Système du monde.
(2) M. Nicollet. Encyclopédie moderne.

Mais il est encore dans ce système un point assez embarrassant, et qu'on ne peut passer sous silence. C'est de concilier l'existence de notre atmosphère avec le mouvement de la terre; et le lecteur sera peut-être bien aise de voir comment nous nous accordons sur ce point avec les savants du Bureau des longitudes. Il est facile de concevoir que la terre et son atmosphère voyageant ensemble, doivent éprouver, de la part des fluides répandus dans l'espace, une résistance proportionnée à leurs densités, et qu'elles ne devraient pas tarder à se séparer. En effet, » on reconnaît aujourd'hui, disent MM. des » longitudes, qu'une substance gazeuse » très-rare qui remplit les espaces célestes, et qu'on appelle l'éther, oppose une » résistance aux déplacements de tous les » corps qui la traversent. Cette résistance » est peu de chose pour les corps qui » ont une forte densité, » (comme la terre, par exemple,) « mais ceux qui » ne sont que de simples amas de vapeurs

» légères, » (comme notre atmosphère,) » peuvent en être notablement retardés » dans leur marche. Pour sentir la justesse » de cette distinction, quant aux phé- » nomènes de résistance entre les corps » denses et rares, on n'a qu'à comparer » les distances si inégales, que franchis- » sent dans l'air trois balles de plomb, » de liége, et d'édredon, alors même » que projetées d'un canon de fusil par » des poids égaux de poudre, elles avaient » reçu les mêmes vitesses initiales. » (1) Cette théorie est très-exacte, et la terre éprouvant dans sa marche moins de résistance que l'atmosphère, il semble qu'elle l'aurait sur-le-champ devancée, et qu'elle s'en serait depuis longtemps dépouillée, si elle était réellement en mouvement.

Avouons-le; lorsqu'on réfléchit sur le grand problème du système du monde, et que l'on considère que l'homme est le roi de l'univers, et la fin de tous les ou-

(1) Annuaire de 1832.

vrages du Créateur, on éprouve quelque peine à le voir tourbillonner perpétuellement dans les airs ; *ceu quondam torto volitans sub verbere turbo* (1).

Mais il est vrai que peu de personnes en admettant ce mouvement, songent à s'en former une juste idée ; il est bon cependant de connaître de quelle manière nous voyageons dans l'espace, suivant Copernic. Qu'on se figure s'il est possible, avec quelle furie un boulet s'élance de la bouche enflammée d'une pièce de 24. Il a déjà frappé au loin, et le bruit si prompt à se communiquer, n'est pas encore parvenu à nos oreilles ; et l'œil le plus subtil n'a pu l'entrevoir dans son effroyable vélocité ; et toutefois c'est bien avec une autre vitesse que nous sommes emportés dans les campagnes célestes. Elle est environ *soixante fois* plus violente ; et à cet horrible mouvement se joindrait encore un mouvement

(1) Virgile.

de rotation autour de l'axe de la terre *deux fois* plus grand que celui du boulet.

Ainsi du haut des cieux les anges contempleraient au milieu des ouvrages de la création, celui qui en est le chef-d'œuvre et le roi, non dans l'attitude majestueuse et grave d'un prince au milieu de ses sujets; mais tournoyant, culbutant, et pirouettant à l'infini en présence du soleil et des étoiles immobiles. Je ne sais, mais cette image singulière a quelque chose qui refroidit involontairement pour le système reçu. Joseph destiné à commander à ses frères, voyait en songe une gerbe debout, image de sa supériorité future, entourée à une certaine distance de plusieurs autres gerbes. Celles-ci s'agitaient et s'inclinaient respectueusement; mais celle-là immobile n'était occupée qu'à recevoir leurs hommages.

Les Copernicicns vulgaires ne voient aucune difficulté à concilier leur système avec le langage des Livres saints, et ils ont raison. Mais les Copernicicns savants

en jugent-ils de même? C'est une question que nous leur adressons. MM. des longitudes, à la vue des graves inconvénients qu'occasionerait l'extinction subite du mouvement de la terre, déclarent dans leur annuaire de 1832, que : « *la » terre ne s'est jamais complétement arrê-» tée.* » Hé quoi! si c'est la terre qui est en mouvement, n'est-ce pas elle qui s'arrêta dans le miracle de Josué; ou qui rétrograda dans le miracle non moins célèbre du cadran d'Achaz; et qui même dans cette circonstance s'arrêta complétement deux fois? Car, pour rétrograder, c'est-à-dire, pour passer du mouvement dans un sens, à un mouvement en sens contraire, et revenir à la position première, il faut que le mouvement s'éteigne deux fois complétement.

Si l'on dit que la terre ne s'est jamais arrêtée, il faudra donc que ce soit le soleil; et voilà un beau démenti donné à Copernic par ses plus chauds partisans. MM. les savants devraient bien nous

apprendre quelle hypothèse ils embrassent sur ces deux miracles. Car nous leur rendons la justice de croire qu'ils ne songent pas à les nier, et qu'ils ne parlent ici que d'une extinction *naturelle* du mouvement de la terre. Il est certain que rien n'a jamais pu *naturellement* déranger le système du créateur, et que la terre n'a jamais pu s'arrêter ni complétement ni en partie. Mais en la supposant en mouvement, elle a pu s'arrêter *surnaturellement*, et contre toutes les lois établies, et sans aucun préjudice des êtres placés à sa surface. La main qui l'aura retenue dans sa course, aura bien su retenir en même temps toutes les créatures, et les empêcher de s'échapper par la tangente, comme l'annuaire semble le craindre.

Ainsi ces miracles n'offrent aucune difficulté, quelle que soit l'hypothèse que l'on adopte sur le mouvement du soleil ou de la terre. Les miracles sont une dérogation aux lois de la nature; celui

qui les a établies peut y déroger avec autant de facilité dans le système de Copernic, que dans celui de Ptolémée. Maître absolu de son ouvrage, il ralentit, arrête ou accélère à son gré la marche des corps célestes; il change comme il veut leur direction, et des bords de l'Occident les fait subitement rebrousser vers l'Aurore.

Servons-nous du système de Copernic à cause de la facilité de ses explications, comme les Coperniciens eux-mêmes se servent encore de celui de Ptolémée, de sa sphère artificielle avec son horizon, son équateur, son écliptique et ses colures, pour donner les premières notions des mouvements célestes; mais souvenons-nous que nous sommes toujours dans la région des *hypothèses*, et que le véritable mot de l'énigme n'est pas découvert. Un homme d'un grand esprit, M. le comte de Maistre, demandait une révision du système astronomique. « Je ne puis douter, disait-il, » qu'il n'y ait

» dans plusieurs têtes (allemandes sur-
» tout) des pensées de ce genre qui
» n'osent se montrer. » (1) Paroles d'autant plus remarquables, que celui de qui elles viennent avait longtemps vécu dans l'intimité du célèbre mathématicien Euler.

L'engouement pour une hypothèse qui semble ôter à l'homme le privilége d'être le Roi de ce monde visible, en assimilant sa demeure à tous les autres corps qui circulent dans l'espace, à donné occasion de renouveler des Grecs le rêve de la pluralité des mondes : *Ait Xenophanes, lunam esse terram multarum urbium et montium.* (2) Si une planète est habitée, pourquoi les autres ne le seraient-elles pas, demandent les Coperniciens? Et pourquoi supposer qu'elles le soient, lorsque les Livres saints ne nous parlent que d'une seule terre destinée à l'ha-

(1) Soirées de Saint-Pétersbourg.
(2) Cicéron.

bitation de l'homme, et qu'ils nous montrent tous les autres corps formés *après* elle, et pour elle? Est-ce que les rapports qui existent par exemple entre la lune et la terre; que la lumière qu'elle nous donne pendant la nuit; que ses révolutions et ses phases qui nous ont appris à diviser le temps; son influence sur les eaux de l'océan, et sans doute aussi sur la végétation et le corps humain, ne seraient pas des motifs suffisants de sa création, sans la supposer peuplée d'êtres imaginaires? Cette profusion d'astres étincelants, dans la seule vue d'orner les cieux, n'est-elle pas assez digne de celui qui les a construits?

J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans ces déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière. (1)

» La *seule* raison, disait le célèbre Huy-
» ghens, qui oblige à croire qu'il y a dans

(1) Racine le fils.

» les planètes *un animal raisonnable*, c'est » que sans cela notre terre aurait de trop » grands avantages, et serait trop élevée » en dignité sur le reste des planètes. » Ne voilà-t'il pas une belle raison, que cette *seule* raison! « L'opinion que l'uni- » vers a été fait pour l'homme, dit un » auteur (1), n'a rien qui étonne une haute » philosophie, qui nous apprend que » l'univers matériel avec tout ce qu'il ren- » ferme, n'est que le moindre des dons » que le Créateur a faits à l'homme. Mais » elle paraît le comble de la démence et » de l'orgueil à la philosophie des sens, » qui ne voyant dans l'univers que des » masses organisées ou inorganisées, et » ne comparant que des poids et des vo- » lumes, s'indigne que des atomes, qui » l'un portant l'autre ne pèsent pas cent » cinquante livres, osent croire fait pour » eux un globe qui a plus de huit mille » lieues de circonférence, et des cieux

(1) M. de Bonald.

» qui ont des millions de millions de lieues » de diamètre. »

C'est donc toujours l'humiliation de la nature humaine que l'on recherche dans tous ces systèmes, et c'est naturel de la part des matérialistes; mais que des personnes religieuses craignent aussi qu'on parle trop de la dignité de notre nature, on ne le conçoit plus. N'ont-elles pas lu dans les Livres saints, que l'homme a été créé à l'image de Dieu; qu'il n'a été placé qu'un peu au-dessus des Anges; que tout l'univers a été mis à ses pieds? (1) Ne se souviennent-elles pas de ces paroles que l'Église prononce dans son action la plus solennelle : *Gens qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti, et mirabiliùs reformasti?* Ce langage, loin d'engendrer l'orgueil, fournira toujours à l'homme de nouveaux motifs de s'humilier. Qu'il rentre en lui-même, et qu'il voie combien de misères obscurcissent cette grandeur!

(1) « *Omnia subjecisti sub pedibus ejus.* » Psal.

S'il y avait des créatures humaines dans les planètes, il faut convenir qu'elles y seraient bien mal à leur aise. Comment pourraient-elles vivre sur ces terres ou brûlantes ou glacées, qui se perdent dans les feux du soleil, ou qui s'en éloignent à l'infini?

Voyez cet astre s'élever vers le Cancer, et nous darder plus directement ses rayons; nous sentons que tout serait consumé sur la terre, s'il s'approchait davantage. Que n'éprouveraient donc pas les habitants de Mercure ou de Vénus! Mais si la nature est engourdie et glacée, quand le soleil se précipitant vers le Capricorne ne nous envoie plus que des rayons obliques; que deviendrions-nous s'il s'éloignait à la distance de Jupiter ou d'Uranus! « L'impression du soleil sur » les planètes étant extrêmement faible, » dit un physicien moderne, on peut » être assuré que la température de leur » surface, n'est que de très-peu supé- » rieure à celle des espaces planétaires;

» par conséquent qu'elles sont soumises à » un froid incompatible avec l'existence » de la vie telle que nous la voyons sur la terre. »

Ainsi la science elle-même fait justice aujourd'hui de cette prétendue pluralité des mondes. La température des espaces planétaires, d'après la célèbre théorie de M. Fournier, n'est pas moindre de 40 ou 60 degrés au-dessous du point de congélation; je laisse à penser dans quel état se trouverait le pauvre *animal raisonnable*, qui habiterait Jupiter ou Saturne; il arriverait même que dans cette dernière planète il serait quelquefois plongé dans une effroyable obscurité « qui doit en faire, » dit J. Herschel, un séjour d'horreur, » inhabitable pour tout être vivant, » nonobstant la faible lumière donnée par » les satellites. » Et ici se manifeste bien évidemment l'intention du Créateur, de tout faire pour l'homme, en lui dispensant la lumière et les ténèbres dans une juste proportion; en donnant à sa demeure

la situation la plus favorable au milieu du système planétaire, pour jouir de la chaleur bienfaisante du soleil, sans être consumé par ses vives ardeurs.

Mais si de ces considérations toutes physiques, nous passons à des considérations religieuses; si nous réfléchissons sur les grands mystères qui se sont opérés et qui s'opèrent encore tous les jours, en vue de l'homme; sur cette planète qu'on s'efforce de mépriser et de confondre avec le reste des corps flottants dans l'espace; on abandonnera bien vite d'inutiles questions; on n'ira plus chercher dans les régions éthérées de nouvelles créatures pour partager avec l'homme le domaine de l'univers; on le trouvera assez grand pour le posséder tout entier; et l'on croira sans peine, que les merveilles qui éclatent dans le monde matériel, ont pu être faites uniquement en faveur de celui qui a été l'objet de merveilles plus étonnantes, et d'un ordre bien plus élevé.

CHAPITRE VIII.

SUITE DU 4e JOUR. — LES ASTRES.

Utilité de l'astronomie. — Étoiles. — Que d'illusions à craindre dans leur observation! — Difficulté d'expliquer l'ordre dans lequel elles sont rangées. — Aveu précieux de la science touchant cet ordre. — Apparition des comètes. — Les craintes qu'elles ont pu inspirer autrefois n'ont rien d'absurde. — Aujourd'hui elles n'épouvantent que les savants. — Preuves de ces craintes. — Exemples récents et curieux. — Aveu de l'inutilité de la science pour dissiper ces frayeurs. — La religion seule nous en délivre. — Rien ne dérangera l'ordre du monde, avant le temps marqué. — Signes certains qui précéderont ce temps. — Preuves que depuis le déluge rien n'a altéré l'ordre du monde. — Que tout est invariable sur la terre et dans les cieux.

—

J'ai parlé de notre système planétaire, parce que c'est un des problèmes les plus

intéressants que nous ayons à résoudre. J'ai hasardé quelques objections, parce que ce problème n'est pas irrévocablement résolu. Pourquoi m'en ferait-on un reproche? n'a-t-on pas aimé dans tous les temps à méditer sur la structure du monde et les merveilles des cieux? « L'exa-» men et la contemplation de la nature, » disait Ciceron, sont en quelque sorte les » aliments naturels de notre ame et de » notre entendement; ces idées nous » élèvent et semblent nous inspirer une » noble fierté.... La recherche de ce qui » est grand et difficile à découvrir, amuse » et charme l'esprit, et s'il trouve quelque » chose qui lui paraisse vraisemblable, il » l'adopte avec un plaisir qui est réelle-» ment dans notre nature. » (1)

Que la terre soit immobile, ou ne le soit pas, peu nous importe; ce que Dieu a fait est bien fait, et la religion est entièrement désintéressée dans cette question.

(1) Acad. 1. lib. 2.

Mais enfin il est permis d'étudier les ouvrages du Créateur, et quel que soit de nos jours le despotisme de la science, il ne peut aller jusqu'à nous empêcher de discuter des systèmes qui, malgré la faveur dont ils jouissent, ne sont pourtant pas encore au rang des vérités démontrées.

La science rêve des progrès indéfinis. Il est vrai qu'un perfectionnement graduel est dans l'ordre de la Providence qui après avoir donné à l'homme les connaissances les plus nécessaires, lui laisse le soin de les perfectionner et de les étendre. La curiosité et le besoin éveillent l'imagination, développent les talents, excitent l'industrie, et préservent l'homme d'une oisiveté indigne de sa destinée;

Curis acuens mortalia corda,
Nec torpere gravi passus sua regna veterno. (1)

Ce progrès a ses limites, comme notre intelligence. Nous pouvons avancer dans

(1) Virgile.

la connaissance de ce monde matériel livré à nos recherches; mais nous nous flatterions en vain d'en découvrir tout l'artifice. (1) Nous réduisons il est vrai *au plus petit nombre possible*, ainsi que s'exprime M. de Laplace, *les suppositions* sur lesquelles Copernic fondait sa théorie; mais nous ne pouvons les faire entièrement évanouir. Il ne faut donc pas se hâter de prononcer d'une manière absolue, ni sur l'ensemble d'un système dont toute hypothèse ne saurait être bannie, et dans lequel des mouvements divers peuvent produire des illusions semblables; ni sur les destinations particulières de chacun des corps qui composent ce système. On voit par exemple autour de Saturne un anneau lumineux, et de nombreux satellites; et dans l'ignorance où l'on est de leurs usages, on veut qu'ils servent à éclairer les habitants de ces ré-

(1) *Un non inveniat homo, opus quod operatus est Deus.* Eccle.

gions éloignées. C'est trop se presser. Ce que nous croyons fait pour des peuples imaginaires, l'est peut-être pour nous-mêmes; ce que nous ne comprenons pas aujourd'hui, nos descendants le comprendront peut-être un jour.

Le premier qui à l'aide d'une lunette découvrit les satellites de Jupiter, pouvait dire : A quoi bon ces petites sphères qui depuis tant de siècles roulent inaperçues autour de leur planète? et cependant nous avons appris plus tard qu'elles ne nous étaient pas inutiles à nous-mêmes; qu'elles pouvaient nous rendre les plus importants services dans la physique, l'astronomie, et la navigation. « Ces qua-» tre petites planètes, disait l'astronome » Lalande, ont été si utiles à la géogra-» phie, qu'elle a été plus perfectionnée » par elles que par deux mille ans de » voyages. » Qui nous aurait jamais dit que nous pussions retirer quelque utilité de ces étoiles que l'on observe à présent, et qui désignées sous le nom d'étoiles

multiples, sont si rapprochées les unes des autres, qu'à la simple vue ou même avec des instruments médiocres, elles semblent ne former qu'une seule étoile? Cependant la science commence à en espérer d'importants résultats pour la confirmation de théories encore incertaines, et la solution de problèmes jusqu'ici insolubles. (1) Ainsi tout ce qu'on découvre dans ce monde physique se rapporte à l'utilité de l'homme, et nous manifeste de plus en plus le but de la création.

Ce fut encore dans le quatrième jour, que furent créées ces étoiles étincelantes, dont le nombre, la distance, et les révolutions diverses nous sont inconnues; dont l'éclat pendant le jour s'abîme dans l'éclat du soleil, mais qui reparaissent la nuit pour en tempérer l'obscurité, et décorer magnifiquement la voûte de notre demeure. *Posuit eas in firmamento ut lucerent super terram.* (2)

(1) Annuaire de 1834.
(2) Gen.

A la simple vue on en compterait cinq à six mille dans les deux hémisphères, mais à l'aide des télescopes on en découvre jusqu'à cent millions. (1) Les unes nous montrent d'abord une vive lumière qui s'affaiblit ensuite peu-à-peu, et finit quelquefois par s'éteindre. D'autres éprouvent des variations périodiques; elles brillent, et s'éteignent, pour briller, s'éteindre, et se ranimer encore. Un observateur exercé distingue même une grande variété dans leurs couleurs. On a vu aussi la même étoile se colorer diversement; il en est qui circulent sans fin autour d'une étoile qui tourne elle-même autour d'une astre semblable, devenu peut-être le centre commun de divers assemblages d'étoiles. (2) Celles qu'il nous plait d'appeler *fixes* pourraient ne l'être qu'en apparence, et par une illusion d'optique occasionnée par leur effroyable

(1) Encyclopédie moderne.
(2) Annuaire de 1834.

éloignement, qui réduit à un point imperceptible la route immense qu'elles parcourent. Ainsi d'après de nouvelles observations on s'est assuré que la 61e de la constellation du cygne, que l'on regardait naguère comme une étoile fixe, ne parcourt pas moins de *cent mille millions* de lieues par jour en ligne droite.(1) Où s'arrêtera-t-elle? Plus le génie de l'homme étudie les cieux, et plus il découvre d'objets dignes de son admiration. Parmi les ouvrages du Créateur, disent les Livres saints, « beaucoup nous sont » cachés qui sont plus grands que ceux » que nous connaissons; car nous n'en » voyons qu'un petit nombre. » (2) En effet, depuis deux mille ans que le fils de Sirach écrivait ces paroles, combien de merveilles alors cachées nous ont été depuis manifestées; et combien les siècles à venir n'en découvriront-ils pas encore!

(1) Herschel.
(2) Eccli. c. 43.

Mais que d'illusions à craindre dans les observations astronomiques! La découverte de nouveaux phénomènes, amène souvent de nouvelles difficultés. Non-seulement des étoiles réputées fixes, commencent à nous paraître agitées de mouvements divers; mais Herschel aperçoit de plus un mouvement général, qui les entraînerait toutes vers un point de la sphère céleste opposé à la constellation d'Hercule; ou qui emporterait notre monde planétaire lui-même vers cette constellation. Comment démêler au juste notre véritable situation, au milieu de cette complication inextricable des mouvements célestes? Comment se flatter de distinguer toujours la réalité de l'apparence? Qui nous répondra de la justesse de nos conjectures et de l'exactitude de nos instruments? Une erreur inévitable de deux ou trois secondes, quantité imperceptible, transporte les astres à des millions de lieues du point où ils sont réellement. Il est des observations qui

exigent que l'on conserve pendant six mois les instruments dans la même position; quel astronome répondra de cette parfaite stabilité? Ne soyons donc pas si affirmatifs sur la question délicate du véritable système du monde.

L'inégale répartition des étoiles dans le firmament, leurs assemblages irréguliers en apparence, ont occupé quelques esprits, amateurs de difficultés et curieux de pénétrer ce qu'il y a de plus impénétrable. Il est certain que les positions variées des étoiles et des planètes ne sont pas l'effet d'une cause aveugle. Tout dans l'univers a été fait avec poids et mesure : il est sous les ordres d'un maître qui ne laisse rien au hasard, et qui assigne à chaque être la place qu'il doit occuper pour remplir la fin de sa création. « Quoique les étoiles, écrivait » Descartes, paraissent fort irrégulière» ment éparses, je ne doute point tou» tefois qu'il n'y ait un ordre naturel » entr'elles, lequel est régulier et déter-

» miné. » Il essaya en effet de rechercher quel était cet ordre, mais on comprend facilement l'inutilité de ses efforts, et qu'il fut contraint d'avouer qu'il ne pouvait être connu que de celui qui compte les étoiles, et les appelle chacune par son nom. *Qui numerat multitudinem stellarum, et omnibus eis nomina vocat.*

Plus tard un savant Anglais, réfléchissant sur le même problème, eut l'idée bizarre de rechercher quelles étaient *les chances du hasard* dans la répartition des étoiles du firmament. Il prit pour exemple le groupe des pléïades, et pour données du problème toutes les étoiles du ciel dont l'intensité pouvait leur être comparée; et les supposant jetées au hasard, il trouva qu'il y avait cinq cent mille à parier contre un, que la réunion des six étoiles des pléïades ne se présenterait pas. Mais le fait même de l'existence de cette constellation malgré son peu de probabilité donna lieu de penser à MM. des longitudes qu'il « y avait quelque chose

»d'erroné dans le calcul » et que « l'hypo-» thèse directement contraire devait avoir » notre assentiment, » c'est-à-dire, que les étoiles n'étaient pas réparties au hasard dans le ciel, mais « qu'une cause physi-» que avait présidé à leur réunion. » (1)

Prenons acte de la première partie de cet aveu; et lorsqu'au milieu d'une belle nuit, nous contemplerons la voûte céleste, et que nous la verrons étinceler de feux innombrables disposés irrégulièrement et sans aucune loi apparente, n'oublions pas que les hommes les plus instruits dans les sciences nous déclarent aujourd'hui que cette disposition des cieux n'est pas l'effet du hasard.

Quant à la cause *physique* dont ils nous parlent, souvenons-nous aussi qu'une pareille cause n'est rien; qu'elle ne peut avoir de réalité que par sa dépendance d'une cause unique, immatérielle, et intelligente, qui précède tout, qui règle

(1) Annuaire de 1834.

tout, et donne à tout l'existence et le mouvement, *in quo vivimus, movemur et sumus.* (1)

Ce fut enfin dans ce même jour que furent créés encore ces astres errants qui sillonnent l'espace dans tous les sens; qui décrivent des orbites si variés, dont les élements échappent presque toujours à la sagacité des astronomes. Tantôt ils reparaissent à de courts intervalles; tantôt ils emploient des siècles à revenir à leur point de départ. Ils ne brillent quelquefois qu'un instant, et courent ensuite s'enfoncer et se perdre dans les profondeurs des cieux.

Les comètes s'élancèrent donc du sein du néant, à la voix du créateur, et firent briller dans les cieux leurs traînées lumineuses. Serait-il vrai que leur apparition eut inspiré quelquefois des frayeurs déraisonnables aux peuples éclairés des lumières de la religion? non, ces frayeurs

(1) Act. Apost.

étaient réservées aux philosophes modernes. Nous disons, des craintes *déraisonnables*; car à ces époques où l'on ne connaissait pas encore la marche régulière des comètes, où l'astronomie n'avait pu rien nous apprendre touchant des météores extraordinaires, il n'était pas si absurde d'en éprouver quelque inquiétude. On ne croyait pas sans doute, comme de nos jours, que ces astres pussent déranger le système invariable du monde, et faire voler la terre en éclats; mais on pouvait appréhender, sans trop d'absurdité, qu'ils ne fussent le présage d'événements extraordinaires dont une Providence pleine de bonté daignait avertir les hommes. Oui, la foi à la Providence, l'expérience du passé, des traditions respectables, autorisaient ces appréhensions à la vue de ces astres dont la marche réglée était encore inconnue.

Philosophes modernes! vous nous fatiguez de vos déclamations contre des siècles religieux qu'il vous plaît trop souvent

d'appeler des siècles d'ignorance ; mais votre siècle de lumière n'a-t-il pas aussi quelques faiblesses superstitieuses à déplorer ? Examinons un instant ce point délicat.

Il est certain que plus d'une fois des événements importants ont été prédits par des signes dans le ciel : l'Écriture sainte et l'histoire profane l'attestent également. Est-ce que des signes ne parurent pas au temps d'Antiochus pour effrayer les Juifs coupables ? Est-ce qu'une étoile ne se montra pas en Orient pour révéler au monde le grand événement de la naissance du Sauveur ? Est-ce qu'un signe éclatant n'apparut point sous le soleil pour annoncer à Constantin sa victoire sur Maxence et la fin du paganisme ? Ne sera-t-il pas permis d'ajouter que de nos jours même, une croix lumineuse dont personne n'a osé contester l'apparition fut aperçue au milieu d'un ciel serein, par plus de trois mille personnes assemblées à Migné, et à la veille des grands événe-

ments qui menaçaient la France. Mais le Sauveur du monde ne nous a-t-il pas prédit lui-même qu'à l'approche du dernier et du plus grand des événements, il y aurait des signes dans les cieux, *erunt signa in sole et luna et stellis?*

Outre ces exemples, une tradition qui remontait peut-être aux premiers jours du monde et que les païens eux-mêmes avaient consignée dans leurs écrits, annonçait la destruction de l'univers par le feu. « On se souvenait, disait Ovide, qu'il » était écrit dans les destins qu'un temps » viendrait où le ciel, la terre et la mer » seraient embrasés. »

Esse quoque in fatis, reminiscitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat.

L'Apôtre saint Pierre confirma cette tradition, en nous assurant que la terre et les cieux qui existent maintenant étaient destinés à être brulés au dernier jour. *Cœli autem qui nunc sunt, et terra, eodem*

verbo reposiți sunt, igni reservati in diem judicii. Or comme ce jour est caché à tous les hommes, et qu'il doit les surprendre, il n'y avait rien de déraisonnable à ce que l'apparition extraordinaire d'un astre enflammé, ne réveillât des craintes autorisées par la foi.

Qui sait même si le souvenir de l'apparition de quelque comète à l'approche de la plus grande catastrophe qui fut jamais, le déluge universel, et qui avait pu être destinée par la miséricorde divine à produire dans le cœur des hommes une frayeur salutaire, ne se serait pas longtemps perpétuée dans l'esprit des peuples, et n'y aurait pas entretenu une certaine appréhension de ces astres? MM. des longtitudes font observer que la comète de 1680, avait dû paraître à l'époque du déluge de Noé, soit qu'on en suppute les années d'après la Vulgate, ou d'après la version des Septante. (1) On peut faire la

(1) Annuaire de 1832.

même remarque sur la comète de Halley qui se montre en ce moment sur l'horizon, et dont la période est de 75 à 76 ans. Elle dut apparaître aussi à une époque très-rapprochée du même événement, et quoiqu'elle ne repande aujourd'hui qu'une faible lumière, elle avait pu se manifester alors avec un éclat et une grandeur extraordinaire, comme en 1305 par exemple, et à d'autres époques de son apparition (1).

Il est donc vrai que les craintes que des signes célestes pouvaient inspirer à des peuples ignorants dans l'astronomie n'étaient pas dénuées de tout fondement, puisqu'elles avaient été plus d'une fois justifiées; et d'ailleurs le Créateur ne pouvait-il pas disposer le cours des comètes de telle sorte, que leur apparition coïncidât avec les événements qu'elles auraient dû annoncer? C'est la réflexion que fait au

(1) Voyez sur cette comète la Notice de M. de Pontécoulant, page 47.

sujet des éclipses un des hommes les plus savants qu'il y ait jamais eu, (1) et qui peut très-bien s'appliquer ici à l'apparition des comètes : *Nec absurdum existimem insignes potissimum solis éclipses, ita dispositas à Deo, ac suis spatiis definitas, ut in ea temporum momenta caderent, quibus illustrium eventuum indicia dare possent.*

Les progrès de l'astronomie, en nous éclairant sur la marche des comètes, en nous les montrant assujetties aux lois de Kepler, doivent détromper aujourd'hui ceux qui seraient encore tentés de les regarder comme des marques du céleste courroux, ou comme destinées à nous prédire l'avenir. Mais depuis longtemps la religion, en défendant aux hommes de consulter les astres, d'examiner curieusement leur apparition pour en tirer des présages, avait mieux fait que l'astronomie, et avec une autorité que cette science n'a pas.

(1) Le P. Petau, Jésuite.

Dès la cessation du déluge, le genre humain fut averti qu'aucun événement ne troublerait désormais l'ordre de l'univers : *Non ultrà percutiam omnem animam viventem sicut feci ;* et sur cette parole, on dut se rassurer pleinement contre le choc des comètes. Les hommes religieux ne le craignirent jamais. Ce fut la science, la science séparée de la religion, qui nous en inspira la frayeur ; et l'on ne peut comprendre comment le célèbre auteur du *Système du monde* a pu dire : « Que » les erreurs, les superstitions, les vaines » terreurs, et tous les maux qu'entraîne » l'ignorance se reproduiraient prompte- » ment si la lumière des sciences venait à » s'éteindre ; » assertion qui fait un peu sourire aujourd'hui les anciens et savants collègues de l'illustre mathématicien.

MM. des longitudes nous révèlent dans l'annuaire présenté au chef du gouvernement en 1832, qu'un homme très-fameux assurément, dont le génie a étonné l'univers ; qui avait été élevé dans toutes

les sciences modernes; qui fut entouré, obsédé par des philosophes des 18e et 19e siècles, que cet homme, dis-je, avait peur des comètes, et les regardait *comme des signes précurseurs de révolutions morales*. Voilà déjà un personnage qui peut compter, et que les sciences n'avaient pas guéri. Poursuivons : dans le même ouvrage, et à propos des frayeurs qu'inspiraient les comètes aux anciens habitants de l'Égypte, M. Arago ajoute : « Si des » indiscrétions ne m'étaient pas interdites » ici, je convaincrais aisément mes lec» teurs, qu'en fait de comètes tous les » Égyptiens ne sont pas sur les bords du » Nil. . . . Je crains que l'honneur du 19e » siècle ne reçoive quelque atteinte des » vives préoccupations qu'a fait naître » l'approche de la comète qui nous visita » en 1832. »

Cependant le 19e siècle est si éclairé! le flambeau des sciences y brille avec tant d'éclat! N'importe, les craintes furent grandes, non parmi les pauvres ignorants

qui ne se doutaient pas qu'une comète dût les visiter en 1832, mais parmi les savants qui depuis longtemps suivaient avec inquiétude tous les pas de cet astre redoutable, comme quelques-uns suivaient la marche effrayante du choléra asiatique. Est-ce donc que ces savants n'avaient pas profité du progrès des sciences? Est-ce que le flambeau si propre à dissiper *les vaines terreurs*, suivant M. de Laplace, ne brillait pas pour eux? Toutefois les frayeurs furent très-réelles. La comète en question devait couper le plan de l'orbite terrestre le 29 octobre 1832, un peu avant minuit, et passer assez près de la terre. Le calcul déterminait l'époque du passage de la comète et celui de la terre avec assez de précision pour faire voir qu'un choc n'aurait pas lieu, néanmoins la soirée du 29 octobre n'en fut pas moins mauvaise, et l'on peut assurer que jusqu'après minuit beaucoup de ces savants *Égyptiens* qui habitent les bords de la Seine, ne dormirent pas. Ils élevaient des

doutes sur la justesse des calculs; ils craignaient que tous les éléments n'en eussent pas été assez exactement appréciés; que quelque circonstance imprévue, ou trop difficile à faire entrer dans le calcul, comme la résistance de l'éther par exemple, ayant retardé la marche de la comète, et l'ayant fait dévier un peu de sa direction, n'eût donné à la terre le temps de l'atteindre et n'occasionât une rencontre fatale. Ainsi lorsqu'un vaisseau manœuvre entre des écueils, tous les passagers dans une anxiété mortelle, tremblent qu'un choc fatal ne les engloutisse à jamais.

On prit beaucoup de peine, dit l'Annuaire, pour rassurer *ces esprits inquiets;* on s'efforça de leur prouver que le voisinage de cet astre *ne justifiait pas les craintes qu'il avait excitées;* on avouait bien que le choc d'une comète contre la terre était possible, mais on assurait en même temps qu'il y avait 281 *millions à parier contre un* qu'il n'aurait pas lieu.

N'importe, la peur ne raisonne pas; d'ailleurs les probabilités ne sont pas des certitudes, et l'on eut beau faire briller la lumière de la science, les vaines frayeurs qu'elle devait calmer ne se calmèrent pas. Aussi, dans sa douleur, le Bureau des longitudes s'écrie, et cette exclamation précieuse est la réponse à l'assertion de l'auteur du Système du monde: « Prêtez » l'oreille aux longs discours dont la fu» ture comète fournit le texte, et décidez » ensuite si l'on peut se glorifier de cette » prétendue diffusion des lumières que » tant d'optimistes se complaisent à signa» ler comme le trait caractéristique de » notre siècle. » Et voilà précisément ce qu'il était bon d'établir; que la diffusion des *vraies* lumières n'est pas l'œuvre de la science moderne; que ses lumières, loin d'éclairer, aveuglent quelquefois; qu'elle les fait inutilement briller pour dissiper les plus vaines craintes. Cette année encore MM. des longitudes sont obligés de prévenir que la prochaine comète pas-

sera à huit millions de lieues de la terre, afin « que ceux qui n'ont pas été, disent-» ils, entièrement rassurés par les nom-» breux plaidoyers en faveur des comètes » publiés récemment, n'aient dans le cas » présent, aucune raison plausible d'in-» quiétude. » (1) Que l'on compare actuellement ces terreurs scientifiques, aux appréhensions qu'on avait pu concevoir dans les siècles passés, et que l'on nous dise de quel côté l'erreur est la plus étrange. Mais la question est jugée, irrévocablement jugée, par les aveux mêmes de la science.

Il n'y a donc que la religion qui puisse nous rassurer complètement sur un choc dont la pensée fait frémir, dont les savants avouent *la possibilité;* et que l'on pourrait même regarder comme très-probable à cause de la foule de comètes qui circulent dans l'espace et qui coupent dans tous les sens l'orbite de la terre.

(1) Annuaire de 1835.

Tous les jours il en arrive de nouvelles de leurs courses lointaines ; il en est qui rodent sans cesse autour de nous, et qui reparaissent à des intervalles très-courts : combien de fois même la terre ne se trouve-t-elle pas englobée dans la queue d'une comète voisine ? (1) La science, qui s'efforce de nous rassurer sur les comètes *connues*, ne peut rien à l'egard des comètes *inconnues*, ni de celles qu'elle n'a pu assujettir encore à ses calculs. Mais les Livres saints suppléent à cette impuissance, en nous promettant que jusqu'à la fin des siècles rien ne dérangera l'ordre établi dans l'univers : *Non igitur ultrà percutiam omnem animam viventem sicut feci : cunctis diebus terræ sementis et messis, frigus et æstus, æstus et hiems, nox et dies, non requiescent.* (2) Voilà la seule raison qui puisse calmer nos craintes, et ce n'est pas la science qui nous la donne.

(1) Annuaire de 1832.
(2) Gen.

Rien en effet depuis le déluge n'a troublé l'ordre de la nature ; le cours des saisons, la succession des jours et des nuits ; il y a toujours eu une somme égale de froid et de chaud. « La température, dit » l'Annuaire de 1834, est restée la même » à la surface du globe, et les phénomènes » de la surface sont les seuls qui puissent » altérer ou compromettre l'existence des » êtres vivants. Tous les changements sont » accomplis à 1/30 de degré près. L'af- » freuse congélation du globe dont Buffon » fixait l'époque au moment où la chaleur » du globe serait entièrement dissipée, » est donc un pur rêve. » Homme célèbre ! est-ce donc ainsi que les académiciens vos successeurs traitent vos brillantes théories ? elles sont, disent-ils, de *purs rêves*, et ils n'ont pas tort. Mais consolez-vous ; un jour aussi leurs théories pourraient bien être jugées avec la même sévérité.

On s'est livré aux recherches les plus minutieuses et les plus suivies sur la va-

riation de la température générale de la terre, et l'on a trouvé qu'elle n'avait pas varié *de la dixième* partie d'un degré en deux mille ans; (1) ou d'un tiers de degré depuis Adam. Ce qui serait l'ouvrage du hasard aurait-il cette constance? les éléments et les fluides divers d'où l'état de la température peut dépendre, se seraient-ils combinés d'eux-mêmes dans un équilibre si parfait, que jamais l'un ne triomphât de l'autre, et ne rompit cette uniformité qui nous étonne?

On dira peut-être que nous ignorons si la température des espaces célestes n'est pas sujette à des variations capables d'occasioner des changements dans les climats terrestres; mais les mêmes savants nous répondent: « que la chaleur des es-» paces célestes, quelle qu'en soit l'in-» tensité, est probablement due au rayon-» nement de tous les corps de l'univers » dont la lumière arrive jusqu'à nous.

(1) Annuaire de 1834.

» Plusieurs de ces corps ont disparu ; d'au-
» tres présentent seulement des indices
» non équivoques d'affaiblissement ; d'au-
» tres enfin augmentent d'éclat, » (par suite peut-être des orbites qu'elles parcourent, et qui les éloignent, ou les rapprochent périodiquement de nos yeux.) « Mais ce sont là de rares exceptions. Or,
» comme le nombre total des étoiles et
» des nébuleuses visibles avec le télescope
» surpasse certainement plusieurs mil-
» liards, tout fait supposer que de ce côté
» du moins les habitants du globe terres-
» tre n'ont à redouter aucune altération
» de climat. » (1) Ainsi les changements qui pourraient survenir dans les climats ne sauraient être attribués qu'à des circonstances locales, « aux travaux agrico-
» les, au déboisement des plaines et des
» montagnes, au desséchement des ma-
» rais, etc..... Pour toute l'étendue de
» la terre, les variations des climats pas-

(1) Annuaire de 1834.

» sées et futures sont renfermées dans les » limites des influences naturellement fort » bornées que les travaux des hommes » peuvent exercer. » (1).

Il est donc prouvé que tout est constant sur la terre, et dans les cieux. C'est une vérité que le progrès des sciences proclame, que les découvertes nouvelles confirment. On croyait autrefois à des changements progressifs dans le système solaire; on était frappé de certaines inégalités que l'on apercevait dans le cours des planètes; on s'imaginait qu'elles iraient en augmentant; que l'univers se désorganiserait ainsi peu à peu, et que sa destruction serait une conséquence naturelle des lois établies. Le célèbre Euler partageait cette erreur. « On a remarqué, di- » sait-il, que la lune décrit à présent sa » révolution autour de la terre en moins » de temps qu'elle ne le faisait autrefois; et » si l'on compare exactement toutes les

(1) Annuaire de 1834.

» observations du soleil qui ont été faites » depuis les temps anciens jusqu'à nos » jours, on s'apercevra que l'année est » plus courte qu'elle ne l'était anciennement. » Mais les astronomes ont reconnu à présent que ces variations ont un terme; qu'après avoir augmenté jusqu'à un certain point, elles diminuent ensuite par degrés contraires pour augmenter et diminuer de nouveau, en sorte que tout se rétablit après un certain temps, et que notre système planétaire ne fait qu'osciller légèrement autour d'un état moyen.

Un ouvrage aussi régulier et aussi constant n'est donc pas l'effet du hasard. L'intelligence humaine ne saurait le croire, à moins d'être tombée dans le dernier degré de l'ignorance et de l'abrutissement. Cette immutabilité de l'univers nous montre une main divine qui veille sur son ouvrage, et qui le maintiendra jusqu'à la fin, tel qu'il était au commencement : *Tant que ce monde*

durera, disait le Seigneur à Noé, *les semailles et la moisson, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour se succéderont sans interruption.* (1)

(1) Gen.

CHAPITRE IX.

5e ET 6e JOUR. — LES ANIMAUX.

Tout s'enchaîne dans le récit de Moïse. — Apparition des êtres vivants. — Débris fossiles. — Indices de révolutions à la surface du globe. — Théories nouvelles sur ces révolutions. — Elles sont contraires à la raison, et injurieuses au Créateur. — Vraies causes de ces révolutions. — Théories de M. Cuvier, objet des plus justes critiques. — Pénibles incertitudes et leurs causes.

—

Tandis que dans le récit de Moïse, la création se déroule dans l'ordre le plus naturel, la géologie marche au hasard, et si sur quelques points elle classe les faits comme l'historien sacré, c'est toujours d'après les motifs les moins admissibles. La seule considération des causes

finales aurait suffi pour nous découvrir la raison de l'ordre suivi par le Créateur. L'univers est destiné à l'homme et doit être son empire, il n'y paraîtra donc que lorsque cet empire sera prêt à le recevoir. La terre et l'eau, l'air, la lumière et les végétaux seront donc les premiers objets de la création. Si les eaux se retirent pour découvrir les continents; si le sol se couvre de végétaux; si la lumière cède tour-à-tour aux ténèbres; si les astres étincellent dans le firmament, ce sera toujours pour l'utilité de l'homme, ou pour préparer sa demeure, ou pour fournir à sa nourriture, ou pour favoriser son repos, ou pour embellir son séjour, et lui rappeller la puissance et la gloire de son Créateur.

Dès la fin du quatrième jour, la création du monde matériel et inanimé est achevée. La terre est magnifique, l'air est pur, le ciel brille du plus vif éclat; mais un silence profond attriste cette nature si belle, tout se tait, tout est insen-

sible et muet, un dernier trait manque donc à ce tableau. Le Créateur va le lui donner. Les éléments déjà créés continuent à lui prêter leur ministère. Ce sont d'abord les eaux qui enfantent, et ensuite la terre, *producant aquæ..... producat terra.....* à l'instant les poissons agiles parcourent les mers et les fleuves; les oiseaux s'élèvent du sein des eaux et traversent les airs en les remplissant de leurs cris joyeux. Le sixième jour la terre elle-même s'anime; les animaux peuplent les bois, les montagnes, les souterrains, et chacun trouve partout selon son espèce, la nourriture que la Providence s'est plue à lui préparer. Dieu regarde avec complaisance ces nouvelles créatures; il les trouve conformes à ses desseins; il les bénit, et leur ordonne de croître et de se multiplier; enfin l'homme paraît.

Lorsqu'on fouille dans l'intérieur de la terre, on y découvre avec surprise de nombreux ossements, dont les uns appartiennent à des races d'animaux encore

existantes; et les autres à des races entièrement perdues. On se demande comment ces animaux furent exterminés, et quelles catastrophes terribles ensevelirent ainsi leurs débris?

Tous les géologues s'empressent de répondre, que de grandes révolutions ont eu lieu sur la terre *avant* et après l'apparition de l'homme. Le plus célèbre, M. Cuvier, établit dans son discours sur les Révolutions du globe, que « la vie a » été souvent troublée sur cette terre par » des événements terribles;.... que des » êtres vivants sans nombre ont été les » victimes de ces catastrophes.... que ce » n'est pas *seulement* après la naissance » de la vie qu'il s'est exercé des changements de nature et des révolutions nombreuses.... qu'il y a eu des révolutions » *antérieures* à l'existence de toutes les » nations. »

Les mêmes idées se retrouvent dans l'écrit de M. Ampère, sur la formation du monde. « A chaque grand cataclysme,

» dit-il, la température de la surface du » globe s'élevant considérablement, toute » organisation devenait impossible jus- » qu'à ce qu'elle se fût abaissée de nou- » veau. C'est en raison de cela que nous » voyons à des couches qui renferment » d'anciens végétaux, et même les pre- » miers animaux, succéder d'autres cou- » ches où il n'y a plus de débris de corps » organisés..... Depuis l'apparition de » l'homme la *seule* catastrophe qu'ait » éprouvée le globe est celle qui corres- » pond au déluge. »

MM. des Annales de philosophie chrétienne qui professent pour les sciences un culte qui pourrait être quelquefois mieux réglé, adoptent aussi cette étrange théorie de catastrophes *antérieures* à l'existence du genre humain. « Au milieu, » disent-ils, de ce triste amas de ruines » d'un monde primitif, l'homme cherche » avec un vif interêt les restes de son sem- » blabe; il interroge sans succès du moins » jusqu'ici les annales des siècles; elles

» lui répondent que l'homme créé le der-
» nier n'a point été enveloppé dans ces
» épouvantables catastrophes. » Il me semble que les annales des siècles ne répondent pas exactement aux Annales de philosophie chrétienne, car on ne peut disconvenir que l'homme n'ait été enveloppé dans la dernière et la plus terrible de ces catastrophes.

Ces prétendues révolutions antérieures à l'homme; antérieures, comme le dit M. Cuvier, à l'existence de toutes les nations, sont aujourd'hui généralement admises en géologie et comme un dogme fondamental de cette science. M. de Férussac a cherché à les régulariser en quelque sorte, et à établir un ordre dans les grands désordres de la nature, en nous les présentant comme une suite nécessaire des lois de l'univers; et ce système si singulier a été cependant accueilli avec faveur par les savants. « Chaque jour, » dit cet auteur, on découvre dans les » les deux mondes, de nouveaux débris

» de l'antique et primitive animalisation
» qui précéda l'homme sur la terre....
» des végétaux, des animaux nouveaux
» ont pris la place de ceux qui ont été
» anéantis, et dont l'antique existence ne
» nous est revélée que par leurs débris.
» Ainsi dans le cours des siècles qui ont
» précédé l'apparition de l'homme sur la
» terre, la surface a successivement changé
» d'aspect, de verdure, d'habitants; les
» mers ont nourri d'autres êtres; les airs
» ont été peuplés d'oiseaux différents. »
La raison ne se justifie pas la nécessité de ces créations et de ces destructions successives pour arriver à l'ordre actuel. Moïse ne dit rien qui autorise à les admettre; au contraire, son récit, et la considération de la sagesse infinie qui a tout fait *avec poids et mesure*, les repoussent. Mais continuons. « Dabord étendue d'un
» pôle à l'autre la vie animait toute cette
» surface. Les terres glacées du Nord, les
» cimes des Alpes étaient couvertes de la
» même verdure, et les formes de l'ani-

» malisation et de la végétation primitives
» présentaient ou des types extraordinai-
» res dont nous n'avons plus d'exemple,
» ou des espèces qui appartiennent à des
» familles, à des genres encore existants
» aujourd'hui, mais seulement entre les
» tropiques dans la plupart des cas.....
» Plus tard cette végétation et cette ani-
» malisation primitives, furent refoulées
» par degré du Nord vers le Midi; des
» sommités vers les plaines; à mesure
» que la température moyenne uniforme
» de la surface du globe cédait aux causes
» successivement plus puissantes qui sol-
» licitaient l'établissement des climatures
» terrestres. Ces variations graduées dans
» la température, l'abaissement du ni-
» veau général des mers, la diminution
» également successive et graduée dans
» l'énergie des phénomènes volcaniques,
» suite du *Volcanisme* primitif; dans la
» force, la puissance des phénomènes
» athmosphériques et des marées; telles
» furent les causes naturelles, régulières,

» générales et continues, des modifica-
» tions que la vie a éprouvées, et de pres-
» que tous les changemens qu'à subie la
» surface du globe. » (1)

Que dans l'origine la vie s'étendit d'un pôle à l'autre, ainsi que sur les cimes les plus élevées des montagnes; que des races gigantesques d'animaux et de végétaux dont les restes sont encore sous nos yeux se montrassent alors sur la terre avec les races actuelles; que la vie ait éprouvé des modifications et la terre des bouleversements; on peut le croire sans peine: mais à qui persuadera-t-on que les changements survenus soient l'effet de causes *naturelles et régulières;* que le Créateur, l'être infiniment sage et puissant, ait établi des lois qui devaient peu à peu et naturellement et régulièrement ravager, défigurer, et détruire son ouvrage? Ne faudra-t-il jamais voir dans les révolu-

(1) voir le Traité élém. de géographie de Malte-brun.

tions que des accidents physiques, et jamais les causes morales qui seules peuvent les produire?

Dans un monde formé et régi par une souveraine sagesse, toute destruction est l'effet d'une punition. Une révolution, de quelque nature qu'elle soit, qui détruit ce qui est, pour faire place à un ordre de choses nouveau a nécessairement une cause morale. Adam pécha, et la mort entra dans le monde : toute chair avait corrompu sa voie, et le déluge arriva. C'est ainsi que s'xpliquent aux yeux de la raison et de la foi les catastrophes qui arrivent dans l'univers. Des maladies épidémiques moissonnent les hommes : on dit, Ce sont des miasmes pestilentiels. Des orages bouleversent les campagnes; des volcans font trembler le sol : on dit, C'est l'électricité, ce sont des réactions chimiques; ce sont, en un mot, des effets naturels des lois établies. Point du tout; ce sont au contraire des effets du *dérangement* de ces lois. Dérangement occasioné

actuellement, ou primitivement, par un désordre moral. Car le Créateur n'avait établi que des lois de conservation, et non de destruction; or, quel désordre moral pouvait-il y avoir sur la terre avant l'existence de l'homme, pour que cette terre fût bouleversée; pour que des races nombreuses d'animaux fussent ensevelies dans ses débris? Est-ce que la matière brute et insensible aurait outragé son Auteur; est-ce que les animaux auraient mangé du foin défendu, comme disait Malebranche? Non, Dieu n'a pas permis *sans motif* aux éléments de ravager son ouvrage; il n'en aurait pas déclaré la bonté à mesure qu'il le créait, (1) s'il avait dû le détruire pour le refaire encore. Il n'aurait pas béni les animaux qui sortaient de ses mains; il ne leur aurait pas ordonné de croître et de se multiplier, s'il avait dû successivement les exterminer. Rien ne paraît donc plus contraire à la

(1) *Vidit Deus quod esset bonum.*

raison, plus injurieux à Dieu, que cette supposition de révolutions *antérieures* à l'homme.

Il est curieux de suivre M. Cuvier dans le détail de ces révolutions imaginaires. « Les grandes catastrophes qui produi-» saient, dit-il, des révolutions dans le » bassin des mers, étaient accompagnées » et suivies de changements dans la na-» ture du liquide et des matières qu'il » tenait en dissolution. » Où les a-t-il puisés ces renseignements si précis? qui lui a dit que le Créateur n'avait pas donné d'abord à la mer une nature invariable; propre à nourrir et à conserver ses habitants?... Dans de pareils changements du liquide « il était bien difficile que les » mêmes animaux continuassent à y vivre, » aussi ne le firent-ils point. » Mais s'ils ne pouvaient y vivre, pourquoi l'Etre infiniment sage les y avait-il créés; et s'il voulait les y créer pourquoi ne pourvoyait-il pas à leur conservation? « Il y a donc eu, » ajoute M. Cuvier, dans la nature ani-

» male, une succession de variations cor-
» respondante à la nature chimique du
» liquide..... ces variations ont conduit
» par degrés les classes des animaux aqua-
» tiques à leur état actuel..... et lorsque
» la mer a quitté nos continents pour la
» dernière fois, ses habitants ne diffé-
» raient pas beaucoup de ceux qu'elle
» alimente aujourd'hui. » Ce fut à l'époque du déluge que la mer abandonna pour la dernière fois nos continents, et très-certainement alors les animaux aquatiques qui comptaient déjà deux mille ans d'existence, ne différaient en rien de ceux d'aujourd'hui. Mais où trouver les preuves de ces transformations? comment démontrer la filiation des espèces actuelles à l'égard de prétendues espèces primitives toutes différentes? Conçoit-on que des variations dans la nature du liquide aient métamorphosé par degré les animaux aquatiques, et produit, ainsi qu'on le dit, des changements *dans leurs espèces et dans leurs genres?* que d'une gre-

nouille elles aient fait un turbot, ou un cygne d'une macreuse? Il n'y a que le Créateur qui fasse ces prodiges; la matière inanimée n'en est pas capable.

Si M. Cuvier fait varier les animaux *aquatiques*, d'un autre côté il établit la permanence des espèces pour les animaux *terrestres*. « Les espèces d'autrefois, dit-il, » étaient aussi constantes que les nôtres.... » Quoique le loup et le renard habitent de- » puis la zone torride jusqu'à la zone gla- » ciale, à peine éprouvent-ils dans cet » immense intervalle d'autre variété qu'un » peu plus ou un peu moins de beauté dans » leur fourrure..... Il y a dans les ani- » maux des caractères qui résistent à tou- » tes les influences soit naturelle soit hu- » maines. » M. Cuvier qui ne reconnaît pas ces caractères indestructibles dans les animaux aquatiques, en est tellement préoccupé dans le reste du règne animal, qu'il semble nier l'unité de la race humaine parce qu'il y aperçoit des variétés. « Tous *les caractères*, dit-il, de la race

» nègre nous montrent clairement qu'elle » a échappé à la grande catastrophe sur » un autre point que la race blanche. » C'est-à-dire, que ces caractères ne nous permettent pas de croire que les nègres soient comme nous enfants de Noé. Ainsi, tandis qu'il refuse au climat, à l'excès de la chaleur, aux maladies, d'altérer notre couleur ou de déformer nos traits, il attribue au liquide le pouvoir de dénaturer peu à peu les êtres qui vivaient dans son sein et d'opérer des changements dans *leurs espèces et dans leurs genres*. Ces assertions ne sont-elles pas contradictoires? Mais si ces êtres avaient paru bons au Créateur au moment où il les tirait du néant; s'ils avaient ainsi reçu dès lors leur part dans ses bénédictions, comment les aurait-il livrés à une longue suite de variations et de métamorphoses qui détruisaient totalement leur état primitif, et les amenaient par degrés à un état tout différent? De tels changements accuseraient la puissance ou la sagesse du Créa-

teur, qui, dès le principe, n'aurait pas su proportionner les moyens à la fin qu'il voulait obtenir. L'autorité des noms, la tyrannie de la science moderne, arrêtent trop souvent dans l'examen des nouveaux systèmes. On les adopte servilement; il semble qu'il n'y ait aujourd'hui de véritable indépendance dans les esprits que contre la Religion.

Ne craignons pas de l'affirmer : *la permanence des races* fut assurée dès le commencement contre toutes les variations dans les espèces et les genres, par l'ordre que reçurent tous les êtres animés, au moment de leur création, de croître et de se multiplier : et la *permanence du liquide* qui devait nourrir une partie de ces êtres, le fut aussi afin que leurs races ne vinssent point à périr.

Faut-il s'étonner que l'ouvrage de M. Cuvier sur les révolutions du globe ait été, suivant l'expression de M. Letronne, « honoré des critiques et des *injures* des » théologiens de l'autre côté des Alpes,

» qui ne lui pardonnent, ni ses opinions
» sur la gradation et la création successive
» des êtres, ni surtout des propositions
» telles que celle-ci : Tous les caractères
» de la race nègre nous montrent claire-
» ment qu'elle a échappé à la grande ca-
» tastrophe sur un autre point que les
» races caucasiques et altaïque. » (1)

Les injures, s'il y en a eu, sont de trop sans doute; mais on ne peut douter que de pareilles assertions ne soient également *honorées* des critiques des hommes éclairés et religieux de quelque côté des Alpes que ce soit. On ne croira, ni en deçà ni au-delà des Alpes, que Dieu ait procédé dans la création par des tâtonnements et des essais indignes de sa toute-puissance; qu'il n'ait fait d'abord qu'ébaucher en quelque sorte les êtres qu'il produisait, laissant à l'influence et aux variations des éléments de les faire arriver peu à peu et par degrés à l'état dans lequel ils de-

(1) Journal gén. de l'Inst. publ., du 16 mars 1834.

vaient définitivement rester. On ne croira pas qu'après avoir créé diverses races de plantes et d'animaux, il ait envoyé des déluges successifs pour les détruire. Ces suppositions paraîtront partout également injurieuses à l'être infiniment sage, qui, d'une seule parole, a affermi les cieux; a créé la lumière; a formé le corps de l'homme, sans les faire passer par divers degrés; qui opère dans un instant, dans un clin d'œil, *in momento*, *in ictu oculi*; (1) et qui ne peut rien laisser sortir de ses mains qui ne soit digne d'être conservé.

M. Cuvier se défend, il est vrai, d'admettre des créations successives; mais ses principes semblent y conduire. « Je ne » prétends pas, dit-il qu'il ait fallu une » création nouvelle pour produire les » espèces existantes; je dis seulement » qu'elles n'existaient pas dans les mêmes » lieux, et qu'elles ont pu y venir d'ail-

(1) Saint Paul.

» leurs. » Oui, mais vous prétendez aussi, que, sans être venus d'*ailleurs*, ces espèces existantes sont dérivées dans certaines classes d'animaux, des espèces anciennes *par degrès*, et par une suite de transformations dans lesquelles les espèces et les genres variaient; ce qui se rapproche beaucoup des créations nouvelles.

Vous prétendez encore, qu'il « est cer» tain que nous sommes maintenant au » moins au milieu d'une quatrième suc» cession d'animaux terrestres. Qu'après » l'âge des reptiles, après celui des » palæothériums, après celui des mam» mouths, des mastodontes et des mé» gathériums, est venu l'âge où l'espèce » humaine aidée de quelques animaux » domestiques domine et féconde paisi» blement la terre. » Ce langage n'est pas clair; s'il n'y a pas eu de créations nouvelles, et que toutes les races d'animaux aient été contemporains, on ne peut pas dire proprement qu'il y ait eu *successions* entr'elles, puisqu'elles vivaient dans le

même temps sur la terre. La distinction de ces âges diverses de reptiles et d'autres animaux, ne peut nullement s'accorder avec le récit de Moïse qui nous montre tous les animaux terrestres créés ensemble, et le même jour que l'homme.

Hé quoi! ce serait pour ces âges de reptiles et de mammouths que le Tout-puissant serait sorti de son éternel repos! et ce serait le plan d'un monde livré aux bêtes, qu'il aurait conçu de toute éternité dans le sein de sa sagesse, lui qui ne se donnait un empire extérieur que pour trouver des adorateurs dignes de lui; qui ne pouvait être honoré que par des créatures intelligentes et libres! et l'homme, successeur de tant de générations de vils animaux, ne serait arrivé dans cet empire qu'au quatrième âge tout au plus, et comme par accident. Est-ce ainsi que la science nous éclaire sur la cause finale et essentielle de la création! Les païens supposaient aussi quatre âges; mais c'étaient des âges d'or et d'argent, d'ai-

rain et de fer. Ces fictions étaient plus riantes que les nôtres.

Toutes ces théories de M. Cuvier ne semblent pas s'accorder avec les Livres saints, et partant sont inadmissibles. Le monde *physique* a aussi ses difficultés comme le monde *moral*. A l'égard de celui-ci, M. Cuvier reconnaît la nécessité d'un guide qui « arrache au noir laby-» rinthe du doute ce grand nombre d'êtres » sensibles que tourmente l'énigme de ce » monde, et qui dans cette nuit profonde » où la Providence a jugé à propos de laisser » la raison humaine, sur notre origine, » sur notre nature, et sur notre desti-» née..... les transporte vers des ré-gions de lumière et de sécurité. » (1) Mais ce guide qui ne peut être que la révéla-tion, et qui a parfaitement dissipé la nuit profonde où nous étions, n'est pas moins nécessaire pour nous aider à dé-

(1) Discours à l'Académie française, du 1er avril 1830.

brouiller l'énigme du monde physique. Il ne faut donc jamais le perdre de vue dans l'explication des phénomènes géologiques.

Mais combien elles sont pénibles les incertitudes et les anxiétés que M. Cuvier nous découvre dans une foule d'*êtres sensibles!* Comment se fait-il que la grande lumière de la révélation qui brille depuis tant de siècles ne soit pas parvenue jusqu'à eux! Ah! c'est qu'il faut la chercher, cette lumière, dans le sein de la véritable Église. Allez à Londres, à Genève, à Berlin, partout où la vérité ne règne plus, et vous verrez combien d'*êtres sensibles* sont en secret tourmentés sur *le terrible problème,* (1) et pourtant si facile à résoudre, de leur orgine et de leur destinée. « Quand on est, disait une » femme d'esprit, dans des conditions d'in» crédulité philosophique (ou de préjugés » hérétiques), il faut absolument que l'in-

(1) Même discours.

» telligence et la judiciaire en souffrent; » il y a la moitié des choses de ce monde » dont on ne saurait se rendre compte. » (1)

Ainsi, pour revenir à notre sujet, nous n'hésiterons pas à rejeter ces révolutions *antérieures* à l'homme ; et nous chercherons dans les événements *postérieures* à sa naissance, l'explication des faits que nous présente la géologie.

(1) Souvenir de la marquise de Créqui, tome 5.

CHAPITRE X.

SUITE DU 5e ET DU 6e JOUR.

Époques des révolutions. — Déluge ; observation sur la nouveauté des continents. — Révolution qui précéda le déluge. — Ses effets sur le monde primitif. — Conjectures sur l'état de ce monde. — Observation sur le Paradis terrestre. — Erreurs sur le berceau du genre humain. — De l'ordre dans lequel les êtres organisés apparurent. — Les fossiles nous le font-ils connaître? — Théories chimiques pour rendre raison de cet ordre. — Combien elles sont étranges. — Idées des Prophètes sur la création, différentes de celles des géologues. — Nouvelle réflexion sur la durée des époques de la formation du monde. — Embarras de M. Cuvier de ne pouvoir retrouver les ossements fossiles de l'homme. — Leçon que Dieu nous donne en les dérobant à nos recherches.

—

La découverte des ossements fossiles ; leur examen, d'où résulte que de nombreuses races d'animaux furent à jamais

détruites, sont des preuves incontestables de révolutions arrivées à la surface du globe.

Nous avons prouvé que ces révolutions furent *postérieures* à l'existence de l'homme. Il nous reste à rechercher ce que nous en apprend le monument historique le plus ancien et le plus respectable, c'est-à-dire, les Livres de Moïse.

Il nous indiquent deux époques où la face du monde fut changée. La première au moment de la chute d'Adam, la seconde au temps de Noé. Ces deux révolutions furent générales. Il est possible que dans le long intervalle qui les sépare, des catastrophes partielles aient bouleversé diverses parties des continents: mais elles nous sont inconnues.

Nous avons déjà parlé du déluge universel que tous les Chrétiens admettent sur la foi de Moïse, et que les géologues ne contestent pas. « S'il y a, dit M. Cu» vier, quelque chose de constaté en géo» logie, c'est que la surface de notre globe

» a été victime d'une grande et subite ré-
» volution dont la date ne peut remonter
» au-delà de cinq à six mille ans. » Moïse mieux instruit ne fait pas remonter tout-à-fait à cinq mille ans (1) cette effroyable catastrophe qui fit périr tous les hommes, à l'exception d'une seule famille; tous les animaux, à l'exception de ceux qui étaient entrés dans l'Arche; qui détruisit à jamais diverses races parmi les animaux et les végétaux; fit écrouler et disparaître *une partie* des continents habités; mit à sec certaines portions du fond de la mer, et en forma des pays que nous habitons aujourd'hui.

La terre se repeupla alors comme aux premiers jours de l'univers. Le genre humain recommença, les arts et les sciences naquirent; on aperçoit depuis cette époque un progrès perpétuel dans le monde. Rien n'indique une plus haute antiquité que celle qui nous est marquée dans l'É-

(1) D'après les LXX, 4902 ans.

criture sainte; aucune société, aucun royaume ne peut faire remonter sa fondation au-delà de quatre mille ans; aucun historien ne paraît encore dans ces temps reculés. Tout porte donc l'empreinte de la nouveauté, et cette vérité acquiert de jour en jour plus d'évidence par les recherches des savants. Mais que d'efforts n'avait-on pas fait pour l'obscurcir! On s'était par exemple autorisé d'un prétendu perfectionnement des sciences chez les Égyptiens, pour attribuer à ce peuple une antiquité contraire à la chronologie sacrée. Ce perfectionnement, disait-on, exigeait des milliers de siècles d'observations et de travaux; et voilà qu'on se mit à nous entretenir du zodiaque de Dendérah; qu'on fut visiter tous les temples de l'Égypte; qu'on examina leur architecture, leurs statues, leurs peintures. Rien ne fut négligé; on fouilla minutieusement dans toutes les ruines; on sonda même le sol sur lequel elles reposaient; mais que trouva-t-on? que ce peuple fut

très-ignorant en astronomie jusqu'au temps d'Hipparque, c'est-à-dire peu de siècles avant l'ère Chrétienne; que ses observations jusqu'à cette époque étaient inexactes; qu'il n'avait qu'une année imparfaite et sans rapport fixe avec les saisons; qu'en histoire naturelle, ses prêtres n'avaient débité que des extravagances; qu'il ne savait presque rien en mécanique, tous ses monuments ayant été élevés à force de bras; que rien ne prouvait qu'il eut cultivé avec succès la musique, la poésie, la peinture; qu'il était resté, en un mot, dans les arts et dans les sciences, dans la médiocrité et trop souvent dans la nullité; enfin on se convainquit en examinant le sol, que c'était un fond de mer, et qu'il avait été submergé comme le reste de la terre à l'époque du déluge universel. (1)

Nous avons dit qu'avant ce terrible

(1) Voir le disc. du savant père Olivieri, dans les Annales de ph. chr. no 50.

événement, la terre en avait éprouvé un autre au moment même du péché d'Adam, cause première de tous les désordres du monde matériel et du monde intelligent.

Ses effets furent immenses et universels. Dieu maudit la terre. (1) Aurions-nous la témérité de prétendre décrire avec exactitude tout ce qui arriva sur cette terre ébranlée par la colère divine, et devenue un objet de malédiction? Non, sans doute; mais guidés autant que possible par les Livres saints, ne pourrons-nous pas hasarder quelques conjectures?

La terre fut frappée de stérilité; au lieu de ces fruits qu'elle donnait d'elle-même en abondance, elle ne produisit naturellement que des ronces et des épines. (2) Elle perdit tout-à-coup la vertu qu'elle avait de nourrir ces végétaux gi-

(1) *Maledicta terra.*
(2) *Spinas et tribulos germinabit tibi.* (Gen.)

gantesques qu'on retrouve à l'état fossile, qui atteignaient jusqu'à deux ou trois cents pieds de longueur, et dont les analogues sont aujourd'hui réduits aux plus petites dimensions. Sa culture qui n'était pour l'homme qu'une occupation propre à charmer ses loisirs, devint une nécessité et une fatigue. Les mœurs des animaux changèrent; ils cessèrent d'être soumis à l'homme, et lui devinrent même redoutables. A cette époque sans doute les éléments furent déchaînés, et au lieu de *ce vent doux et agréable qui régnait après midi,* (1) dans le Paradis terrestre, des vents violents commencèrent à bouleverser les airs. Adam, assujetti à mille peines, sentit alors la rigueur du froid, et les excès de la chaleur. Les saisons qui diversifient si agréablement l'année existaient aussi aux premiers temps de l'univers. Une destination des astres était d'en marquer les différences : *sint in signa et*

(1) *Ad auram post meridiem.* (Gen.)

tempora; mais elles n'avaient aucun des inconvénients qui en sont inséparables aujourd'hui. Leurs différences étaient sans doute comme celles qui existent entre les parties d'un beau jour, où le matin a des charmes que le midi et le soir n'ont pas; où le midi nous en offre qui n'appartiennent ni au soir ni au matin. Il est vraisemblable qu'à cette époque fortunée, le plan de l'écliptique différait peu de celui de l'équateur; qu'une plus grande inclinaison de l'axe fut une suite prompte de la désobéissance d'Adam, et donna au pôle ses glaces éternelles, et au tropique ses brûlantes chaleurs. L'ordre de la nature fut tout-à-coup dérangé. L'empire de l'homme reçut peut-être alors une nouvelle disposition plus conforme à l'état de son maître devenu coupable et mortel. Qui sait si la configuration et l'étendue des continents ne changèrent pas; si loin de la demeure de nos premiers parents, des portions considérables de ces continents ne furent pas submergés ou par

l'effet d'un affaissement subit ou par une suite naturelle du changement de direction dans l'axe du monde? Qui sait si le bassin de l'océan ne se trouva pas ainsi en partie déplacé; si la grande humidité des terrains abandonnés par les eaux, si l'intensité nouvelle de la chaleur et du froid n'occasionèrent pas mille désordres dans la nature; des tremblements de terre et des volcans qui défigurèrent de plus en plus un séjour réservé jadis à l'innocence, mais où la mort exerçait déjà ses ravages? On peut conjecturer que beaucoup d'animaux furent alors engloutis dans la mer avec les terrains envahis; que l'altération subite de l'atmosphère et des saisons, que la stérilité du sol en firent périr encore un grand nombre qui ne trouvaient plus, ni une nourriture suffisante, ni une température convenable. On peut croire aussi qu'il entra dans les desseins miséricordieux de la Providence, de faire disparaître une partie de ces races à taille gigantesque devenues trop

incommodes ou trop dangereuses pour l'homme affaibli, et privé désormais de l'empire absolu qui lui avait été donné sur tous les animaux de la terre.

Surpris tout-à-coup par ces divers fléaux dans les lieux mêmes où ils venaient d'être créés, et avant que toutes ces races se fussent mêlées et dispersées, les animaux d'une même famille durent souvent joncher le sol de leurs cadavres, dans une grande étendue. Les vents, les pluies les ensevelirent peu-à-peu. La poussière accumulée de près de vingt siècles forma sur leurs débris des couches, que le déluge vint surcharger encore de couches nouvelles; ajoutant ruines sur ruines, occasionant de nouveaux bouleversements de terrains, de nouveaux déplacements dans le bassin des mers, renversant les hauteurs, comblant les vallées, ouvrant de nouveaux abymes, ou accumulant des masses qui formaient des montagnes nouvelles. « Peut-être est-ce au déluge, dit » M. Ampère, qu'est dû le soulèvement

» des chaînes de l'Himalaya et des An-
» des? » (1).

S'étonnerait-on qu'à la suite de ces deux grandes révolutions, on ait trouvé des ossements fossiles enfouis à de grandes profondeurs que des terrains *autrefois habités par des animaux,* puis submergés, et ensuite mis de nouveau à découvert, aient été observés par les géologues? « Ces pays aujourd'hui habités,
» dit M. Cuvier, et que la dernière révo-
» lution avait mis à sec, *avaient déjà été*
» *habités auparavant,* sinon par des hom-
» mes, *du moins par des animaux terres-*
» *tres,* par conséquent *une révolution pré-*
» *cédente* au moins les avait mis sous les
» eaux. » (2)

Or, ce phénomène que le géologue ne peut comprendre, n'a pas besoin pour être expliqué, de ces suppositions inadmissibles de révolutions antérieure.

(1) Théorie du monde.
(2) Révolutions du globe

l'homme; il suffit des bouleversements produits par les deux révolutions que l'Écriture sainte nous indique. Les portions des continents engloutis par la première avec les animaux qui vivaient à leur surface, ont pu être mis à découvert par la seconde, et reparaître surchargées de couches nouvelles et d'immenses lits de coquillages formés pendant près de deux mille ans d'un séjour paisible sous les eaux.

Aurait-on de la peine à croire que tant de désordres physiques fussent la suite de la prévarication d'Adam! que l'on considère les désordres moraux et bien autrement graves qu'elle a occasionés dans la nature humaine; qui l'ont si profondément blessée; qui ont attiré une punition si terrible; qui ont exigé une réparation si étonnante, et l'on ne sera plus surpris que la vengeance céleste ait bouleversé le séjour d'une race devenue coupable. Non-seulement le globe terrestre en ressentit les effets, mais peut-être

l'univers entier. Qui sait si la commotion ne s'étendit pas jusqu'aux sphères célestes, comme à la mort du Sauveur? (1) si les tâches aperçues dans le soleil; si les déchirures profondes, et les marques de bouleversements que les instruments d'optique nous découvrent dans la lune, ne viennent pas de cette même cause qui ébranla le monde physique et le monde moral? La science serait à plaindre si elle ne pouvait comprendre ces choses.

Il serait insensé de prétendre décrire avec précision tous les phénomènes qui résultèrent de ces grands désordres de la nature. Mais on peut cependant *entrevoir* des explications raisonnables, sans sortir des limites des Livres saints, et sans recourir à cette série de cataclysmes chimériques dont les géologues se repaissent. Qui oserait prononcer que ces deux révolutions ne sont pas suffisantes pour

(1) *Obscuratus est sol.* (Luc.)

rendre raison des faits observés, lorsqu'on a tant de peine quelquefois à expliquer les accidents singuliers occasionés dans nos campagnes par un simple orage. Qui pourrait nous dire tous les bouleversements de la surface du globe sous la masse énorme et si violemment agitée, des eaux du déluge; toutes les combinaisons chimiques qui résultèrent de la grande humidité du sol après la retraite des eaux; tous les feux souterrains qui s'allumèrent; tous les tremblements de terre et les volcans qui se manifestèrent alors, et dont les traces s'aperçoivent encore dans une multitude de contrées! et c'est sans doute, pour le dire en passant, c'est à ces fermentations intérieures qu'il faut attribuer l'embrasement de ces vastes forêts, de ces nombreux végétaux, ornements de la terre aux premiers jours de la création, mais qui renversés par le déluge, entassés et ensevelis sous d'épaisses couches de limon, se consumèrent lentement, et produisirent ces houillères,

ou mines de charbon qu'on retrouve sur tous les points du globe, à des hauteurs même de deux mille toises, et que les naturalistes regardent comme le résultat de l'accumulation des végétaux du monde primitif, déracinés et amassés par la violence des eaux.

Il ne faut pas s'imaginer avec quelques géologues, que tous les anciens continents restèrent submergés, et que les descendants de Noé n'habitèrent que sur l'ancien lit de la mer. Le récit de Moïse est contraire à cette opinion. N'est-il pas évident que Noé et ses enfants n'auraient pu cultiver au sortir de l'arche un sol dépouillé de terre végétale, couvert de sable et de productions marines. Où auraient-ils fait paître leurs troupeaux; semé leurs blés; planté leurs vignes? Comment Moïse nous aurait-il donné de la situation du paradis terrestre, une description dont les principaux traits se reconnaissent encore? » Ce système, dit » M. Clausel de Montal, évêque de Char-

» tres (1), renferme une contradiction » palpable avec le Texte sacré. Il est im- » possible d'admettre que lorsque Moïse a » parlé de l'Assyrie, du Tigre, de l'Eu- » phrate, il n'ait pas prétendu désigner » la contrée et les fleuves qui étaient con- » nus de son temps sous ces noms. S'il » avait voulu marquer, par ces termes, » des fleuves, et une région ensevelie » alors sous les mers, il aurait employé » un langage indigne non-seulement d'un » écrivain inspiré, mais encore de l'homme » le moins sensé. » Il serait curieux en effet qu'un historien nous décrivit aujourd'hui un pays arrosé par quatre grands fleuves, l'un appelé le Rhône coulant avec rapidité vers le Midi et se jetant dans la mer vis-à-vis de l'Afrique; le second appelé la Seine, ayant son embouchure vis-à-vis de l'Angleterre; les deux autres appelés la Loire et la Garonne coulant vers

(1) La Religion prouvée par la révolution française.

l'Ouest, et se jetant dans l'Océan; et que ce pays n'existât pas. On peut tout contester pour soutenir un système, mais les indications de Moïse ne permettront jamais de méconnaître les contrées où furent le jardin de délices, et le berceau du genre humain; berceau que nous ne placerons, ni en Sibérie comme le veut M. de Buffon, sous prétexte que le sol de l'Asie était encore trop brûlant pour être habité; ni dans la haute Égypte, comme l'insinue M. Letronne, (1) qui ne croit pas que l'Afrique se soit peuplée par l'isthme de Suez; mais à l'endroit même où l'arche déposa la dernière famille de l'ancien monde, c'est-à-dire, en Arménie (2) suivant la tradition que nous en a laissée Moïse, de qui l'autorité l'emportera toujours autant sur celle de tous les savants passés, présents et futurs, que l'inspira-

(1) Journal gén. de l'inst. pub., du 16 mars 1834.
(2) *Requievit arca... super montes Armeniæ.* (Gen.)

tion divine l'emporte sur la science humaine.

Cet ordre que la Genèse nous découvre dans l'apparition successive des êtres à la surface de la terre, la géologie prétend le déduire de ses seules observations, et certains défenseurs des Livres saints ont accueilli avec enthousiasme ces résultats scientifiques un peu suspects. « C'est » une chose admirable, » dit M. Bailly de Merlieux, dans ses recherches sur les ossements fossiles, « que les dépôts suivent » absolument dans le dégré de leur en» foncement dans le sein de la terre, l'or» dre des jours où les substances auxquel» les ils ont rapport furent créées d'après » le récit de Moïse. » MM. des Annales de philosophie chrétienne se sont également empressés de proclamer *cette merveille*. « Lorsque guidé, disent-ils, par la géo» logie, on examine attentivement l'en» veloppe solide de la terre, on se con» vainc qu'après les couches de granit » qui annoncent qu'à l'époque de leur

» formation nul être organisé n'avait encore paru, se trouvent les végétaux par » fragments ou par empreintes. En s'élevant aux couches supérieures, les coquillages et les débris de poissons se » découvrent; successivement les restes » des grands reptiles et les os des quadrupèdes. » De telle sorte que ces fossiles ne seraient pas rangés avec plus d'ordre dans un cabinet d'histoire naturelle. Nous serions bien fâchés assurément d'enlever à la Religion la moindre de ses preuves; mais elle est assez riche pour qu'on puisse écarter toutes celles qui seraient peu solides. Les Livres saints n'ont pas attendu pendant trente-trois siècles de quelques chétives observations, la preuve irréfragable de leur divinité.

S'il était bien vrai que les débris des êtres organisés fussent rangés dans les couches du globe d'une manière aussi méthodique, il faudrait donc supposer que chaque création était exactement suivie d'une destruction; que des catas-

trophes réitérées venaient détruire et ensevelir une partie des végétaux, et puis les poissons et les coquillages; ensuite les oiseaux et les quadrupèdes, rangeant ainsi leurs débris les uns au-dessus des autres par lits réguliers, dans les profondeurs de la terre. Mais outre qu'on ne peut supposer cette régularité dans les effets des révolutions; et que ces révolutions mêmes *antérieures* à l'existence de l'homme sont absurdes ainsi que nous l'avons prouvé, il resterait encore à examiner si ces observations géologiques sont certaines.

Or « la science, dit un auteur récent, (1) » est fort loin de posséder sur la *distribution* des fossiles dans les couches secondaires tous les documents qu'on a » droit d'attendre de recherches ultérieures. Il faut dans tout ceci user de » plus de circonspection qu'on n'a fait jusqu'à présent. Les géologues, dit un

(1) Éléments de géologie de M. Chaubard.

» physicien, (1) ont à peine soumis à leurs » observations un tiers de l'Europe, une » partie encore moindre de l'Amérique, » bien peu, presque point de l'Asie et de » l'Afrique; celui qui se livre au plaisir » de généraliser sans une sage réserve, » s'expose à voir ses théories contredites » par chaque nouvelle observation. » Pour bien sentir la justesse de ce raisonnement, il faut remarquer que les débris de végétaux et d'animaux ne se rencontrent jamais que dans les terrains *secondaires* ou *tertiaires:* et que l'Auteur que nous venons de citer, en élevant des doutes sur la distribution des fossiles dans ces terrains, s'accorde parfaitement avec M. Cuvier qui nous déclare que ces terrains sont à peine connus. « On connaît, » dit-il, assez bien les terrains primitifs, » mais *l'étude des terrains secondaires est* » *à peine ébauchée.* » (2) Il en est de même

(1) M. Maclure, Journal de physique.
(2) Discours sur les révol. du globe.

des terrains *tertiaires*. « Il est remarquable, dit un Journal consacré aux sciences, que l'étude des terrains tertiaires que l'on pourrait croire la plus simple et la plus facile, est restée jusqu'à présent la plus obscure et la plus embrouillée. » (1) Et l'on prétendrait nous donner comme certaines des observations faites sur des terrains que l'on ne connaît pas! et l'on croirait pouvoir déduire d'une étude encore si embrouillée, des connaissances que la révélation seule pouvait nous transmettre!

M. Ampère, quoique plein de respect pour les Livres saints, a essayé de nous donner aussi la raison chimique de cet ordre dans lequel les êtres organisés ont apparu. Les végétaux, suivant lui, se montrèrent les premiers, parce que l'atmosphère à cette époque reculée contenait plus d'acide carbonique qu'elle n'en contient aujourd'hui; en sorte que cette

(1) Echo du monde savant, 15 mai 1835.

atmosphère impropre à la respiration des animaux était très-favorable à la végétation. Voilà, il faut en convenir, une prédominance du carbone tout-à-fait heureuse. Qu'on se figure, en effet, ce qui serait arrivé, si les animaux et l'homme lui-même fussent venus au monde *avant*, les végétaux qui devaient leur servir de nourriture.

Cependant, ajoute M. Ampère, la température changeant à chaque grand cataclysme, des végétaux périrent et furent enfouis sous les nouvelles couches qui se formèrent. « L'absorption et la destruc-» tion continuelle de l'acide carbonique » par les végétaux rendait l'air de plus en » plus semblable en composition à ce » qu'il est aujourd'hui. L'eau en même » temps devenait de moins en moins » acide. Cependant l'atmosphère n'était » pas encore propre à entretenir la vie des » animaux qui respirent l'air directement, » et ce fut dans l'eau qu'apparurent d'a-» bord les premiers êtres appartenant à

» ce règne. La première population des » mers fut uniquement composée d'in- » vertebrés; puis vinrent les poissons, » plus tard les reptiles marins, et même » d'après le récit de Moïse, des oiseaux » qui devaient surtout être des oiseaux » aquatiques. » Cette distinction d'oiseaux est fondée, selon M. Ampère, sur ce que la plus grande partie des continents étaient encore submergés à cette époque. Mais c'est une erreur grave; tous les continents étaient découverts, et déjà revêtus de verdure et d'arbres de toute espèce au moment de la création des oiseaux. L'Être souverainement sage et prévoyant avait su mettre la terre et l'atmosphère dans l'état où elles devaient définitivement rester avant d'y introduire les êtres vivants.

« Après l'époque des poissons, continue » toujours M. Ampère, après celle des » reptiles et des oiseaux, vinrent les » mammifères et enfin l'atmosphère s'é- » tant suffisamment épurée, la terre étant

» capable d'une plus noble génération, » apparut l'homme, le chef-d'œuvre de la » création. Cet ordre de l'apparition des » êtres est précisément l'ordre de l'œu- » vre des six jours, tel que nous le donne » la Genèse. » (1)

Oui, c'est bien l'ordre de la Genèse; mais combien Moïse est éloigné de la faire dépendre du plus ou moins d'acide carbonique répandu dans l'air, ou de son absorption graduelle, ou de cette série de cataclysmes qu'on nous assure avoir modifié l'état de la température. Celui qui créa l'air et l'acide carbonique sut les combiner de manière à ce qu'ils fussent sur-le-champ appropriés aux êtres des deux règnes végétal et minéral comme ils le sont aujourd'hui. Tout dans la Genèse repousse l'idée d'éléments créés dans l'état d'imperfection dans lequel on se plaît à nous les représenter. Tout dans ces systèmes contrarie l'idée que nous

(1) Théorie du monde.

devons avoir de la sagesse du Créateur. « Les Prophètes, dit le père Berthier, » étaient sensiblement touchés de la ma» nière aussi expéditive qu'efficace dont » Dieu avait formé le monde. (1) » Ils n'auraient donc pas approuvé que la science accumulât les siècles pour expliquer sa formation : qu'elle en fît le résultat d'une suite d'opérations chimiques et d'une épuration lente des prétendus acides qui viciaient l'atmosphère et les eaux. Le roi David ne pensait pas à toute cette chimie, lorsqu'à la vue des merveilles de l'univers, il admirait la puissance qui les avait tirées du néant avec tant de facilité, et qu'il s'écriait : *Dixit, et facta sunt.*

Les jours de la création pris dans leur sens naturel, c'est-à-dire, pour des jours de vingt-quatre heures, paraissaient encore trop longs à saint Augustin pour la puissance infinie du Créateur. Il était

(1) Explic. des Ps.

disposé à croire que ces jours n'étaient qu'allégoriques, et que l'œuvre entière de la création avait été instantanée. Mais telle n'est pas l'opinion de MM. des Annales de philosophie chrétienne; ils nous assurent que la science a véritablement découvert, « avant la naissance de l'homme » et la dernière organisation du globe, » de longues périodes où *le Dieu de la na-* » *ture* revêtait successivement son ou- » vrage *de formes progressives*, préparant » *lentement* l'empire de l'homme. » Mais où sont-elles ces formes progressives des êtres? On voit à la vérité *succession* dans leur création mais nullement *progression* dans leurs formes. L'eau, la lumière, les astres, les végétaux et les animaux reçoivent d'abord la perfection qui leur est propre, et restent invariablement fixés dans l'état où ils sont créés.

Nous venons de parler encore des *jours* de la création; il ne sera pas hors de propos de faire ici une question à ces philosophes incrédules qui n'admettent

pas une dégradation originelle, et qui cependant demandent des milliers de siècles pour chacune des périodes de la formation de l'univers. S'il s'était écoulé de si longs espaces de temps depuis l'apparition des végétaux et des animaux jusqu'à l'homme, que seraient devenues ces plantes délicates qui exigent une culture assidue; qui veulent être défendues de l'intempérie des saisons? Que seraient devenus ces animaux qui demandent à être nourris et protégés par l'homme? N'eussent-ils pas été la proie de leurs ennemis; les loups n'auraient-ils pas exterminé la race des brebis; les renards nous auraient-ils laissé une seule poule? La terre sans culture pendant tant de siècles aurait perdu la plupart de ses végétaux. Elle n'eut conservé tout au plus que quelques plantes sauvages inutiles. Voyez ce qui arrive dans ces contrées privées de la présence de l'homme, ou délaissées par son insouciance. Des régions jadis admirables par leur fertilité, par l'abondance

et la variété de leurs productions, sont aujourd'hui dans un état affreux de désolation.

Ceux qui croient à un état primitif d'innocence pourraient répondre que la terre produisait alors toutes choses d'elle-même;

Ipsaque tellus
Omnia liberiùs, nullo poscente, ferebat. (1)

que tous les animaux étaient d'un naturel doux et paisible. Mais ceux qui ne croient pas à cet état, que diront-ils? L'existence actuelle de certaines espèces du règne végétal et du règne animal devrait être pour eux une preuve sans réplique de l'apparition presque simultanée de l'homme, des animaux, et des végétaux.

Oui, ils ont paru ensemble sur la terre, et ils en ont ensemble éprouvé les révolutions. Aucune catastrophe n'aurait eu

(1) Virgile.

lieu sans l'homme. Il pouvait seul en être la cause première; et sans sa prévarication le monde serait encore tel qu'il était au sortir des mains du Créateur.

Surpris de ne point retrouver les ossements fossiles de l'homme parmi cette immensité de fossiles qui couvrent la terre, M. Cuvier cherche avec anxiété où était le genre humain pendant ces révolutions désastreuses. Il se demande si l'homme « ce dernier et plus parfait ou» vrage du Créateur existait alors quel» que part, » et il n'ose résoudre la question. Il se contente de répondre que l'étude des fossiles ne nous dit rien là-dessus, et que dans son ouvrage il ne doit pas remonter à d'autres sources. Et pourquoi ne pas remonter à toutes les sources de la vérité? Cette question n'est-elle pas assez importante pour mériter d'être éclaircie? En consultant la raison et les Livres saints, M. Cuvier serait aisément sorti de son doute.

Mais où se trouvent donc les débris de

ce genre humain, cause et victime du déluge universel? Pourquoi les débris des végétaux et des animaux existent-ils partout, et ceux de l'homme nulle part? On a vainement essayé de pénétrer ce mystère. Les uns ont dit que tous les continents habités restèrent ensevelis sous les eaux; mais nous avons montré que cette supposition était inadmissible. Les autres ont prétendu que si l'on eût fouillé dans les lieux qui furent le berceau du genre humain on aurait pu les découvrir mais le genre humain comptait déjà près de deux mille ans d'existence, et il avait pu se répandre au loin sur la terre lorsque le déluge arriva. Les épées flamboyantes des chérubins avertissaient les hommes de s'éloigner de leur premier séjour. Il semble que si les progrès de la multiplication des hommes avaient été aussi rapides avant le déluge qu'après, la terre aurait dû être alors aussi peuplée qu'au temps de la fondation de Rome; et que par conséquent des contrées jadis habitées

ont pu être soumises aux investigations des géologues.

Mais reconnaissons que Dieu, qui ne voulait pas que les restes de la plus noble de ses créatures fussent foulés aux pieds et honteusement dispersés se chargea d'ensevelir lui-même dans les profondeurs de la terre, et dans les abîmes de la mer, les victimes de cette mémorable catastrophe, comme il ensevelit autrefois les restes d'un de ses serviteurs chéris, de manière qu'on ne put jamais les rétrouver : *et non cognovit homo sepulcrum ejus, usque in præsentem diem ;* (1) nous apprenant ainsi le respect qui est dû à la dépouille mortelle de l'homme, et ne voulant pas que des ossements humains fossilisés, vinssent un jour, dans un siècle de matérialisme, figurer dans les cabinets des curieux à côté de vils débris ; entre les ossements fossiles des *ruminants*, et ceux des *carnassiers*.

(1) Deut.

CHAPITRE XI.

SUITE DU 6e JOUR. — L'HOMME.

L'homme paraît le dernier sur la terre. — Accord de la géologie et de la Genèse sur ce point. — Paradis terrestre. — Raison de la défense faite à Adam. — Sa désobéissance et ses suites. — Unité de la race humaine. — Erreur de M. Cuvier. — Réflexions sur diverses définitions de l'homme. — Il est créé parlant. — Notions philosophiques que Moïse nous donne. — Combien elles étaient nécessaires. — Funestes effets de l'idolâtrie sur la raison.

—

L'homme a été créé pour Dieu ; mais l'univers a été créé pour l'homme. C'est son empire ; toutes les parties en ont été appropriées à son usage, et il n'a dû y être introduit qu'au moment où il a été prêt à le recevoir. C'est donc le sixième jour, lorsque le ciel et la terre n'ont plus

rien à attendre pour leur perfection, que l'homme paraît.

Les géologues s'accordent sur ce point avec l'Écrivain sacré : « L'homme, disent-» ils, est le dernier être qui ait paru sur » la terre ; avant lui elle avait éprouvé » tous ses bouleversements, toutes ses ré-» volutions..... En effet toutes les obser-» vations s'accordent à montrer que ses » ossements ne se trouvent que dans les » dépôts géologiques les plus récents; car » il fallait que sa demeure fût détruite » et rebâtie plusieurs fois avant d'être » digne de le recevoir. » (1) On ne voit pas du tout la nécessité de ces destructions; au contraire, tout en démontre l'impossibilité, ainsi que nous l'avons prouvé. Mais nous ne voulons que constater ici le fait de l'apparition de l'homme comme dernier ouvrage de la création, de l'aveu même des géologues.

(1) Cours du collége de France. (Journal gén. de l'inst. pub., 30 mars 1834.)

Jusqu'à présent c'est la matière qui, par ordre du Créateur, enfante les êtres organisés. Mais l'homme est une création que le Tout-puissant se réserve; il forme lui-même son corps du limon de la terre, et il le vivifie de son souffle divin.

Nous ignorons en quoi consiste l'ame des animaux. On disputera longtemps sur la nature du principe qui les anime, et qui fait paraître en eux comme une imitation de la raison. Mais l'homme n'est pas resté dans cette ignorance sur lui-même. Il sait que son ame immatérielle et raisonnable est faite à l'image de son Créateur.

Aussitôt après sa création, l'homme fut transporté dans Eden, contrée située à l'Orient, où dès le commencement, c'est-à-dire, *le troisième jour* de la création le Seigneur avait planté un jardin délicieux qu'Adam devait conserver comme sa demeure particulière, et qu'il devait cultiver: *Ut operaretur et custodiret illum.*

Là étaient deux arbres à jamais célè-

bres : l'un destiné à prévenir la vieillesse et à rendre l'homme immortel; (1) l'autre qui devait lui découvrir la science fatale du bien et du mal, s'il avait le malheur d'y toucher. Le philosophe par excellence du 18e siècle, Voltaire trouvait fort étrange la défense de toucher aux fruits de cet arbre; « J'aurais bien voulu, disait-il, en » manger. » Insensé! ta dégradation nous eût fait croire que tu t'en étais rassasié. Mais passons sur cette infamie, et rappelons ici une réflexion bien propre à fermer la bouche à ces téméraires qui osent se rire des Livres saints. « Les philosophes » se sont fort égayés sur la défense que » Dieu fit à Adam, de manger d'un certain » fruit. En supposant la création, il est, » je ne dis pas seulement vrai, mais natu- » rel, mais nécessaire, mais indispensa- » ble que Dieu ait fait connaître à sa

(1) *Habebat homo de ligno vitæ stabilitatem contra vetustatem.* (S. Aug.)

» créature son pouvoir, et la dépendance
» où elle était. Le pouvoir se manifeste
» par des injonctions, des prohibitions,
» et ne le peut autrement. Mais quelle
» défense Dieu pouvait-il intimer au pre-
» mier homme dans l'état où l'Écriture
» le suppose? Il ne pouvait lui intimer
» que des défenses personnelles, puisqu'il
» était seul sur la terre, et non encore
» des défenses qu'on peut appeler sociales,
» de tuer, de voler, etc. prohibitions
» qui devaient être plus tard le fonde-
» ment de la société..... Plus on y pense
» et mieux on voit que Dieu ne pouvait
» commander à l'homme d'autre sacrifice
» de sa volonté, ni lui donner une leçon de
» tempérance dans la jouissance des biens
» de la terre. On peut même dire que la
» seule tempérance dans la jouissance
» des choses naturelles à l'usage de
» l'homme, est la tempérance dans le
» boire et dans le manger, parce que pour
» ces besoins, les premiers et les plus né-
» cessaires de tous, il ne peut que se

» modérer et ne peut pas s'abstenir. » (1)

La transgression du précepte anéantit le bonheur de l'homme. Le désordre s'introduit dans le monde physique et dans le monde moral. La terre change d'aspect, et la raison s'obscurcit. Que serait devenu l'homme, si la lumière de la révélation n'eût dissipé les ténèbres de son esprit; si une force supérieure n'eût redressé sa volonté inclinée au mal? Il se serait de plus en plus dégradé, jusqu'à se rendre semblable aux animaux sans intelligence. C'est chez les sauvages, chez les païens, et mieux encore peut-être chez ces hommes de liberté, d'égalité, ou d'incrédulité particuliers à nos jours, que l'on découvre tout le désordre qu'une première prévarication a introduit dans la nature humaine.

Le genre humain sorti d'Adam périt. Il se renouvela après le déluge, et la famille de Noé en fut l'origine, C'est en

(1) Pensées de M. de Bonald.

vain que des *esprits forts* ont prétendu que la terre n'aurait pu être aussi vite repeuplée par ce Patriarche. Le célèbre Euler leur répond dans son *Introductio in analysin infinitorum*, que cette objection est ridicule. Il leur démontre que si l'accroissement de la population eût été de $^1/_{16}$, c'est-à-dire, deux ou trois fois plus fort qu'il n'est aujourd'hui dans quelques états de l'Europe (1), ce qu'on peut bien supposer de la longue vie de nos premiers pères, et de toutes les circonstances qui favorisaient alors la formation des familles, le nombre des descendants des trois enfants de Noé eût été d'un million ou bout de deux siècles; et ce nombre eût doublé tous les cent ans, si l'accroissement de la population eût été réduit plus tard à $^1/_{144}$ (2).

(1) Suivant la statistique générale publiée en 1833, par J. Schœn, l'accroissement de la population en Prusse serait de $^1/_{37}$

(2) Soit n le nombre d'abitants; $^1/_n$ l'accroisse-

L'unité de la race humaine est incontestable. « Tout concourt à prouver, dit » M. de Buffon, que le genre humain » n'est pas composé d'espèces essentiel- » lement différentes entr'elles; qu'au con- » traire, il n'y a originairement qu'une » seule espèce d'hommes qui s'étant mul- » tipliée et répandue sur toute la surface » de la terre, a subi différents change- » ments par l'influence du climat, par la » différence de la nourriture, par celle » de la manière de vivre, par les mala- » dies épidémiques, et aussi par le mé- » lange varié, et à l'infini, des individus » plus ou moins ressemblants. » M. de Buffon établit que la couleur noire est un effet de la chaleur du climat. Mais remarquons, à l'égard de la conformation extérieure, que de même qu'une culture assidue entretient les végétaux dans leur

ment annuel; b l'accroissement au bout d'un temps t; la formule $b=n\left(\frac{1+a}{a}\right)^t$ donnera le moyen de vérifier ces calculs.

perfection native, ainsi l'action de l'intelligence bien dirigée conserve dans l'homme physique la perfection des organes. Partout ou cette culture intellectuelle propre à l'homme vient à manquer, il s'abâtardit, ses traits se déforment, sa physionomie s'altère, il tombe dans l'état sauvage, et ces défauts extérieurs se transmettent de race en race. Mais à mesure qu'il sort de cet état; que la civilisation exerce sur lui son heureuse influence, tout reprend en lui un nouveau caractère, ses traits recouvrent leur régularité, ses regards s'animent d'un nouveau feu, ses organes se perfectionnent, et au bout de quelques générations ses enfants n'ont déjà plus rien de l'aspect hideux de leurs ancêtres.

Mais soit que nous puissions expliquer ou non ces changements survenus dans l'homme physique; soit qu'ils tiennent à une cause naturelle ou surnaturelle; qu'ils soient l'effet du climat et de l'abrutissement, ou de la malédiction donnée à

Cham; toujours est-il que l'Écriture sainte est formelle sur l'unité de la race humaine (1), et que c'est à tort que M. Cuvier a cru devoir donner aux nègres une autre origine qu'aux blancs, et qu'il nous les montre se sauvant des eaux du déluge sur la pointe des montagnes. Leur race est la même que la nôtre; ils sont comme nous enfants de Noé : et qu'est-ce qui pourrait en effet justifier cette différence d'origine? Sont-ils faits autrement que nous? Ont ils des organes différents des nôtres? Leur ame est-elle d'une autre nature? Une différence dans la couleur de la peau; des cheveux plus ou moins crépus; quelques os du visage plus ou moins proéminents; sont-ce là des caractères essentiels qui indiquent une origine entièrement distincte? Il est vraiment singulier que cette diversité de race ait été imaginée d'abord par des philoso-

(1) *Fecitque ex uno omne genus humanum.* (Act. Apost. 17)

phes qui ne voyaient entre l'homme et l'animal qu'une différence *du plus au moins;* ils ne pouvaient se persuader qu'un nègre pût descendre originairement d'un blanc, et ils trouvaient tout simple de faire descendre l'homme d'une huitre ou d'un puceron par une suite de transformations graduelles.

Les philosophes qui aiment à tout définir, même ce qui se comprend le mieux, et qui trop souvent s'embrouillent dans leurs définitions, ont essayé diverses définitions de l'homme. La plus connue est celle des anciens; *Homo est animal rationale.* Elle est bonne, mais il faut la comprendre. Dire en français : l'homme est un animal..... est déjà un mauvais début; c'est une expression grossière que le mot suivant ne corrige pas, et qui réveille d'abord une idée de stupidité indigne de la créature raisonnable.

Si nous adoptons cette définition, du moins, nous la traduirons ainsi : « L'homme » est un être animé et raisonnable. » C'est

la seule traduction possible, et telle est même la véritable signification du mot latin *animal*. Cicéron définit l'homme : *Animal mortale rationis particeps* (1), L'épithète *mortale* indique assez qu'il faut traduire le mot *animal* par l'être animé. D'ailleurs, ce mot est l'opposé d'*inanimum* ou de l'être inanimé, suivant la remarque de l'orateur romain ; *Inter inanimum et animal hoc maximè intersit quod inanimum nihil agit, animal agit aliquid* (2). Ce même mot qui est ignoble en français, était noble en latin, et pouvait même être employé dans la plus belle poésie, comme dans ces vers d'Ovide :

Sanctius his animal, mentisque capacius altæ,
Decrat adhuc.

Est-il un seul traducteur assez dépourvu de goût pour avoir traduit : *un animal* plus parfait, etc. ? non ; tous ont dit : un

(1) Acad. 1 lib. 2.
(2) Acad. 1 lib. 2.

être plus parfait, une créature plus excellente.

Une définition ne peut pas tout embrasser. Il suffit en général qu'elle renferme les traits les plus essentiels de l'objet défini, surtout lorsqu'il s'agit d'un objet d'ailleurs bien connu, et qu'elle ne se refuse à aucune explication nécessaire. Une définition n'est qu'un texte qui a besoin d'un commentaire.

Saint Augustin a défini l'homme : *anima rationalis, mortali atque terreno utens corpore*. Un écrivain de nos jours a dit plus brièvement encore : *l'homme est une intelligence servie par des organes*. On a dit de cette définition qu'elle ne marquait pas assez l'unité de personne. Mais la matière seule ne peut jamais former une personne, et nous voyons assez que l'esprit seul ne la forme pas non plus en nous, puisqu'il n'agit pas seul, et que la définition nous le montre assujetti à se servir de la matière, ne pouvant par conséquent penser que par l'entremise du cer-

veau, ni sentir que par le moyen des sens. L'union des deux substances est donc assez clairement indiquée pour une définition philosophique, encore que le mot n'y soit pas.

Du reste il semble que ce soit avec raison que Pascal se moque de ces philosophes qui attachent une si grande importance à la définition de l'homme, comme si nous ne savions pas tous ce que c'est que l'homme.

L'homme fut créé parlant. Dieu lui donna l'organe de la parole, et voilà que les métaphysiciens modernes mettent gravement en doute si Dieu lui donna aussi le moyen d'en faire usage. C'est-à-dire, que toutes les autres créatures se seraient fait entendre à leur manière ; que le lion aurait rugi dans les forêts ; que les oiseaux auraient rempli les airs de leurs concerts harmonieux ; et que le Roi de la création, privé de langage, ne pouvant ni faire connaître ses volontés, ni les connaître lui-même, serait seul resté

muet au milieu de ses sujets! « Qu'il » commande, dit le Seigneur, aux pois- » sons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux » bêtes, à toute la terre; » et la parole lui aurait été refusé pour exercer ce commandement, et manifester son intelligence! Oui, répond un savant dans l'Encyclopédie moderne : (1) « Il se peut que » le genre humain ait existé pendant » longtemps sans avoir une langue, et » l'on pourrait même conjecturer que la » terre était déjà assez peuplée quand » l'invention de la parole eut lieu dans » une famille, ou dans une tribu qui l'a » successivement communiquée aux au- » tres. » Il eût été beau de voir la terre habitée pendant longtemps par un peuple de muets! Quelle idée nous en eussions conçue de l'intelligence et de la sagesse divine! Il est vraiment dommage que le nom de l'inventeur ne soit pas arrivé jusqu'à nous!

(1) Art. Langage.

Mais Moïse nous dispense de le chercher. Il nous montre dès le commencement Adam conversant avec Dieu; donnant aux animaux leurs noms; parlant avec le serpent et avec Ève. Il nous fait voir toutes les langues formées instantanément pendant la construction de la tour de Babel, et lorsque la dispersion des peuples et leur distinction en nations diverses sont devenues nécessaires. Est-il plus difficile à Dieu de créer tout-à-coup une langue, que de créer d'un seul mot la lumière?

« Dieu n'a pas donné la parole à » l'homme, dit M. Charles Nodier, mais la » puissance facultative de la créer » (1) Et pourquoi Dieu ne lui aurait-il pas donné ce qui était le plus nécessaire? pourquoi, lorsque tous les êtres sortaient de ses mains dans leur état de perfection, l'être créé à son image en serait-il sorti dans un état voisin de la stupidité? Et s'il

(1) Notions de linguistique.

n'avait pas usé de cette puissance *facultative*, que serait devenu le monde!

On s'évertue à chercher si l'homme aurait pu réellement inventer la parole. Nous ne savons pas ce que l'homme eût été capable de faire dans son état primitif, lorsque son intelligence était dans toute sa vigueur. Mais certainement dans son état actuel il ne l'inventerait pas. Il ne saurait ni se comprendre lui-même, ni se faire comprendre aux autres, ni s'accorder avec eux sur l'expression des idées. Il ne connaîtrait ni ses idées ni la nécessité de cet accord.

L'Écriture sainte nous apprend que l'homme a été formé à la ressemblance de Dieu, *ad similitudinem Dei creavit illum*. C'est-à-dire, qu'il a reçu une ame spirituelle, immortelle et libre; image de celui qui est essentiellement esprit pur, éternel et indépendant. Ainsi Moïse nous donne sur l'excellence de notre être des lumières que nous n'aurions pu attendre d'aucun philosophe. C'est en vain qu'on

se flatterait de résoudre sans la révélation les grands problèmes de l'origine, de la nature et de la destinée de l'homme. Ceux qui l'ont tenté ont échoué.

Mais il faut remarquer que l'ignorance tient aussi à la corruption du cœur. Les passions déréglées forment en nous comme des nuages qui se répandent dans l'esprit et l'obscurcissent. Platon, Aristote et Cicéron, auraient pu démontrer aussi bien que les philosophes chrétiens certaines vérités qui ne dépendaient que de la seule raison, s'ils n'eussent été dominés par l'*idolâtrie;* si leur raison déjà affaiblie par la chute primitive, ne se fût affaiblie encore par cette chute nouvelle. Car ils avaient aussi leurs lumières naturelles; ils possédaient comme nous des vérités premières, et ils pouvaient en déduire les mêmes conséquences en suivant les règles du raisonnement qui leur étaient aussi naturellement connues.

A toutes les époques de grands désordres occasionés par une profonde perver-

sité du cœur humain, on voit la vérité s'obscurcir, la raison perdre de son étendue et surtout de sa rectitude naturelle; et c'est alors qu'apparaissent dans le monde *ces grands esprits faux* qui brouillent tout en philosophie et en religion, ou qui portent la corruption et le mauvais goût dans la littérature et les arts. Quelle pitié que les incertitudes et les embarras des philosophes de l'antiquité sur la nature et même sur l'existence de l'ame!

Platon lui attribue le mouvement et l'étendue. (1) Aristote la forme d'un cinquième élément matériel, mais seulement plus subtil que l'air ou le feu. (2) Cicéron reste indécis entre ces divers sentimens, et ne sait pas même s'il y a une ame. (3)

(1) *Tresne partes habeat, ut placuit platoni?* (Acad. 1. 39.)

(2) *Natura multò integriora ac puriora.*

(3) *Tenemus ne quid sit animus? ubi sit? denique sit ne; an ne sit quidem ullus?* (Acad. 1. 39.)

« Lisez tant que vous voudrez Homère le » grand théologien des Grecs, et vous » n'y trouverez rien, dit l'abbé Fleury, » qui puisse vous faire conjecturer qu'il » pensât à quelque chose de spirituel et » d'incorporel. » (1)

Mais la raison une fois dégagée de l'idolâtrie, reprit une nouvelle force, et les philosophes purent à l'aide de sa seule lumière pénétrer plus avant et avec plus de certitude dans les problèmes de philosophie naturelle. Ils découvrirent avec clarté, ce que les idolâtres n'entrevoyaient que confusément du sein des ombres de la mort où ils étaient assis.

De cette diversité d'opinions entre les philosophes de tous les temps, il ne faut pas se hâter de conclure, comme quelques-uns le font si témérairement aujourd'hui, qu'il n'y a pas de véritable philosophie ; qu'il n'existe que des systèmes plus ou moins incohérents livrés à nos disputes. Il

(1) Mœurs des Isr.

faut voir la cause de cette diversité, au lieu d'en tirer une conséquence absurde.

L'homme a été créé raisonnable;

La raison est *une lumière qui lui a été donnée pour se conduire.* (1)

A l'aide de cette lumière dont quelques rayons percent toujours *les ténèbres même les plus épaisses,* (2) il est conduit avec certitude, et indépendamment de la foi, à un certain degré de science ou de philosophie; (3) degré qui peut s'accroître à mesure que les passions exercent moins d'empire sur la raison.

(1) Bossuet.

(2) Bourdaloue.

(3) Descartes fait remarquer dans son Épître dédicatoire à la Sorbonne, que le Concile de Latran sous Léon X, condamne, dans sa 8e session, ceux qui osaient dire que les *raisons humaines* n'étaient pas suffisantes pour démontrer, *indépendamment de la Foi*, certaines vérités philosophiques; que le Concile ordonne aux philosophes de répondre à leur arguments, et d'employer toutes les forces de leur esprit pour faire connaître la vérité.

Nous avons montré dans le cours de cet ouvrage, que Moïse était le plus savant des géologues; reconnaissons encore qu'il est le plus profond des philosophes. Depuis plus de trois mille ans, il nous a éclairés sur les points si importants de la nature de l'homme et de sa dégradation. Il a proclamé le premier que nous étions créés à l'image de Dieu, et il nous a enseigné pourquoi et comment cette image avait été défigurée; nous donnant ainsi la clef des plus grands mystères de la nature; nous expliquant la cause de ces contradictions perpétuelles qui se rencontrent dans notre cœur; de ce mélange de lumière et de ténèbres qui occupent notre esprit; de ces sentiments qui nous élèvent et nous ravissent quelquefois, et de ce poids qui nous rabaisse et nous entraîne trop souvent. *Video meliora proboque, deteriora sequor.* (1)

(1) Ovide.

CHAPITRE XII.

SUITE DU 6e JOUR. — L'HOMME.

L'homme est né pour la vérité. — Double lumière et double voie pour l'y conduire. — Trois systèmes en philosophie. Quel est le vrai ? — Méthode de Descartes. — Elle ne lui est point particulière. — Elle n'a jamais été et n'a jamais pu être condamnée. — Raison individuelle. — Son autorité suivant Fénelon, Bossuet et Bourdaloue. — Nécessité de s'opposer aux erreurs de la nouvelle école. — La philosophie est une science qui a ses principes certains. — Deux axiomes peuvent lui servir de base. — Lequel est le meilleur? — Ce qu'il faut penser de celui de Descartes. — Haine aveugle contre ce philosophe. — Exemple très-remarquable de cet aveuglement. — Conclusion de tout l'ouvrage.

—

Jetons encore un coup d'œil rapide sur les moyens que l'homme possède après sa chute pour arriver à la vérité.

Né pour en jouir, il la désire, il la cherche, mais il est exposé à l'erreur. Des ténèbres intérieures obscurcissent sa raison ; au dehors des esprits de mensonge s'efforcent de l'égarer et de le séduire. Quelle voie suivra-t-il? quelle lumière l'éclairera dans cette importante recherche?

Deux voies se présentent : la voie *d'examen* d'abord, et ensuite la voie d'*autorité.*

Une double lumière le guide : la raison, et la foi.

La raison le conduit à la foi ; la foi supplée à l'insuffisance de la raison.

La raison, ou la lumière naturelle, lui donne la *certitude* des vérités qu'elle lui découvre ; (1)

La foi, ou la lumière surnaturelle, le conduit plus loin que la raison, et jus-

(1) *Per lumen naturale intellectus noster redditur* certus *de his quæ lumine illo cognoscit.* (Saint Thomas.)

qu'aux limites que la souveraine sagesse a posées en ce monde à l'intelligence humaine.

A l'aide de ces deux flambeaux, l'esprit humain marche avec assurance à la recherche de la vérité.

Comment des principes aussi évidents ont-ils pu être méconnus? Mais comment ne l'auraient-ils pas été, à une époque où la dégradation originelle exerce plus que jamais sa maligne influence; où l'anarchie des intelligences se manifeste en tout et partout? Des esprits excessifs, frappés de l'abus que les hérétiques font du *sens privé* en religion, se sont imaginés de le combattre même en philosophie; et substituant un excès à un autre excès, ils ont mieux aimé tout confondre, que de distinguer entre les vérités, et d'examiner quel genre de preuve est propre à chacune. Habiles d'ailleurs dans l'art dangereux de colorer un sophisme, ils ont facilement séduit ces amateurs des voies nouvelles, dont l'oreille est plus sûre que

le jugement, et qui n'apprécient la bonté d'un raisonnement que par les paroles plus ou moins harmonieuses sous lesquelles il est présenté.

Selon M. de la Mennais, il n'y a que trois systèmes possibles en philosophie, (1) et à cet égard il ne se trompe pas;

L'un a pour base la raison particulière de l'individu;

L'autre la raison commune de l'espèce;

Le troisième, dédaignant la raison, ne cherche le principe de certitude que dans l'Écritude sainte.

« Hors de là, dit-il, c'est le scepticisme » absolu; il faut dont s'attacher de toute » nécessité à l'un des trois. »

Mais il prétend que le premier est incompatible avec les bases du catholicisme; que censuré plusieurs fois et sous diverses formes, il est encore moins toléré que le troisième « repoussé de la pres-

(1) Nouveaux mélanges.

» que universalité des catholiques, à peu » près qualifié d'hérétique par un Évêque, » et qui n'a pas été guère mieux accueilli » à Rome. »

Le second est donc le seul, ajoute-t-il, » qui lui ait paru et *lui paraisse encore* » réellement solide, le seul admissible. » mais il a été « déclaré faux, absurde, » dangereux pour la foi, par la plupart » des Évêques de France, proscrit des » écoles, solennellement dénoncé à Rome; » il a été sinon condamné d'une manière » formelle, du moins improuvé comme » très-suspect dans la dernière Encycli- » que du Pape. »

Ainsi, selon cet écrivain, l'Église aurait condamné à tort et à travers tous les systèmes bons et mauvais, et nous aurait inévitablement poussé au scepticisme. Quel égarement! Astre si brillant à votre lever, dont la lumière était si consolante et si pure, vous allez donc vous enfoncer et vous perdre dans les ténèbres!

Non, jamais le système *philosophique*

qui repose sur l'autorité particulière de la raison de l'individu n'a été ni condamné ni censuré. Car c'est le seul système qui ait été suivi dans tous les temps et par les hommes les plus éclairés; le seul qu'il soit même possible de concevoir. Descartes a pu le présenter sous une forme plus méthodique; il a pu en faire quelques applications nouvelles : mais ce système ne lui appartient pas; il a toujours existé; jamais on n'en suivit d'autre dans la recherche de la vérité. (1).

Fénelon, qui s'y entendait, se déclarait pour ce système : « Je suis docile, disait-» il, à l'autorité de la Religion, » (et il l'avait bien prouvé,) « mais je dois avouer » combien je suis indocile à toute auto-» rité en philosophie. La philosophie » n'étant que la raison, *on ne peut suivre* » *en ce genre que la raison seule.* Voulez-

(1) Ma méthode, dit-il, *n'est pas nouvelle.* J'ai seulement mis *en un ordre plus clair et plus exact* les démonstrations philosophiques déjà connues (*Epître déd. à la Sorb.*)

» vous que je croie quelque proposition » en matière de philosophie, laissons à » part les grands noms, et venons aux » preuves. » (1) Il serait facile de prouver par l'autorité de Bossuet, de Fénelon et de Fleury, que les reproches adressés à Descartes ne portaient nullement sur la base fondamentale de sa philosophie, c'est-à-dire, sur l'usage qu'il fait de l'autorité de la raison indiviuelle. Bossuet trouvait au contraire qu'il restreignait trop cette autorité, en la bornant aux seules idées claires et distinctes. Il voulait qu'on admit encore comme certaines, d'autres idées qui, pour être « confuses » et générales ne laissaient pas d'enfermer des vérités essentielles, qu'on renverserait tout en les niant. »

Nous citerons encore à ces éternels détracteurs de la raison de l'homme une autorité bien propre à les confondre. Je ne sais s'il en est de plus imposante parmi

(1) Lettres sur la métaph.

les philosophes. « C'est une doctrine, di-
» sait Bourdaloue, aussi pernicieuse
» qu'elle paraît religieuse dans son prin-
» cipe, de croire que depuis le péché
» de notre premier père tout est corrompu
» dans notre raison; et c'est rendre
» l'homme libertin sous prétexte de l'hu-
» milier, de dire qu'au défaut de la Foi,
» il n'a plus d'autre règle de sa conduite
» que la passion et l'erreur. *Independam-*
» *ment de la Foi,* nous avons une raison
» qui nous gouverne, et qui subsiste
» après le péché; *une raison qui nous fait*
» *connaître Dieu,* qui nous prescrit des de-
» voirs, qui nous impose des lois, qui
» nous assujettit à l'ordre. . . . Elle a des
» lumières que toutes les passions ne
» peuvent éteindre, et qui nous éclairent
» parmi les plus épaisses ténèbres. » (1)

Si nous insistons sur ces principes, c'est que les erreurs auxquelles ils sont opposés se reproduisent partout, et jus-

(1) Sermon du 1er dim. de l'Avent.

ques dans les écrits où l'on s'attendrait le moins à les rencontrer. On dirait que c'est une mode aujourd'hui d'exagérer la faiblesse de la raison jusqu'à l'anéantir. Ici on vous dit que « l'esprit humain est » impuissant pour s'élever jamais par » lui-même à la connaissance d'aucune » vérité métaphysique. . . . . (1) et que » les vérités sur lesquelles il importe le » plus à l'homme d'être fixé, » (comme l'existence de Dieu sans doute,) « se » trouvent *par-delà les limites de la rai-* » *son.* » (2) Là on vous soutient que « c'est » à la parole sociale, à la révélation, que » la raison du genre humain doit tout ce » qu'elle est. . . . . *même la faculté* de » distinguer le bien du mal, le juste de » l'injuste; » (3) quoique saint Paul ait dit : *Opus legis scriptum in cordibus*, et qu'il nous rappelle au langage de notre

(1) Revue cur. tom. 6, pag. 526.
(2) Gazette de France, du 9 mars 1835.
(3) Annales de philos. chrétienne, tom. 6, p. 227.

conscience, et non à celui de la société. Ailleurs on vous apprendra que, le rapport de l'homme à Dieu étant détruit par le péché, « son ame est dépourvue de la » science des vrais rapports, que ses sens » perçoivent *tout* sans justesse. . . . . qu'il » ne trouve plus l'intelligence autour de » lui, » (comme si elle n'était pas en lui,) « que le *rationalisme* est la nuit de l'esprit, » et que le vrai rationalisme, *celui* qui se » sépare de Dieu, consiste à dire que la » philosophie est ce qu'on peut concevoir » par la raison, indépendamment de tout » autre moyen. » (1) Mais si Dieu a donné à l'homme une ame raisonnable, le péché n'a pu lui ôter cette ame, ni par conséquent la raison qu'elle possède essentiellement. Il n'a pu qu'affaiblir cette raison, et diminuer ses lumières naturelles. Il est donc permis aux philosophes d'user dans la recherche de la vérité de ce qui reste

(1) Cours d'Écrit. sainte de M. Frère. Voir la Tribune cath. du 10 juin 1833.

de ces lumières, et d'examiner jusqu'où elles peuvent le conduire indépendamment de tout autre moyen. Ce *rationalisme* loin d'être coupable est très-digne d'éloge, et nous amène à la foi. Mais ne laisser à l'homme après sa chute qu'une raison faillible en tous points, c'est la détruire entièrement; c'est effacer en lui le plus beau trait de ressemblance avec le Créateur; c'est le priver de tout moyen d'arriver jamais à la vérité; c'est le précipiter dans un abîme d'incertitudes.

La science fatale du bien et du mal que l'homme avait acquise par sa prévarication n'augmenta donc pas ses lumières naturelles. Au contraire une partie de ses connaissances *innées* fut perdue; un nuage épais se répandit sur son esprit; il voyait encore, mais il voyait moins, et plus difficilement; et il lui fallut autant de fatigues et d'efforts pour acquérir la science, que pour rendre la terre féconde et en tirer sa nourriture. Il conserva de

premiers principes, ou notions élémentaires, précieux débris d'une science plus étendue, à l'aide desquels il pouvait retrouver en partie ses lumières primitives, et reconstruire une portion de l'édifice qu'un souffle mortel avait renversé.

La réflexion mûrit en effet ces germes de la vérité; le raisonnement, dont les règles essentielles sont naturellement dans l'homme, les développe; une suite de vérités en découlent par voie de conséquence, et la science se forme avec une certitude inébranlable. Mais la science humaine a ses bornes. Les incertitudes et les erreurs commencent dès que l'homme veut les franchir. Qu'il sache imposer un frein à sa curiosité; qu'il ne prétende pas sonder des questions pour lesquelles toutes les données sont insuffisantes; qu'il respecte les secrets de la divinité, et il jouira toujours de la lumière pure de la vérité.

La philosophie, comme toute autre science, a ses règles fixes, et ses principes

certains. Elle n'est pas un composé de systèmes qui naissent et meurent tour-à-tour. Sa méthode est la même que la méthode simple, naturelle et sûre des géomètres, qui prennent leur point de départ dans un axiome, ou principe de lumière naturelle, et qui en déduisent avec certitude et sans embarras un enchaînement ou un système de vérités.

Les philosophes demandent un *critérium* qui les défende de l'erreur. Ils le cherchent péniblement depuis des siècles, et ils ne voient pas que ce critérium, ou cette règle sûre pour discerner la vérité, ne peut être que le bon emploi de la méthode que nous venons d'indiquer. C'est-à-dire, qu'il n'y a qu'à examiner si l'on est parti d'un axiome, et si par de justes conséquences on est arrivé à la proposition dont on veut acquérir la certitude. Or, la lumière naturelle et l'attention suffisent pour cet examen. « Toute cer-» titude de la science, dit saint Thomas, » naît de la certitude des principes. Car

» les conclusions sont connues avec cer-
» titude quand on les trouve contenues
» dans les principes. Si donc on sait quel-
» que chose avec certitude, cela vient de
» la lumière de la raison que Dieu a mise
» dans notre ame, et par laquelle il parle
» en nous; et non pas de l'homme ensei-
» gnant au dehors, et dont l'enseignement
» ne peut que ramener les conséquences
» aux principes. Ce qui ne suffirait pas
» pour donner la certitude de la science,
» si nous n'avions déjà en nous-mêmes la
» certitude des premiers principes dans
» lesquels sont renfermées les conclu-
» sions. »

Ainsi en philosophie nous partons de la connaissance de notre propre existence, comme être pensant, ou de celle des objets extérieurs. Descartes dit : *Je pense, donc je suis;* et sur cette proposition comme sur un fondement inébranlable, il bâtit son édifice philosophique. Car soit qu'on regarde cette proposition comme un axiome ainsi que ce philosophe le veut

avec raison; (1) soit qu'on prétende la déduire par syllogisme comme le fait Malebranche, (2) toujours est-il vrai que ce n'est point *une pierre posée au milieu des airs*, ainsi que le lui reproche l'école de M. de la Mennais, mais une vérité fondée sur la lumière naturelle et qu'il nous est impossible de nier. « Que pourrait en » effet tenir pour certain et pour évident, » disait le célèbre Arnaud, celui qui sou- » tient que cette proposition : Je pense, » donc je suis; n'est pas évidente, et qui » préfère les sceptiques à M. Descartes, » en ce que ce dernier ayant commencé » à douter de tout ce qui pouvait paraître » n'être pas tout-à-fait clair, a cessé de » douter quand il est venu à faire cette » réflexion sur lui-même : *Cogito, ergo* » *sum.* » (3)

(1) *Neque etiam quum quis dicit : Ego cogito, ergo sum; existentiam per syllogismum deducit; sed tanquam rem per se notam simplici mentis intuitu agnoscit.* Lettre de Descartes.

(2) Entretiens sur la métaph.

(3) Lettre 514.

On peut cependant reprocher à Descartes d'avoir poussé le doute beaucoup trop loin à l'égard des premiers principes sur lesquels la philosophie repose; et de s'être arrêté à cette supposition, qu'il n'y a de certitude que dans l'existence de la pensée. Ne sommes-nous pas tout aussi certains de l'existence des objets extérieurs? Ne serait-il pas même préférable en philosophie de partir de ce point? On s'élève plus facilement des corps aux esprits, qu'on ne redescend des esprits aux corps. Euler trouvait impossible de convaincre de l'existence des corps celui qui s'obstinerait à la nier; (1) et Malebranche disait aussi, « qu'il n'est pas possible de » démontrer en rigueur qu'il y ait des » corps. » (2) Il est donc inutile de tenter une démonstration sur une vérité si évidente; on risque même de l'obscurcir en voulant la prouver. La conviction que

(1) Lettres à une princesse d'All.
(2) Entretiens sur la métaph.

nous avons de l'existence d'un monde extérieur est invincible; c'est sur cette conviction que tout repose; elle est si profondément établie en nous, qu'elle ne pourrait périr qu'avec nous-mêmes.

La nouvelle école en veut beaucoup à Descartes, mais elle ne l'a pas lu, ou ne s'est pas donnée la peine de le comprendre. Il sera curieux de voir en finissant cette dissertation, par quel procédé nouveau elle s'évertue à le combattre.

Dans le dessein de prouver l'insuffisance de la raison individuelle, et l'excellence de la raison générale, M. de la Mennais établit un dialogue entre un fou et un Cartésien. Je suis Descartes, dit le fou. — Vous ne l'êtes point, répond le Cartésien. — Comment! est-ce que *tout ce que l'on perçoit clairement et distinctement* n'est pas vrai? — Sans doute. — Eh bien, je vous déclare, dit le fou, que j'ai une perception très-claire et très-distincte que je suis Descartes; donc que je suis Descartes. Ce fou a tort sans doute, s'écrie

M. de la Mennais, mais il faut convenir qu'il suit rigoureusement les principes de la philosophie cartésienne (1). — Non, il ne les suit pas; votre fou déraisonne, et votre Cartésien est un pauvre imbécille qui a oublié la doctrine de son maître. En effet, Descartes restreint la vérité des perceptions claires et distinctes aux seuls principes *de lumière naturelle;* il le répète plusieurs fois dans ses Méditations. Or, que le fou conçoive clairement et distinctement qu'il existe comme *homme,* si toutefois un fou peut concevoir quelque chose, à la bonne heure; notre existence est pour nous une vérité de lumière naturelle, *intima scientia est quâ nos vivere scimus* (2). Mais, qu'il conçoive de même, c'est-à-dire, clairement et distinctement qu'il existe comme *homme appelé Descartes,* cela ne peut être. Ceci est une vérité qui exige un autre genre de preuve

(1) Défense de l'Essai sur l'indiff.
(2) Saint Augustin.

que la perception claire et distincte, et qui est uniquement du ressort du témoignage. Ce n'est en effet que par la déclaration de ses parents, de ses amis, de toutes les personnes qui ont pu être instruit de son origine, et qui n'ont aucun intérêt à la lui cacher, que ce fou peut la connaître lui-même. Invoquer ici la perception claire et distincte est une absurdité bien digne de l'étrange interlocuteur que M. de la Mennais s'est choisi. Mais dans la préoccupation d'un faux système, on n'y regarde pas de si près; on brouille et l'on confond tout.

Telle était la manière de Pascal dans ses *Provinciales*, autrefois si ridiculement vantées, et aujourd'hui si heureusement oubliées. C'est par cette hardiesse dans l'erreur que l'on séduit les ignorants. O comme Moïse nous a bien expliqué ces tristes aberrations, en nous montrant la main téméraire qui touche à l'arbre de la science du bien et du mal!

CONCLUSION.

Le monde était déjà vieux; deux mille cinq cents ans s'étaient écoulés depuis son origine, lorsqu'un écrivain entreprit de nous raconter l'histoire de sa formation. La science était alors dans l'enfance; il n'était question ni de physique, ni de chimie; on ne soupçonnait même pas les premiers éléments de la géologie; en sorte qu'humainement parlant, cet écrivain n'avait aucun moyen de nous décrire ce grand événement. Son entreprise était une folie. En effet, à quels mémoires recourir? quelles traditions consulter? quels témoins invoquer sur une œuvre que le *néant* avait précédée? Cependant il nous donna cette histoire; il décrivit avec précision ce qui s'était passé; il en marqua le temps, l'ordre et la manière; et son li-

vre obtint l'assentiment de tous les hommes éclairés; il fut reçu avec respect, et conservé avec un soin extraordinaire; et tandis qu'une multitude d'ouvrages périssaient, il traversait les siècles sans altération. Mais voici ce qu'il y eut de plus merveilleux. Le monde s'éclaira; les sciences naquirent; leurs progrès furent immenses; la physique et la chimie nous dévoilèrent les lois de la nature; l'astronomie nous fit connaître les cieux; la géologie plus récente nous découvrit la composition du globe terrestre; et toutefois il n'y eut rien à corriger dans le récit de cet antique historien; plus on découvrit, plus on en confirma la vérité. En sorte que ce que la science peut faire de mieux aujourd'hui, c'est de rapprocher ses théories le plus possible de la Genèse.

Écoutons là-dessus un des plus dignes et des plus savants interprètes que les sciences puissent avoir de nos jours. C'est à la science à s'expliquer ici elle-même : » Cultivez avec ardeur, dit M. Cauchy, les

» sciences abstraites et les sciences natu-
» relles; décomposez la matière, dévoilez
» à nos régards surpris les merveilles de
» la nature, explorez s'il se peut toutes les
» parties de cet univers; fouillez ensuite
» les annales des nations, les historiens
» des anciens peuples; consultez sur toute
» la surface du globe les vieux monu-
» ments des siècles passés; loin d'être
» alarmé de ces recherches, je les provo-
» querai sans cesse, je les encouragerai
» de mes efforts et de mes vœux. Je ne
» craindrai pas que la vérité se trouve en
» contradiction avec elle-même, ni que
» les faits, les documents par vous recueil-
» lis puissent jamais n'être pas d'accord
» avec nos Livres sacrés. » (1)

Vous le voyez, un homme qui possède tous les secrets des sciences modernes, nous assure que Moïse n'a rien écrit qui ne fut d'accord avec ces sciences; que sur

(1) Quelques mots adressés aux hommes de bon sens en 1833.

aucun point, son histoire n'aura jamais rien à craindre de nos investigations, ni de nos lumières nouvelles; où donc cet écrivain extraordinaire avait-il puisé ces connaissances? Était-ce dans les académies des Pharaons, et dans ses conversations avec les magiciens de ces princes? vous n'oseriez le dire. Eh bien, écoutez le dilemme que vous pose un autre savant de l'Institut, non moins éclairé que celui que nous venons de citer : « Ou Moïse, dit » M. Ampère, avait dans les sciences une » instruction aussi profonde que celle de » notre siècle, ou il était inspiré. » (1) Vous ne pourriez croire à la profondeur de son instruction scientifique; croyez donc à son *inspiration*.

(1) Théorie du monde. (Revue des deux mondes, 1er juillet 1833.)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
AVANT-PROPOS.	V
CHAPITRE I. Dessein de cet Ouvrage.	15
— II. Première Création.	27
— III. 1er *Jour.* — La Lumière.	57
— IV. 2e *Jour.* — Les Eaux.	78
— V. 3e *Jour.* — Les Continents.	115
— VI. *Suite du* 3e *Jour.* — Les Végétaux.	139
— VII. 4e *Jour.* — Les Astres.	158
— VIII. *Suite du* 4e *Jour* — Les Astres.	199
— IX. 5e *et* 6e *Jour.* — Les Animaux.	231
— X. *Suite du* 5e *et du* 6e *Jour.*	254
— XI. *Suite du* 6e *Jour.* — L'Homme.	286
— XII. *Suite du* 6e *Jour.* — L'Homme.	308
CONCLUSION.	327